

Histoires *de* MORT



Fash-infos Bibliothèque 2

Tous les textes sont © les auteurs. Reproduction interdite sans autorisation.
L'illustration de couverture est © Victoria Francès.

TABLE

| | |
|--|----|
| DE SI PETITES CHOSES (LÉO LAMARCHE) | 3 |
| RENCONTRE À VENISE (JOSE VICENTE ORTUÑO) | 6 |
| ELLE EST VENUE... (ANDREYA ILIEV) | 11 |
| ET LA MORT DANSAIT SUR UN AIR DE VALSE (JACOPO GATTANELLA) ... | 14 |
| LA MORT A PRIS MON VISAGE (ALAN W. WOLF) | 21 |
| LE RÊVE SUR LA JETÉE (JEAN-PIERRE PLANQUE) | 27 |
| LE RIVAGE NOIR (JONATHAN HARKER) | 28 |
| SCÉNARIO FINAL (PATRICK RAVEAU)..... | 38 |
| LA MORT EST UN LONG FLEUVE TRANQUILLE (SYBILLE MARCHETTO).... | 43 |
| INFINITÉSIMAL AMOUR (PHILIPPE LENAIN) | 48 |
| L'AUTOROUTE (SANDRINE BETTINELLI)..... | 49 |
| MOURIR À L'AUBE (JEAN-PIERRE CARRÈRE)..... | 51 |
| LES MORTS AVEC LES MORTS... (JEAN-PIERRE PLANQUE) | 56 |
| DET (GIORGIO SANGIORGI) | 63 |
| BIOGRAPHIE DES AUTEURS | 70 |

De si petites choses

(Léo Lamarche)

Le billot

C'est un tronc dénudé, relégué sous l'auvent. On l'a toujours vu là, raviné, grignoté par les intempéries. Et vaillant, avec ça, avec son cœur si creux que le chat roux a l'habitude de s'y lover, l'été. En hiver, le billot reprend son usage, quand le panier à bois est vide. Lorsque l'ennui paresse au coin du feu, chassé du jardin par la neige.

Dans les brumes du matin, une silhouette à casquette s'y affine, pose une bûche et la fend à coups de hache précis. Dans un grand désordre de bois, de branches débitées ou intactes. Un tas de chutes, soigneusement ramassées dans un coin, pour apprivoiser la jeune flamme. Des cageots éclatés. La sciure et son odeur humide. Le vent par là-dessus, implacable, qui claque les draps gelés, raides pendus à leur fil au bout des pinces à linge.

Han ! Han ! L'effort est rude et l'âge pèse aux épaules. L'homme crache, lève les yeux vers l'horloge de l'église, sous les haillons de neige accrochés au clocher. Dix heures. Il se redresse. Pose sa hache et reprend son souffle, les deux mains sur les hanches.

La hache

Usée par les mains familières, elle attend contre le billot tandis que l'homme dresse des piles rectilignes. Rondins d'abord, grosses bûches ensuite, puis petit-bois, broussaille branchue.

Le vent chasse les brouillards et le soleil s'immisce, un rayon insolent fait briller le métal, s'accroche aux écaillures de sang sur la lame. La hache s'est tachée avant l'aube. À l'heure du sacrifice. Et le poulet sans tête a traversé la cour, tournoyé un instant sur lui-même pour aller se vider dans un coin. L'homme l'a ébouillanté, plumé, vidé et préparé. Sans aucun état d'âme. « Mange avant qu'on ne te mange ! » comme disait la mémé.

La hache s'est reposée de son crime accompli parmi les outils. Puis elle a repris sa besogne. Tailler l'air sec d'un matin de janvier. Fendre, détailler, morceler. Laisser tacher son manche de suées. L'homme quitte l'abri et la reprend, tente d'assurer sa prise et sort un mouchoir de sa poche pour s'essuyer les mains.

Le mouchoir

Presque aussi grand qu'une nappe, avec des rayures bleues et de larges carreaux. L'homme appelle ça des *mouchoirs agricoles*. Il les achète à la bonneterie ambulante qui passe le dernier vendredi de chaque mois. Justement, ce matin, c'est son jour, à Gisèle, l'homme connaît la mercière depuis le catéchisme et les quetsches du verger du curé. Il lui a commandé des chaussettes et guette le bruit de la camionnette, tremblement de ferraille et klaxon aigre. Et il lui semble bien l'entendre... à moins que ce ne soit le bus de dix heures, toujours en retard. Faut voir...

L'homme passe son mouchoir sur son front, sur sa nuque, s'étanche et le fourre au fond de sa poche. L'église sonne la demie, un écho lui répond, l'homme délaisse le billot et la hache, s'éloigne à pas lourds dans l'allée vers la grille d'entrée du jardin.

La grille

En fer forgé recouvert d'antirouille, elle court le long de la maison, délimite son domaine. S'arrête au muret du voisin. Pointue et imposante.

Au temps de l'innocence, le fils s'y pendait comme un singe et y faisait mille farces. Ensuite, il s'est mis à envier la vie qui s'écoulait, derrière, loin, bien loin, jusqu'à la ville. Aujourd'hui, il a mal tourné, il la tient, mains crispées, comme un prisonnier les barreaux d'une cellule. Il tend son visage émacié. Son corps troué d'angoisse.

Il n'est plus qu'un squelette, côté rue, qui implore. Il a tiré la cloche, comme un visiteur anonyme. Il veut parler au père, il doit parler au père, il faut parler au père qui s'approche, hésite un instant, remonte ses bretelles et tourne la clé sans un mot. Le fils entre et la grille se referme. Les deux hommes montent les marches du perron et se font face, sous la glycine.

La glycine

Se répand à flots autour de la marquise dont elle dissimule les carreaux brisés, l'été. L'hiver, elle se résume à quelques branches noueuses qui s'enchevêtrent. Se tordent en longs serpents de bois, le long des carreaux cassés de la véranda.

Petit, le fils aimait la bombarder de boules de neige, recevoir l'avalanche, s'ébrouer comme un chien mouillé. Transpirer de plaisir, sous le bonnet de laine. Maintenant, il claque des dents, de manque, de nuits blanches et de bien d'autres choses. Il a juste la force d'implorer, supplier, menacer. Que ça s'arrête, que tout s'arrête. Qu'on l'achève ou qu'on l'aide. Ou qu'on lui donne du fric pour que tout recommence. Pour que tout continue. De longues minutes s'égrènent comme des heures à l'horloge.

Furtif, il glisse son sac à dos de son épaule, le long de sa silhouette décharnée. Jusqu'à ses pieds aux rangers élimées où le bagage repose, informe, comme un vieux chien fatigué des galères.

Le sac à dos

En cuir noir, largement blanchi aux coutures. La contenance qu'il faut quand on n'a pas d'attaches et qu'on dérive. À l'intérieur, matériel de survie, musique, shit et seringues. Cran d'arrêt. Garrot et plaquettes de médocs. *Stéribox*, *Subutex* et gâteaux pour la route.

« C'est pas un sac à dos, c'est une vraie quincaillerie ! » a dit le flic de l'autre nuit. Un simple contrôle de routine. Sûr d'avance de son diagnostic, le flic : un TSF, Toxico Stade Final, avec sa came planquée dans les chaussettes. Un gramme, le dernier gramme, jeté au caniveau. Le tox a renâclé, le flic lui a fait remonter ses manches, a détourné la tête et l'a laissé filer. Dans certains cas, il n'y a plus rien à faire.

Toute honte bue, l'autre a remballé son matos, exposé aux regards sur le bitume trempé, comme l'étalage d'un *bana-bana* d'infortune. Il a remonté le sac sur

son épaule. Il a disparu dans la ville, vers le canal. Au petit jour, avec quelques euros grattés ici et là, il prendra le car pour le village.

Le village

Un hameau, plutôt. Quelques maisons frileuses autour de l'église franc-comtoise. Une rue principale, un dépôt de pain.

Après la montée, c'est l'arrêt du bus. Si bien en vue, l'arrêt, de chacune des fenêtres, que tout le monde l'a vu, l'étranger, débarquer du car de dix heures. Certains ne l'ont pas reconnu, d'autres lui ont trouvé une vague ressemblance et ensuite, tout le monde l'a remis. Un fils du coin. Un qui a délaissé la terre pour la poudre qu'on jette aux yeux des alouettes. Un qui est devenu un paria. Enfin, ça, c'est ce qu'on dit en le montrant du doigt, des bruits courent mais au fond, on ne sait pas.

Le fils est de retour et chacun, dans l'écart du rideau, se demande ce que va faire le père. Qu'est-ce qu'on ferait, à sa place ? Mais on ne veut pas être à sa place, Dieu nous en garde ! Déjà que... Les fenêtres cancanent. Les regards tissent des fils qui se croisent en toile invisible. Qui enserrant les deux hommes, toujours muets, immobiles, sous la véranda aux glycines desséchées par le vent. Midi sonne au clocher. Le hameau, araignée monstrueuse, attend le dénouement.

La toile d'araignée

Elle patiente, fil après fil entrelacés, juste au-dessus des deux têtes entre les branches de la glycine. Un piège transparent, irisé, au soleil de l'hiver. Une fragile rosée d'eau y perle et luit dans les intervalles de vent sec. La bestiole s'est tapie dans un coin, comme inquiète.

Et le fils commence à parler, un halo s'échappe de ses lèvres pour se dissiper sur fond d'air gelé. Sa voix frémit, rebelle, au rythme de cette chose qui réclame dans ses veines. Un vertige, il tombe à genoux et se raccroche à la glycine.

Quand le père lève la main sur le fils, la secousse de la gifle se propage à la toile et fait tomber les gouttes en friselis sur l'herbe. Quand le père roue le fils de coups sourds, poings serrés refermés et genoux pliés, pieds chaussés de bottes en plastique, les secousses brisent l'ordonnancement des fils, qui s'enchevêtrent dans le vent. Quand le fils se redresse, se retourne, se révolte, l'araignée, aux aguets, s'affole, la toile tressaute et vibre, pour finir collée à la hache. Han ! Saut périlleux, l'araignée tombe, atterrit dans le sang, surnage en agitant les pattes.

Le sang

Il a jailli du cou coupé en jet violent, puis un sourd bouillonnement par saccades, tandis que le corps s'affaissait sur le sol enneigé. Que l'araignée manquait se noyer. Que la tête s'en allait rouler près de l'auvent.

Le sang dégoutte, s'égoutte, trempe l'allée, trempe la terre, trempe la sciure et les plumes du poulet, dégage un halo tiède qui monte comme une voix invisible.

Le survivant comprend enfin, titube, s'assied sur le bord du billot, prend sa tête dans ses mains, et ses larmes se mêlent au sang répandu par la hache.

Bientôt, l'horizon se fait rouge et le soleil décline.

FIN

Rencontre à Venise

(José Vicente Ortuño)

Il pleuvait sur Venise en ce jour de début avril. La place Saint-Marc, recouverte par l'*acqua alta*, reflétait la Basilique, le Campanile et la Tour de l'horloge. Les touristes déambulaient, en bottes de caoutchouc, captant avec leurs appareils les images d'une Venise triste et belle malgré tout.

Alvaro passa devant les arcades du Palais ducal. Le long des embarcadères, les gondoles se berçaient, pareilles à d'étranges animaux aquatiques. Au fond, l'île de *San Giorgio Maggiore*, au campanile caractéristique, se découpait sur un ciel gris.

Il la rencontra sur le *Ponte de la Paglia*, curieusement vide de touristes. Elle portait un grand manteau de cuir noir dont elle avait relevé le col, et des bottes, comme tout le monde. L'air humide de l'Adriatique qui ébouriffait sa crinière noire lui cachait le visage. Mains dans les poches, elle observait le Pont des Soupirs. Des siècles plus tôt, les condamnés le franchissaient pour atteindre les Plombs, cachots dont ils ne sortiraient pas vivants.

La femme descendit lentement les larges escaliers du pont et suivit du même pas le quai inondé, s'éloignant de la place Saint-Marc. Elle entra dans la rue Albanesi et s'engagea dans le dédale des rues et canaux de la ville. Alvaro la suivit à distance. De temps à autre, elle s'arrêtait pour observer un canal, une gondole qui passait, un pigeon qui tournoyait. Elle passait, curieuse. Elle se distrait en regardant les vitrines remplies de sujets en verre de Murano et d'élégantes dentelles de Burano. Mais sans rien toucher, sans rien acheter.

Une heure après, elle monta le pont du Rialto et passa entre les étalages pleins à craquer de masques aux couleurs vives et de marionnettes en bois.

L'écho d'une chanson résonna au-dessus du vacarme du bazar et, se frayant un passage dans la foule qui circulait sur le pont, elle s'approcha du Grand Canal. Cinq gondoles pleines de touristes formaient un cercle. Dans l'une d'elles deux couples de jeunes mariés rougissants observaient un chanteur qui interprétait *Arrivederci Roma* au son d'un accordéon. Alvaro profita de l'occasion pour s'approcher de la femme, mais il distinguait à peine son visage caché entre la chevelure et le col du manteau. Il ne perçut qu'un regard triste.

Une fois finie la chanson, les gondoles repartirent sous les cris des gondoliers qui plaisantaient entre eux et se moquaient peut-être des touristes qu'ils transportaient. La femme reprit son itinéraire, en apparence aléatoire. Elle descendit du pont du Rialto et s'engagea dans des ruelles toujours plus étroites. Il la vit tourner encore un angle.

Quand Alvaro entra dans l'obscur *calle*, la femme n'était plus visible. Les bâtiments étaient moisissés comme le reste de la ville. Craignant l'avoir perdue, il inspecta la ruelle. Une des portes était ouverte et, sur les quatre marches usées qui menaient à l'intérieur, il y avait des traces récentes de pas.

L'obscurité régnait à l'intérieur, mais on pouvait distinguer le début d'un escalier. Il commença à monter en prenant garde à ne pas faire de bruit, mais ses semelles humides crissaient à chaque pas. Il parvint au premier étage et fit halte sur le palier. Une autre porte entrebâillée. Par la fente filtrait une mince bande de lumière orangée. Il jeta un regard par la fente, puis il ouvrit lentement. Seules les charnières émirent un léger murmure.

Cela sentait les vieux meubles. Une lumière terne provenait d'une porte située au fond d'un couloir peu profond. Il avança. Le plancher craqua. Il s'arrêta avant d'entrer et observa les lieux. Un candélabre à sept branches, placé sur une table de chêne, éclairait un salon décoré dans le style chargé qui est typique de Venise : rideaux rouges de brocart avec cordons et bordures dorées. Chaises et fauteuils en tapisserie assortie.

Dans la salle trônait une cheminée de marbre blanc sculptée de motifs mythologiques. Au-dessus était accroché le portrait à l'huile d'une dame vêtue de rouge. Elle avait les mains croisées dans son giron et les cheveux coiffés en une tresse qui tombait sur l'une des épaules. Les yeux, grands et noirs, impressionnèrent Alvaro. Le peintre avait traduit la profondeur du regard et la tendresse du personnage. La femme au manteau noir se tenait debout devant la cheminée. Elle regardait le tableau. Elle avait ouvert son manteau mais gardait le col levé. Lentement, elle se retourna. Des yeux noirs, tristes mais calmes, le contemplèrent pendant un moment qui lui parut une éternité. La ressemblance avec la dame du portrait était plus qu'évidente.

– Ça va faire mal ? demanda-t-elle tout à coup.

Alvaro ne s'attendait pas à ce qu'elle parle, mais il comprit sur le champ pourquoi elle paraissait être là, à l'attendre.

– Je ne sais pas, peut-être, répondit-il, indifférent.

– Faites vite, je vous en prie, ajouta-t-elle. La douleur et le désespoir s'exprimaient maintenant dans ses yeux qui brillaient à la lumière des bougies.

C'était la première fois qu'une victime s'adressait à lui de cette façon. D'habitude, ils criaient et essayaient de fuir ou de lutter, désespérés devant la mort qui les attendait. Alvaro ne s'interrogeait jamais sur les mobiles de ceux qui le payaient pour ces exécutions, mais cette fois il ressentit une pointe de curiosité.

– Pourquoi voulez-vous mourir ?

– Je me sens très seule, répondit-elle en exhalant un souffle qui ressemblait à un dernier soupir.

Sans plus attendre, il s'approcha de la femme et mit ses mains autour de son cou. Elle eut un léger frisson, mais aucun geste pour fuir. Il décida de presser les carotides au lieu de l'étouffer ; comme ça elle perdrait connaissance, et il lui éviterait de souffrir. Mais qu'est ce que ça pouvait lui faire que la femme souffre ou non ? Ce n'était qu'une victime de plus. On le payait pour la tuer... non, là il se trompait, il y avait une grande différence. C'était elle qui le payait pour qu'il la tue ! Et, à sa connaissance, c'était la première fois qu'une chose pareille se produisait. Pourquoi ne s'était-elle pas suicidée en prenant un flacon de barbituriques ou en se coupant les veines dans son bain, à la lumière des bougies ? Il écarta de son esprit les spéculations qui avaient pour seul effet de le distraire de son travail et il revint à la réalité du moment.

Il perçut l'odeur de femme, une odeur pure, sans parfum qui le masque. Il reçut en plein visage son souffle chaud qu'il aspira avec plaisir, comme s'il aspirait sa vie. Dans ses mains il sentait le battement précipité de son cœur et la douceur de sa peau qui, toutefois, était froide. Elle était attirante malgré son apparence triste. Il ressentit pour elle de la compassion, quelque chose qu'il n'avait jamais ressenti pour aucun de ceux qu'il assassinait. Qu'il n'avait jamais éprouvé pour personne, excepté, peut-être pour lui-même. Lui aussi était un être solitaire. Il comprenait ce que c'était de n'avoir personne qui vous attende, qui éprouve un sentiment pour vous.

Ça ne l'avait jamais intéressé de savoir si les individus qu'il tuait méritaient la mort ou s'ils étaient seulement la cible de la haine, de la vengeance ou de l'envie de quelqu'un. Lui, il enviait et haïssait le reste de l'humanité qui l'avait maltraité et méritait un châtement. Il prenait sa revanche en exécutant des êtres anonymes pour se venger de sa propre solitude.

Il porta à nouveau son attention sur la femme. Quand il tuait face à face, il avait plaisir à regarder les yeux de sa victime et à contempler la terreur qu'elle éprouvait à voir s'approcher la mort. Mais cette fois, sans savoir pourquoi, il n'osa pas.

Alvaro observa d'autres traits du visage. Il ne remarqua ni parfum, ni maquillage, ni rouge à lèvres. Elle ne semblait pas en avoir besoin. Sa peau ne montrait aucune imperfection. Ses lèvres restaient fermes et n'exprimaient ni peur ni nervosité. Comment était-ce possible quand, d'une simple pression de ses mains, il allait mettre fin à sa vie ?

Enfin, il se décida à regarder ses yeux. Ils étaient d'un noir intense et ne reflétaient pas son propre regard. À travers les pupilles dilatées, il vit luire une petite étincelle, un léger éclat bleuté à l'intérieur de chaque œil. Comme la lumière au bout d'un très long tunnel. Il se sentit attiré par ce rai de lumière froide et se coula dans

des profondeurs obscures, insondables. Il éprouva un vif attrait pour l'inconnue et fut saisi d'un violent désir sexuel. Il rougit comme un adolescent à son premier baiser, surpris par cette réaction de son corps, si déplacée. Soudain, il céda au vertige, à un sentiment d'apesanteur, comme s'il tombait dans un abîme, et il eut l'impression que l'air lui manquait. Effrayé, il voulut fuir et se séparer de cette femme étrange, mais au même moment, le temps se figea. Il demeura dans cet intervalle, à la fois imperceptible et infini, qui suit chaque seconde et précède la suivante. Un instant bref, éternel, hors de l'espace et du temps, au cours duquel Alvaro ne pouvait ni broncher ni respirer. L'air semblait s'être raréfié autour de lui. Rien ne bougeait. On n'entendait rien, ni la respiration de la femme ni le crépitement des bougies, ni le clapotis omniprésent de l'eau dans les canaux de Venise. Mais la voix de la femme, un murmure, résonna au fond de son cerveau :

– *Cher Alvaro, tu ne sais pas depuis combien de temps j'attends cette minute.*

Surpris qu'elle connaisse son nom et terrifié par cette situation inusitée, il voulut lui serrer le cou, en finir une fois pour toutes avec le travail qui était le sien, mais il ne pouvait faire le moindre mouvement.

– *Qui es-tu ? Comment sais-tu mon nom ?* pensa-t-il alors. *Nous nous connaissons ?*

– *Tu ne me reconnais pas ? Je devrais me sentir offensée,* dit-elle d'un ton triste. *J'ai été à ton côté chaque fois que tu mettais fin à la vie de quelqu'un.*

– *Mais il n'y avait personne, à part...*

– *Si, Alvaro, nous étions toujours tous les trois, toi, la victime et moi qui faisais également mon travail.*

– *Alors il faut que tu sois...* Alvaro prit peur, et sa voix se serait brisée s'il avait pu articuler la moindre parole.

– *Oui, je suis celle que tu penses.*

– *Maintenant, tu viens pour moi,* confirma Alvaro saisi de panique.

De nouveau il voulut fuir, tout abandonner, s'éloigner de Venise et de... cette... Mais il restait paralysé. Il la tenait par le cou, mais c'était lui qui était piégé. Il imagina que tous deux étaient des figures enfermées dans un bloc de résine et représentant une scène de mort pour toute l'éternité.

– *Pourquoi as-tu peur de moi, Alvaro ?* demanda la voix veloutée dans la tête de l'assassin.

Il ne savait quoi répondre. Il était plus désarmé que n'importe laquelle de ses victimes. En fin de compte, celles-ci se trouvaient devant un mortel, lui était devant la Mort en personne.

– *Allons, le moment est venu,* dit-elle et elle ajouta sur un ton de plaisanterie : *Ne crains rien, ça ne fait pas mal.*

L'univers se remit à bouger autour de lui. Les rumeurs de la nuit vénitienne semblaient assourdissantes dans le profond silence. Les mains d'Alvaro, n'ayant plus de force, retombèrent et pendirent, inertes. Son regard restait prisonnier au fond de ces yeux, et il sentit son corps détendu, endormi.

Elle le prit par la main et, avec douceur mais fermeté, le guida vers la porte. Avant de sortir, ayant à peu près retrouvé la maîtrise de soi, Alvaro s'arrêta et jeta un regard en arrière. Sur le sol, au pied de la cheminée, il vit son propre corps inerte, le visage pâle et le regard perdu dans le vide.

– *Mourir, c'est toujours comme ça ?* demanda-t-il, et sa voix sonna étrangement à ses propres oreilles.

– *Non, tu as pour moi une place à part et tu mérites un traitement plus personnel,* répondit-elle et elle ajouta, d'une voix sensuelle : *Allons, mon amour, désormais aucun de nous deux ne se sentira seul.*

Ils marchèrent main dans la main par les ruelles de Venise. Personne n'aurait pu les distinguer des autres couples d'amoureux. Parvenus à un embarcadère, ils montèrent à bord d'une gondole à l'aspect austère. Le gondolier portait un grand imperméable noir et dissimulait son visage sous une capuche. La femme lui lança une pièce de monnaie en or qu'il attrapa en l'air d'une main osseuse et pâle. Une fois que les deux passagers se furent assis, le gondolier appuya la rame sur la *forcola* et fit partir l'embarcation qui glissa en silence le long du canal.

La femme posa la tête sur l'épaule d'Alvaro. Celui-ci respira l'odeur de la chevelure et entourra de ses bras les épaules de sa compagne. Tous deux sourirent quand ils se trouvèrent près d'un autre couple d'amoureux qui, assis dans leur propre gondole, écoutaient un chanteur interpréter *Arriverci Roma* accompagné par un accordéon.

Les nuages s'ouvrirent, et la pleine lune brilla sur la cité lacustre. La lumière argentée effaça les ténèbres dans les canaux et les rues où grouillaient les passants. Mais personne ne vit comment une certaine gondole sortit du Grand Canal, s'éloigna dans la lagune, puis disparut dans le néant. Personne ne pouvait la voir parce c'est seulement à la fin de la vie que l'on peut voir la Mort.

FIN

© José Vicente Ortuño. Titre original : *Encuentro en Venecia*. Traduit de l'espagnol par Pierre Jean Brouillaud. Reproduit avec l'aimable autorisation de l'auteur.

Elle est venue...

(Andreya Iliev)

Je me levai tard. Grand-mère était dehors depuis longtemps. Je la trouvais près du puits. C'est une vieille qui a passé les quatre-vingt ans ; elle est sèche, édentée mais ne rechigne jamais au travail. Elle s'échinait à puiser de l'eau. Notre chien Roco agitait la queue et aboyait joyeusement. Quant à Sarah, la chatte, elle s'était posée près de la vieille et fixait sans peur la gorge noire du puits.

— Vassil, tu vas être en retard !

— T'inquiète pas, Mémé, grommelai-je en bousculant Roco.

Je m'aspergeai le visage avec l'eau du seau, m'essuyai à la hâte, puis me jetai derrière le volant.

— Vassil, le petit-déjeuner !

Pas le temps ! Je démarrai. Les gens des villas voisines étaient déjà sortis et s'affairaient dans les cours.

La route descendait vers le barrage, tournait largement avant d'escalader le mur de l'écluse. Juste au milieu, il y avait plusieurs voitures de police et des ambulances. Une vingtaine d'hommes gesticulaient, certains penchés au-dessus de l'eau.

Je dus attendre qu'un costaud déplace une ambulance et j'étais en train de le dépasser quand je lui lançai :

— Que se passe-t-il ?

— Oh, rien... Il eut un silence et reprit à contrecœur : une fille s'est noyée. Tout ce qu'on a trouvé, ce sont des chaussures et un gilet.

— Alors ça ne prouve rien, remarquai-je. Peut-être dort-elle encore quelque part dans une villa.

— Ça m'étonnerait ! Elle a laissé une lettre...

Mon cœur se serra. Je repartis à pleins gaz.

La ville était toujours là – derrière la colline. Sale, poussiéreuse, stupide. L'hôpital se dressait au même endroit – gris, sale et austère.

Stoyan salua son dernier patient et me fit entrer dans son cabinet. Il se mit à parler avec entrain :

— À tout à l'heure... Mais c'est idéal, ah, oui... ça va. En tout cas, une analyse de sang...

— Non, dis-je, j'en ai marre.

— Mais il faut te soigner...

— Je ne veux pas.

— C'est que tu es énervé...

Je me tus, le regard fixé sur mes chaussures. J'attendis qu'il ait fini son bavardage et demandai à voix basse :

— Il me reste combien de temps ?

Stoyan ouvrit la bouche pour répondre, mais je fis un geste pour l'en dissuader. Il me regarda et commença d'une voix hésitante :

— Tout dépend de la chimiothérapie...

— Pas de chimio, le coupai-je. Je n'en veux pas.

Je l'entendis avaler sa salive.

— On se connaît depuis toujours. Enfants, on jouait ensemble... Combien ?

Il eut un silence, fit deux fois le tour du bureau.

- Cinq mois.
- C'est trop, ai-je gémi.
- Puis je me suis levé.

Le soleil était au zénith. Étouffant... Je cherchais l'ombre dans les rues, léchant les vitrines. Fringues, fringues... téléviseurs, livres, souvenirs... Rien qui puisse aider un homme malade de leucémie. Ah, voilà ! Une taverne.

J'y restai et bus longtemps. Sans rien faire d'autre. Pas de bilan, pas de rétrospection, pas de film du passé. J'avalai verre après verre pour me remplir la tête. Il faut dire que j'obtins, sur ce point, un résultat intéressant...

Je partis vers dix heures. Je me traînai péniblement jusqu'à la voiture. C'était écœurant. Et, pire encore, stupide. Il me fallut une demi-heure pour retrouver les clés. Elles étaient sur le siège... Je démarrai. Lentement. Au sortir de la ville, je stoppai et je vomis. Je me sentis alors mieux et réalisai que j'avais conduit jusque-là sans allumer les phares. Au clair de lune... Je les branchai. C'était nettement plus pratique. Sur le mur de l'écluse, la lune était parfaite. Je conduisis pleins gaz.

Et, presque tout de suite, je dus freiner. La voiture stoppa à moins d'un mètre d'elle.

Je sortis de la voiture, totalement dégrisé.

Les vapeurs au-dessus du barrage formaient une langue blanche qui enveloppait mes jambes. J'avais l'impression d'avancer dans du coton.

Elle se tenait dans la lumière des phares qui la baignait. De longues jambes, la taille fine, la poitrine impressionnante. Des ondes de cheveux noirs qui coulaient jusqu'aux reins. Elle me regardait rêveusement. Sans savoir pourquoi, je décidai que ses yeux étaient bleus.

C'est qu'elle est séduisante, pensai-je en sentant la chaleur monter entre mes cuisses.

- Qu'est-ce que tu fais ?
- Rien, dit-elle sans émotion. Je viens de sortir de l'eau.
- Là, maintenant, par ce temps ?

La fille haussa les épaules. Ses seins roulèrent, le maillot s'étira sur son ventre comme la peau d'un tambour.

- Où vas-tu ? Dans la ville ? J'habite une villa sur l'autre rive...
- Je peux venir avec toi ?
- Chez moi, m'exclamai-je. Tu es seule ?

Elle hocha la tête et se dirigea vers la portière droite. J'entrai dans la voiture et libérai la portière. Elle s'assit, serra les genoux dans son *jean* bleu. Elle avait des jambes de mannequin.

Les phares chassaient les ténèbres.

Pourvu que Grand-mère dorme, priai-je. Pour la première fois... Pour la première fois depuis trois ans, depuis qu'on avait découvert ma maladie, j'éprouvai du désir. Je le sentais, ça me plaisait... Pour la première fois, je haïssais ma grand-mère, le fait qu'elle soit en vie, qu'elle se traînât à mes côtés.

Je touchai sa main. J'eus l'impression que... ma main touchait la sienne mais je ne sentais rien... *Pourquoi ai-je autant bu ?* pestai-je contre moi-même. Je la touchai. Je la touchai – glaciale.

- On prendra un verre et tu te réchaufferas...
- Regarde la route.
- Sa voix était froide, comme sa main.

Les chiens des premières villas se jetèrent à notre rencontre en aboyant. *Qu'est-ce qui leur prend ?* pensai-je.

Roco était devant la porte de la cour et aboyait furieusement. *C'est fini*, pensai-je. *Je ne pourrai jamais la faire entrer sans que Grand-mère s'en aperçoive.*

On descendit de la voiture. La fille promena tout autour son regard rêveur et fit un pas vers la porte. Roco recula à dix mètres et continua à aboyer furieusement. Je l'appelai. Je pris sa main et nous nous dirigeâmes vers la villa.

Sarah était montée sur la poulie du puits et crachait dans notre direction.

La lampe au-dessus de la porte d'entrée s'alluma. Grand-mère sortit, habillée en chemise de nuit comme dans un vieux film.

— Vassil ?... Qu'est-ce que c'est ?

Sa voix se perdit un instant dans l'aboiement de Roco. Sarah sauta du puits et grimpa sur le mûrier au fond de la cour.

— Va-t-en, prononça grand-mère d'une voix rude, et elle se mit à faire le signe de la croix. Mon Dieu, toi qui es aux cieux...

La fille s'arrêta. Je me retournai. À ce moment-là, je réalisai que ses pieds étaient nus.

— Il y a des morceaux de verre qui traînent un peu partout, dis-je.

— Retournons.

— Où ? demandai-je, surpris.

— Là-bas. Là où tu m'as trouvée.

Je regardai la vieille femme frémissante de colère, le chien frémissant qui aboyait, la chatte frémissante qui sifflait, les étoiles frémissantes, les arbres noirs, les collines noires...

— Bon.

On s'assit dans la voiture. Ça sentait les algues pourries. Les phares découpaient le noir.

Sarah accourut et grimpa sur le portail.

Grand-mère, agenouillée, grattait la terre.

Roco avait levé le museau vers la lune et pleurait...

FIN

© Andrey Iliev. Reproduit avec l'aimable autorisation de l'auteur. Traduit du bulgare par l'auteur et revu par JPP.

Et la Mort dansait sur un air de valse

(Jacopo Gattanella)

J'ai à peine eu le temps de voir le cadavre avant qu'ils ne l'emportent. J'ai eu de la chance, mais, en un sens, j'aurais préféré qu'il en aille autrement.

Quand j'arrivai, la police avait déjà barré l'entrée de la chambre avec des bandes jaunes fluorescentes portant l'inscription « POLICE – DO NOT CROSS ». Il y avait deux jeunes agents à la porte.

— Qui êtes-vous ? Avez-vous l'autorisation d'être là ? demanda le plus proche en avançant une main vers moi pour me faire signe de m'arrêter.

— Inspecteur James McCollins. Enchanté, répondis-je, en tendant la main avec nonchalance.

Le policeman esquiva la poignée de main et arbora un sourire de circonstance.

— Monsieur, vous ne pouvez pas rester ici.

— James ! Quel plaisir de te voir ! s'exclama un homme de petite taille, affublé de grosses bacchantes brunes, qui sortait de la chambre. Il portait un uniforme de la police un peu trop étroit sur le ventre. Il se nommait Larry. Larry Bukovski. Pour certains, dont ces deux recrues, c'était le lieutenant Bukovski. Nous nous connaissions depuis près de quinze ans.

— Salut, Larry ! fis-je sans pouvoir m'empêcher de sourire.

Il m'encouragea : « Viens ! Viens ! Avance ! »

— Mais, monsieur..., voulut objecter le policeman qui avait essayé en vain de m'arrêter.

— Reste à ton poste, McGregor. Monsieur McCollins est un collègue dont l'aide pourra être très précieuse dans notre enquête.

Bukovski avait pris un visage sévère tandis qu'il réprimandait le jeune policier, mais il se détendit et retrouva son aspect bon enfant dès qu'il m'invita à pénétrer dans la chambre où l'on avait découvert le cadavre. Au-dessus de ses joues replètes et des grandes moustaches j'entrevis une ombre dans ses yeux au moment où il franchissait le seuil de la pièce.

La jeune fille était à peine majeure. Son corps était renversé sur le lit, entre les draps défaits et dans le désordre des objets familiers. Sa poitrine, immobile, n'était plus animée par le rythme régulier de la respiration. Ses yeux verts restaient écarquillés, fixant le vide au-dessus d'elle. La peau lisse avait pris la nuance grise des morts, nuance qui interdisait désormais tout espoir de revoir ces membres bouger.

Je frissonnai en voyant les ongles violets et les doigts qui serraient encore un archet. Un archet de violoniste. L'instrument gisait sur le sol. Je le ramassai pour l'examiner de plus près. Il était un peu cabossé sur la partie inférieure mais, par ailleurs, il semblait intact.

Non loin de là, il y avait un pupitre sur lequel je remarquai la présence d'une partition qui tranchait par rapport aux autres objets éparpillés dans la pièce. Elle n'était pas imprimée, mais manuscrite et, pourtant, très nette. En outre, elle avait l'air ancienne ; le papier, jauni, effrangé semblait fatigué. En haut, au milieu, il portait simplement cette inscription : « Walz n° 23. »

J'ai toujours été ignare en matière de musique ; je suis incapable de décrypter ces étranges symboles qui, d'une certaine façon et comme par magie, se transforment en sonorités. Mais, sur cette feuille de papier, il y avait quelque chose

qui suscita chez moi un intérêt profond, comme si elle était nimbée d'une irrésistible aura. Interdite et séduisante. Je regardai autour de moi avec circonspection, puis, par un geste rapide, je réussis à glisser le papier sous ma veste sans être vu des autres policiers occupés à saisir tous les détails possibles à travers les objectifs de leurs appareils photo. Ils ne prendraient pas la partition. C'était moi qui l'avais.

J'ai salué Bukovski, avec un sentiment de culpabilité qui me tordait les boyaux, et je suis sorti. Il pleuvait.

Edimbourg était glaciale, telle une vieille putain lasse de faire le trottoir. Sur le bord de la rue, les flaques sombres ressemblaient à du pétrole. Si épaisses qu'elles ne pouvaient apparemment pas refléter la lumière artificielle des réverbères. Des réverbères impuissants à combattre la nuit de novembre.

Je suis monté dans ma voiture et j'ai mis en marche, pour aller directement à mon bureau.

Une fois arrivé, je me suis aperçu que j'étais trempé de sueur, bien que je n'aie parcouru que quelques mètres entre la portière de ma vieille Volkswagen et l'entrée de l'immeuble où je finissais par me retrouver tous les jours, même quand je n'aurais pas dû. Je montai à l'étage, ruisselant comme un chien qui sort du bain et maudissant cette foutue pluie.

Je vérifiai le répondeur. Il n'y avait rien. Pas le moindre message.

Je restais impressionné par ce que j'avais vu. Certes, ce n'était pas le premier cadavre que je voyais, je pensais que ce ne serait probablement pas le dernier et que j'en verrais certainement d'autres en plus mauvais état. Cependant, on aurait dit qu'il planait un mystère tout autour de cette chambre. D'ailleurs, la mort restait inexplicable, tout au moins pour le moment. Le corps était parfaitement intact, il ne présentait ni signe de violence ni signe de bagarre. Je n'avais remarqué dans la pièce ni drogue ni boîte de pilules vide, pas plus qu'il n'y avait de lettre d'adieu qui aurait fait penser à un suicide par overdose de médicaments.

La fille était jeune et paraissait en bonne santé. Je ne parvenais pas à comprendre ce qui s'était passé, mais l'affaire m'attirait. C'était une attirance forte, irrationnelle, au point d'en être terriblement inquiétante. Je ne pouvais faire autrement que d'enquêter.

Les jours suivants, dans l'attente d'une autopsie qui résoudrait le mystère – alors qu'au fond de moi une voix me disait que cela ne résoudrait rien – je cherchai à réunir un certain nombre de renseignements au sujet de la fille.

J'avais le nom et l'âge. Elle s'appelait Elise Adams, dix-neuf ans. Sans beaucoup de difficulté, je découvris également qu'elle fréquentait l'université, et, plus précisément, le département de psychologie. Sa famille était originaire d'Aberdeen, mais la demoiselle se trouvait maintenant à Edimbourg. Elle partageait l'appartement avec deux autres filles que je me proposai de rencontrer, non pour procéder à un interrogatoire proprement dit, mais seulement pour dialoguer un peu.

Le lendemain, je reçus un coup de fil : les résultats de l'autopsie étaient vagues, inutiles, ils ne menaient à rien. Le décès était attribué à un simple arrêt cardiaque. Ce que je n'acceptais pas, ce que je ne pouvais pas accepter. La fille était en parfaite santé, les gens ne meurent pas ainsi, par hasard. De ceci au moins j'étais certain : ce n'était pas quelque chose qu'elle avait absorbé, mais tout cela n'était pas très encourageant. J'aurais voulu être en mesure de procéder moi-même à une autopsie ; je ne parvenais pas à accorder crédit aux résultats obtenus par quelqu'un d'autre.

Mais je n'étais malheureusement qu'un détective, et je ne pouvais rien faire d'autre que de procéder à ma façon. Tout d'abord, je pensai donc aux deux colocataires.

Toutes deux se montrèrent aimables, gentilles. Elles répondirent à mes questions calmement et, surtout, clairement. Ça ne servit à rien. À leurs yeux Elise paraissait une fille tranquille, sympathique, insignifiante. Elles n'avaient même pas noué de liens étroits d'amitié avec elle ; elle semblait se tenir sur son quant à soi. La mort restait inexplicable.

J'expédiai vite l'affaire, je les remerciai et quittai ce maudit appartement. Je savais qu'au fond – et même sans aller jusqu'au fond – elles ne voyaient pas très bien ce que je pouvais faire.

Je me rendis en voiture jusqu'à l'université, sans même savoir ce que j'allais y faire. Donc, je me garai, entrai. Au début, je ne parvenais pas à m'orienter. Cet endroit avait tout l'air d'un labyrinthe, mais je finis par trouver le secrétariat. Une femme sur la cinquantaine m'accueillit avec un sourire qui disparut dès que je demandai les noms des étudiants inscrits aux cours de psychologie. Elle se montra méfiante et réticente, mais elle me donna une liste plus longue que je ne pensais. Je n'eus pas beaucoup de mal pour trouver le nom d'Elise Adams. Je notai quelques noms d'étudiants de la même année et du même cours, avec l'espoir qu'elle aurait été en contact avec certains d'entre eux.

Ensuite, je parlai à différentes personnes. Le plus souvent, je me sentais comme un poisson hors de l'eau dans cette ambiance qui m'était étrangère. Cependant, mes efforts ne furent pas inutiles. Plusieurs de mes interlocuteurs me renvoyèrent à une fille, une certaine Rose. Je parlai à une de ses amies qui me promit d'arranger un rendez-vous.

Ce qui fut fait. Le lendemain, je me rendis dans une salle vide qui contenait une trentaine de places.

J'occupais la chaire, à la place du professeur où je me sentais encore plus perdu qu'au milieu des étudiants. Le rendez-vous était à 15h30. À quatre heures moins dix, personne ne s'était encore pointé. Je commençais à me demander si on ne m'avait pas posé un lapin. J'avais vérifié la liste des étudiants inscrits au cours de psychologie sans trouver de Rose. Pourtant, c'était curieux, les jeunes à qui j'avais parlé semblaient prendre la chose très au sérieux. Que diable ! Une étudiante était morte, qu'ils la connaissent ou non... Ça ne me paraissait pas être une occasion de me jouer un tour ou de tourner une enquête en plaisanterie macabre. Et puis, le fait que je me présentais comme détective privé induisait toujours une certaine crainte chez ceux que j'interrogeais.

À seize heures tapantes, la porte s'ouvrit. Entra une fille très jeune. Elle avait probablement dix-huit ans, mais on lui aurait donné moins. Des cheveux d'un noir de jais encadraient son visage. De même, un abondant maquillage au crayon noir cernait ses yeux bleus. Si l'on exclut quelque pièce de tissu par-ci par-là ou quelque broche, elle était également tout de noir vêtue. Son corps maigre avança d'un pas désinvolte à l'intérieur de la pièce et elle vint s'asseoir sur un des sièges, droit devant moi. Je remarquai qu'elle portait un anneau dans la narine droite. Je l'aurais trouvée belle, si elle n'avait pas été affublée de la sorte.

— C'est vous, Rose ? demandai-je.

Elle fit signe que oui. Elle me regardait droit dans les yeux, d'un air provocant mais, en même temps, interrogateur.

— Vous suivez le cours de psychologie.

— Vous avez trouvé...

— S'il vous plaît, contentez-vous de répondre à mes questions, dis-je en essayant de prendre un ton à la fois autoritaire et professionnel. Pourquoi votre nom ne figure-t-il pas sur la liste des inscrits ?

— Rose n'est qu'un surnom, répondit-elle, en esquissant un sourire un peu trop malicieux pour attirer ma sympathie. Il est évident que vous ne le trouverez pas sur la liste.

J'approuvai d'un signe de tête.

— Bien. Parlons de cette fille. Vous connaissiez Elise Adams ?

— Nous avons couché ensemble une fois ou deux.

Je n'ai pas compris pourquoi elle me disait cela. Je ne me suis pas non plus demandé si elle me disait la vérité. Peut-être ne se rendait-elle pas compte qu'elle risquait seulement de m'irriter.

— Je ne m'intéresse pas à sa vie sexuelle, pas plus qu'à la vôtre. Maintenant, qu'est-ce que vous savez sur elle ?

Le rictus provocateur disparut des lèvres de Rose, enfin... de... je ne sais qui. Elle prit une expression sérieuse qui correspondait maintenant aux questions que je lui posais. Je m'aperçus qu'en définitive, elle paraissait très attachée à Elise et, à mesure que nous parlions, elle ne faisait pas si mauvaise impression. Nous restâmes près d'une heure dans cette pièce à évoquer des souvenirs et des scènes du passé commun aux deux filles. J'accompagnai Rose jusqu'à la sortie de l'école. Je lui ai fortement serré le bras avant de m'en aller, saisi d'une sorte de mélancolie qui m'oppressait. J'éprouvais beaucoup de gratitude pour cette entrevue qui pouvait m'être utile. Très utile.

C'est du moins ce que je pensais au départ. Quelques semaines plus tard, j'étais seul dans un pub, avec pour unique compagnie une bouteille de whisky et mon malaise.

Tout s'était passé de la pire façon que je puisse imaginer. D'abord, j'étais allé parler au professeur de violon d'Elise, dont Rose m'avait donné le nom. Je n'avais pas oublié la partition manuscrite trouvée près du corps de la fille. Je voulais en savoir davantage, et, pour cela, à qui pouvais-je m'adresser sinon au professeur ?

La femme ne paraissait pas avoir plus de quarante ans. Elle était sobrement vêtue et donnait l'impression de se consacrer très sérieusement à son art. Je lui posai quelques questions préalables, surtout pour la mettre à l'aise, car, au début, elle semblait plutôt nerveuse. Quand elle se fut un peu calmée, je lui montrai « Walz n°23 » et lui demandai si elle l'avait jamais vue ; si, par hasard, ce pouvait être un morceau qu'elle avait fait travailler à Elise.

Longuement, je l'observai. Elle semblait intéressée, mais bientôt, réduisant à néant mes espoirs, elle secoua la tête, montrant qu'elle ne savait rien. Elle ne connaissait pas ce morceau et – comme je l'avais déjà remarqué – elle me fit observer qu'il manquait le nom du compositeur. Mais son intérêt était sincère, et, en réponse à l'une de ses questions, je n'hésitai pas à lui dire que le papier avait été trouvé près du cadavre d'Elise. Ce qui lui donna un choc. Elle resta encore quelques instants les yeux fixés sur le manuscrit. Quand elle me le rendit, elle dit que ça lui semblait être un morceau très singulier.

« Je ne comprends pas grand-chose à la musique. » déclarai-je avant de me retirer.

Je n'ai pas perdu courage. J'étais las des bavardages, des flots de paroles inutiles, mais j'avais encore un atout dans la manche, tout au moins je le croyais.

Rose m'avait dit qu'Elise se rendait souvent chez un revendeur d'objets d'occasion de toutes sortes. Pour sa part, elle avait vu quelque fois la boutique. En effet, Elise nourrissait une passion pour les vieux bouquins, même si elle n'en possédait qu'un petit nombre, en plus de l'attrait qu'elle éprouvait, selon les dires de Rose, pour l'occultisme. Cet endroit semblait satisfaire ces inclinations.

J'entrai dans la boutique. C'était par un des rares après-midi lumineux, mais il faisait sombre à l'intérieur. La poussière dense qui flottait dans la pièce semblait absorber la lumière. Les objets les plus divers étaient éparpillés dans cet espace étroit, apparemment au hasard. Il y avait de tout, depuis des bibelots inutiles et de mauvais goût, jusqu'à des cendriers en forme de bouche, en passant par de vieilles pendules et horloges, par d'étranges breloques dans lesquelles je reconnus un pentacle et une croix ankh. Et des livres, beaucoup de livres poussiéreux.

Les meubles, tout au moins la plupart d'entre eux, auraient eu besoin d'une restauration, mais ils paraissaient de grande qualité, outre le fait qu'à première vue ils ne dataient que de quelques années. Je me demandai si eux aussi étaient en vente et comment leur éventuel acquéreur aurait pu emporter l'énorme armoire que j'avais devant moi, car la porte d'entrée était si étroite que je ne voyais pas comment on avait pu la traîner jusque-là. Sans doute l'avait-on remontée à l'intérieur.

Un vieillard voûté, à la barbe blanche peu soignée, se tenait derrière le comptoir. C'était apparemment le patron de la boutique.

Je lui posai un certain nombre de questions. Quand il me dit qu'il connaissait Elise, ce qui, d'ailleurs, était prévisible, je réagis vivement ; j'étais aussi excité qu'un enfant participant à une course au trésor.

Je continuai, je ne voulais pas jouer tout de suite mon as, bien que j'eusse beaucoup de mal à me contenir. Et, au bout de quelques minutes, je lui montrai le manuscrit portant la mention « Walz no 23 ».

Mon excitation ne tarda pas à retomber. Le vieillard secoua la tête et dit ne l'avoir jamais vu.

— Mais comment... protestai-je et j'agitai la feuille sous son nez. Ce papier est ancien, ça se voit à la couleur. Où aurait-elle pu dénicher un truc pareil, sinon chez vous ?

— Je n'en ai aucune idée, me répondit-il. Mais cette feuille ne s'est jamais trouvée ici. J'en suis certain.

Le vieillard avait rougi, la peau se contractait sous l'effet d'un tic nerveux qu'il ne parvenait pas à maîtriser. Je sentais battre mon cœur et, moi aussi, je commençais à ne plus me maîtriser. Moins encore que lui, peut-être. Erreur impardonnable chez le professionnel que je croyais être. J'en perdais le souffle, parce que je me sentais frustré, un peu parce que je m'étais trop engagé, un peu parce que je me retrouvais au point mort. Plus mort que jamais. Totalement mort.

Je saluai poliment le vieillard, le remerciai du temps qu'il m'avait consacré et m'en allai. Je n'ai jamais pu me défaire de l'idée qu'Elise avait sans doute trouvé la partition en cet endroit et que le vieux m'avait menti.

Je choisis un pub minable pour la soirée. Je n'ai jamais été un gros buveur, mais, à ce moment-là, j'éprouvais l'irrésistible besoin de noyer mes problèmes dans un flot ambré de whisky.

Ce n'était pas la première affaire restée sans solution ; il y en avait toujours eu et il y en aurait encore. Mais je n'arrivais pas à accepter mon échec. Le morceau était trop gros, il ne passait pas, et je ne pouvais rien faire d'autre que le cracher ou étouffer. Tout en buvant, je n'arrêtais pas de me répéter que je n'aurais jamais dû me

fouerrer dans ce guêpier, que je ne connaissais pas cette fille, que ça n'était pas mes oignons et que je n'étais pas obligé de trouver une solution à cette énigme. Ça resterait un mystère ; et après ? Il y en avait tellement dans le monde, ça ne ferait qu'un de plus. Celui-ci irait rejoindre l'Atlantide et le monstre du Loch Ness.

Si seulement tout avait été aussi simple...

Je me sentais humilié, et cette fille m'obsédait toujours. Quand je fermais les yeux, ce n'était pas le noir total qui bloquait ma vue, mais le vert de ses iris qui semblait projeté sur un écran. Même quand je battais des paupières pendant un millième de seconde, elle était là. C'était quelque chose à quoi je ne pouvais, je ne pourrais jamais échapper. C'était comme si on m'avait lié les chevilles. J'avais beau me démener, j'avais beau essayer d'arracher les liens, de sautiller, je ne pouvais pas faire plus de quelques mètres sans m'apercevoir que j'avais aussi autour du cou une chaîne en fer qui me clouait sur place. Ce qui est une image...

Je vidai les dernières gouttes de la bouteille, payai et partis en titubant. J'arrivai à la voiture et m'assis au volant. Tout d'abord, quand je mis le contact, j'avais l'intention de rentrer à la maison et de sombrer dans un sommeil réparateur, mais, peu à peu, je réalisais qu'il me fallait aller ailleurs. Après avoir satisfait mon besoin de boire, j'en éprouvais un autre, tout aussi inéluctable : je devais quitter la ville.

Par chance, j'avais fait le plein et pouvais rouler tout mon soûl. Je fis longuement le tour des environs, échappant à tous ces immeubles qui m'oppressaient, jusqu'au moment où j'atteignis une route de bord de mer au milieu des rochers.

L'asphalte était glissant et légèrement mouillé ; la lune, telle un œil, scrutait un ciel que seule éclairait sa lueur. J'appuyai sur l'accélérateur avec une force que mon cerveau imbibé d'alcool et mes sens à demi assoupis ne pouvaient apprécier. Quand je m'aperçus que j'avais perdu le contrôle de la voiture, c'était trop tard.

Je n'essayai même pas de freiner. J'enfonçai la barrière de sécurité, sortis de la chaussée et continuai. Quelques centimètres plus loin, il n'y avait plus de revêtement mais une paroi de rochers à pic. Ma Volkswagen ne semblait pas avoir l'intention de s'arrêter, les freins ne semblaient plus répondre, et je basculai dans l'abîme. En bas, au fond du précipice, je vis les flots écumants se briser sur les rochers. Je savais que tout à l'heure j'allais m'y briser moi aussi, mais ça me laissait indifférent.

Sauf que...

Quand je fermai les yeux, il se produisit l'incroyable.

Je me retrouvai dans la chambre d'Elise où on avait découvert son corps inanimé, et elle était là, sur le lit même où je l'avais vue. Maintenant, elle était vivante.

Elle était assise sur le bord du matelas, sur les couvertures bleues, et elle étreignait son violon. Elle avait devant elle la partition effrangée portant, en haut de la page, la mention « Walz no 23 », mais ce n'était pas ce qu'elle jouait. Simplement, elle paraissait improviser, peut-être pour s'échauffer, le regard perdu dans les profondeurs de la musique.

Tout me semblait si vif et si étrange. Au début, je regardais la scène d'en haut, puis je m'aperçus que ce n'était pas uniquement une vision, que je pouvais me déplacer à l'intérieur. J'allai vers la jeune fille et, en passant devant elle, je m'aperçus qu'elle ne me voyait pas. Pour elle j'étais comme inexistant. Comme un fantôme. Je m'assis à côté d'elle, si près que je pouvais sentir le parfum de ses cheveux. Elle

avait une peau rosée. Elle était très, très belle. J'avais pris conscience de sa beauté en voyant le cadavre. Cette beauté que la mort avait sans doute voulue préserver.

Un instant la jeune fille cessa de jouer, écarta l'instrument, installa soigneusement la feuille de papier sur le pupitre, devant elle, puis posa de nouveau l'archet sur les cordes.

Un frisson me parcourut quand elle se remit à jouer.

Les doigts volaient sur le bois par un mouvement léger, fluide. À chaque note qu'elle jouait, j'avais l'impression que, d'une manière ou d'une autre, dans un repli de mon cerveau, je savais quel son viendrait ensuite. Et, pourtant, j'étais surpris, stupéfait par l'harmonie parfaite qui en résultait.

Durant ces instants brefs mais intenses, le violon chanta comme je ne l'avais jamais entendu, comme s'il avait son âme propre qui luttait pour s'exprimer autrement que par de simples sonorités. Elise était devenue la parfaite interprète de cette musique. Par sa virtuosité, par son émotion, elle la transformait : partant du papier, des signes, cela devenait vérité, vie. La mélodie me transportait à travers des songes irréalisables, des mondes qui n'avaient jamais existé, elle me faisait participer à des événements passés et futurs ; j'ai entendu le chant des sirènes et ai pleuré d'émoi à la vue des anges. Ce fut terre eau et feu, et, en même temps, leur négation. Je me sentis plus léger que l'air que je respirais, quand le miracle, comme tout ce qui est beau, s'interrompt.

La jeune fille exécuta le morceau à la perfection, sans la moindre bavure et, quand elle arriva au bout de la partition, ses yeux s'écarquillèrent, le corps eut un sursaut, se renversa, les doigts de la main droite continuant à serrer l'archet.

Le bruit que fit le bois du violon en tombant sur le sol finit de rompre l'enchantement et me rendit à la réalité, si tant est que l'on puisse parler de réalité. Je revins à l'état ordinaire de conscience, ou devrais-je dire *d'inconscience*. Aussitôt, je me jetai sur le corps de la jeune fille, tâtai le pouls pour le sentir battre, mais il n'y avait plus de pouls. Refusant de l'admettre, j'approchai l'oreille de la poitrine d'Elise pour entendre son cœur. Mais ce fut l'ultime confirmation : elle était morte. Tout souffle vital avait abandonné ce joli corps.

Je restai à côté d'elle jusqu'à ce qu'elle soit froide. Mes yeux étaient noyés de larmes.

Un instant après, je me retrouvai dans ma voiture. Les rochers sombres, menaçants étaient terriblement proches. Je pris une dernière inspiration.

Tout devint noir.

FIN

© Jacopo Gattanella. Reproduit avec l'aimable autorisation de l'auteur. Traduit de l'italien par Pierre Jean Brouillaud. *E la morte danzava a ritmo di walzer* est paru dans SHORT STORIES n°5, edizioni Scudo.

La Mort a pris mon visage

(Alan W. Wolf)

Tout a commencé par un bruit si léger qu'il vaudrait mieux parler d'un silence. Bien sûr, je l'ai entendu et je me suis réveillé. Je n'étais pas né de la dernière pluie. Les premiers cheveux blancs n'allaient pas tarder à apparaître, et, depuis ma naissance, j'avais été formé au business, comme un prince l'est au trône. Même si – aucun doute ! – les autres n'étaient pas non plus des poids plume. Carpenter, Vázquez, Skiovak, Bronzelli. Tous des durs, tous morts. Et je n'avais pas la trouille, parce que Manilal Kiffiru n'a jamais été un lâche, mais je me sentais esseulé. Mon père et le père de mon père me manquaient, eux qui avaient fait de moi ce que j'étais et qui n'étaient plus là cette fois.

Pourtant, la famille Kiffiru n'avait pas bâti sa puissance à coups de jérémiades, et ce n'était pas la première fois qu'il me fallait défendre ma peau. Je me suis dégagé lentement des draps de soie, et ma main s'est tendue vers la table de nuit. Les Magnums ont toujours été mes préférés : ils me donnaient l'air si élégant, si professionnel...

De nouveau j'ai entendu le crissement qui m'avait réveillé. Sûr qu'on marchait, on marchait dans le jardin. Que faisaient les chiens de garde ? Que faisaient les vigiles ? Je n'ai pas pu m'empêcher de me caresser la moustache, puis la belle barbe qui me recouvrait les bords des mâchoires. Non, je n'étais pas nerveux. Rien qu'un réflexe. La glace de l'armoire me montrait un homme d'indéniable ascendance hindoue qui ne paraissait pas ses quarante ans, au tronc bien moulé, vêtu d'un pyjama de la même soie que les draps. Et qui était seul dans la chambre. J'ai tourné mon regard vers la gauche. Le miroir ne mentait pas. Sheyla avait disparu. Et, bien que Sheyla soit mon épouse légitime, impossible de ne pas entendre la chanson que fredonnait toujours ma grand-mère :

Seigneur, aie pitié de moi

J'ai pris la femme d'un autre, la plus belle

Maintenant, c'est le Diable qui couche avec elle.

La grand-mère avait un couplet de la même veine pour chacun des dix Commandements. Quel que soit ton péché, en fin de compte, c'était toujours le Diable qui jouissait. Le grand-père n'aurait jamais dû épouser une catholique.

Bon, il s'agissait cette nuit-là de me faire la peau. Je suis sorti du lit par le côté de Shyla, tel un tigre prêt à bondir. Surtout, je prenais garde de ne pas m'exposer à la lumière de la lune qui entrait par les portes de verre. L'ombre était mon amie ; elle me protégerait de mes ennemis. Ce genre de conseils expliquait pourquoi je portais plus d'intérêt aux histoires du grand-père qu'à celles de la grand-mère. Il avait dirigé la famille pendant quatre décennies ; il avait formé mon père pour qu'il prenne la relève. Il nous avait débarrassés du maire qui prétendait nettoyer la ville.

Tandis que ma main s'approchait de la poignée de la porte, je pensais à une de ces histoires.

La mafia n'existe pas pour ton avantage personnel, ni pour le mien. Les sept familles s'organisaient pour protéger la ville, mais chacune visait aussi à protéger sa communauté : les Anglo-saxons, les Hispaniques, les Polaques... Personne ne voulait être à la merci de ce régime colonial, quel qu'il soit à l'avenir, ni dépendre de

sa plus ou moins grande tolérance raciale. On avait déjà assez souffert. C'est pour ça que les sept familles se sont imposées et qu'elles ont fait la paix entre elles.

Il n'y avait pas de doute : depuis plus de quatre-vingts ans la paix régnait totalement entre les sept grandes. À part la police, la seule chose qui nous créait des problèmes, c'était les quelques bandes qui ne se résignaient pas à un rôle mineur et qui prétendaient se faire une place. Rien de sérieux. Mais, en deux semaines, les chefs de quatre familles avaient trouvé la mort, à commencer par Carpenter. Qui avait assez de pouvoir ? Qui ? Qui s'en prenait à moi ?

Nouveau crissement. Là ! J'ai pressé deux fois la détente. J'ai fait deux trous dans ces précieuses portes de verre. Rien. Celui qui avait bougé dans le jardin continuait dans le jardin, attendant sans doute que je fasse une connerie.

Mais non. On a entendu deux pas de plus sur le gravier, et l'intrus a eu le culot de se montrer devant les portes de verre, comme s'il s'exhibait devant son ennemi. Il m'a regardé. L'intrus, c'était moi. J'avais fière allure, avec mon costume croisé de couleur foncée et la cravate crème. En plus, je venais de me tailler la barbe.

J'ai couru jusqu'à moi – jusqu'à lui – en vidant le chargeur. Haletant, je restais perché sur le lit. Le canon de l'arme fumait, il y avait un grand trou dans le verre, mais là-bas il n'y avait personne. Le sang me battait aux tempes, et je me demandais si je devenais dingue.

Mon grand-père n'était pas là, mais sa voix, dans mon souvenir, me répondait par une de ses vieilles histoires.

Le pouvoir corrompt si personne ne le contrôle.

Et alors ? J'étais corrompu, mais sans pouvoir. J'étais seul avec moi-même. J'avais la certitude qu'il n'y avait personne d'autre dans toute la propriété. Rien que moi et moi.

Le pouvoir corrompt si personne ne le contrôle. Est-ce que tu as une idée du pouvoir que les sept familles ont accumulé ? Mais ce pouvoir, rappelle-toi, est né d'un projet. Qui veillera à ce que ce projet ne dévie pas ? Qui pourra contrôler les sept familles de manière que leurs objectifs ne soient pas corrompus ?

Babarûk. Je me souvenais de son nom, donc je n'étais pas fou. J'aurais préféré l'être. J'avais des sueurs froides, et, un instant, mon cerveau s'est bloqué. Je suis descendu du lit et j'ai ouvert le tiroir de la table de nuit à la recherche d'un autre chargeur. Tout en préparant mon Magnum, je me suis efforcé de me rappeler le reste.

Tu n'es qu'un morveux qui a grandi entre les McDonald's et les jeux vidéo. Tu vas certainement croire que mes paroles ne sont que délire sénile, mais pour moi la magie est aussi réelle que le sol que je foule. Personne ne croit plus au vaudou, aux saints ou aux chamans. Mais les ténèbres existent et revêtent mille formes. Les premiers chefs des sept familles pensaient comme moi. Ils ont donc décidé de créer un être né des ténèbres, un être sans âme, sans conscience et sans nom, bien qu'on lui ait prêté beaucoup de noms par la suite. Et ils lui ont donné le pouvoir de punir leurs propres successeurs si, un jour, ils le méritaient. De leur infliger un châtiment pire que la mort.

Un instant, j'ai cru que ça n'était pas possible, que les contes pour enfants ne se mettraient pas à vivre afin de punir nos péchés. Alors la porte de ma chambre s'est ouverte dans mon dos, et j'ai fait feu sans avoir le temps de rien voir. Et c'est bien ce qu'il y avait dans l'ombre : rien. Genre suicidaire, j'ai couru sans précaution

jusqu'à la porte et suis sorti dans le couloir, braquant à droite et à gauche. Personne. Pas le moindre bruit.

J'ai pris trois respirations. Nous, les Kiffiru, nous n'étions pas des femmelettes. Je me fichais de savoir si mon ennemi n'était qu'un tueur à gages efficace portant un masque de latex ou Satan en personne. Il fallait s'en débarrasser. Savoir ce qu'étaient devenus mes hommes et Sheyla. Les venger si on leur avait réservé le sort que je soupçonnais. Mais sortir dans le jardin, ça revenait à offrir une cible idéale à un tireur. Si j'avais besoin d'air frais, ma seule chance était de connaître la maison mieux que quiconque.

Pieds nus, je me suis glissé silencieusement dans le couloir, jusqu'au fond. Je suis passé dans le salon, immense, avec son haut plafond, ses moquettes et ses meubles Art déco. Vide. J'ai jeté un regard méfiant à travers les vitrages qui me plaisaient tant et que maintenant je maudissais, mais il n'y avait personne dehors. Apparemment. Contre une paroi, les marches d'un petit escalier à vis menaient au second étage. Il n'existait pas dans le monde entier un endroit plus propice à une embuscade. Merde ! J'avais planifié cette propriété comme un caprice, un luxe, pas une forteresse. On ne pouvait pas arriver jusqu'ici par voie de terre sans traverser trois hectares de beaux arbres truffés d'alarmes, de vigiles et de chiens. Essayer par la mer, c'était absurde : à mon niveau, il y avait une côte escarpée, une houle terrible et de monstrueux rochers. Mais, comme ça n'était pas assez, la paroi de la falaise fourmillait d'alarmes et de caméras vidéo. Qui aurait pensé que ça ne suffisait pas ?

Bon ! Mon caractère ne prête pas aux pleurnicheries. Je me suis approché résolument de l'escalier, regardant et braquant vers le haut. La douce pénombre lunaire ne révélait pas de présence. Ce qui ne voulait pas dire qu'il n'y avait pas, dans un coin que je ne voyais pas, un type attendant que le bois craque pour être sûr que sa proie montait et qu'elle était mûre. Cependant, en haut se trouvaient mon bureau et l'unique téléphone fiable. Appeler à l'aide sur le portable aurait été une imprudence digne d'un débutant ou d'une tantouze hystérique.

J'ai encore examiné le salon, centimètre par centimètre, pistolet pointé. Non, il n'y avait personne. Je suis revenu à l'escalier et j'ai exercé une pression sur la première marche jusqu'à la faire craquer une fois, deux fois, prêt à transformer l'exécuteur présumé en passoire. Personne ne s'est manifesté. J'ai encore essayé, sans résultat. J'ai commencé à monter, et, pendant une seconde, l'arme a tremblé dans ma main. J'ai suspendu mon souffle jusqu'en haut de l'escalier. On n'entendait rien, pas même les battements de mon cœur. J'ai monté une marche après l'autre et compté jusqu'à trois.

J'ai bondi, et tout mon corps a obéi aussi harmonieusement que celui d'un félin. Mes cinq sens étaient en alerte comme ils l'ont rarement été dans ma vie. Il n'y avait personne pour attendre que ma tête se pointe. En roulé boulé, j'ai atterri presque sans bruit sur le bois froid du palier. Mes yeux guettaient toujours une attaque qui ne se produisait pas.

Je me trouvais dans une grande salle aux parois vitrées. Il y avait un bar au fond et deux tables de billard au premier plan. C'est là que, pour me relaxer, je pratiquais les figures de billard artistique ou bavardais avec un ami en buvant un verre et en admirant la superbe vue sur la mer. La porte qui menait à mon bureau était derrière moi et, en sautant, j'avais vu qu'elle était fermée. Je me suis redressé. Et, si incroyable que ça puisse paraître, il était là, debout, derrière l'une de mes foutues tables de billard, à m'attendre, comme si nous avions quelque chose à nous dire.

Mais il n'a rien dit. Au lieu de cela, il a mis la main droite dans sa veste. Je l'ai flingué. La balle l'a atteint à l'épaule gauche, et sa bouche s'est contractée en forme de cri, mais on n'a rien entendu. Il n'a pas chancelé non plus. Le sang coulait, mais il ne semblait pas s'en rendre compte. Il s'est contenté de dégager la main gauche qui, maintenant, tenait un revolver, un *Smith & Weston*, un bon choix.

J'ai tiré à nouveau, visant le front cette fois. J'ai vu sa tête basculer vers l'arrière tandis que le sang jaillissait, mais il a encore regardé comme si de rien n'était, avec cet orifice au-dessus de l'œil droit. Je me suis jeté sur le sol au moment même où il tirait sur moi. J'ai répliqué en m'abritant derrière la table de billard qui se trouvait entre nous. Je me suis vu vaciller sous la force des impacts, la cravate tachée de sang, mais je savais que ça ne suffisait pas. J'ai réagi sans y penser : je me suis jeté sur lui par-dessus la table. Profitant de ce qu'il avait perdu l'équilibre, je l'ai empoigné par les cheveux et par les couilles et je l'ai projeté de toutes mes forces sur le vitrage. Le salaud a eu le temps de presser la gâchette contre ma jambe, juste avant que son corps passe à travers la vitre. Et, tout en grognant de douleur et en me tenant la cuisse, je me suis offert ce drôle de spectacle : me voir tomber sans que ce soit moi qui tombe.

De toute façon, il ne s'agissait manifestement pas d'un être humain. Alors me sont venues à l'esprit d'autres histoires que j'avais entendues, cette fois de la bouche de mon père.

Cette chose, le Babarûk, est indestructible, éternelle. Elle ne peut pas mourir. Donc, ne l'oublie jamais : respecte les règles des sept familles et respecte l'honneur de ton sang, les Kiffiru. Autrement, rien ne pourra éviter que le diable t'emporte. Et tu préférerais être mort avant que ça se produise, non ?

Oui ou non ? Je ne savais pas. Je ne me souvenais pas qu'ils m'aient raconté autre chose à son sujet. Ah, si ! Ils m'avaient indiqué qu'il changeait de forme, mais quoi d'autre ? Il était clair qu'il voulait me buter. Pourquoi valait-il mieux mourir qu'être trucidé par lui ? « Leur infliger un châtement pire que la mort », avait dit le grand-père... Mais quoi ? À quoi est-ce qu'il pouvait prétendre ?

J'ai boité douloureusement jusqu'à la porte de mon bureau, me reprochant de ne pas avoir prêté plus d'attention à ces folles histoires. Je ne parvenais pas à me les rappeler toutes. Je savais que j'en savais davantage, mais je ne parvenais pas à m'en souvenir.

Ensuite, si le Babarûk devait veiller aux principes sur lesquels ont été fondées les sept familles, nous tous, les chefs, pouvions nous considérer comme morts, de la même façon que Carpenter et les autres. Oh, oui ! Nous étions coupables. Depuis au moins deux décennies, nous avons oublié tout sens de l'honneur pour ne nous soucier que du fric. Sans codes de conduite ni règles absurdes : c'était les affaires, et on vivait dans les années quatre-vingt-dix. J'ai ouvert la porte et je suis entré dans mon bureau. Ça m'embêtait tellement de laisser des taches de sang sur le tapis que j'ai presque ignoré la douleur physique.

Quand j'ai de nouveau regardé devant moi, il était là, dehors, en train d'escalader la maudite verrière. Avec ses blessures. Avec ma figure. Avec son beau costard et un revolver dont il se servait pour cogner sur la vitre. Moi, je ne pouvais même pas me rappeler ce que voulait dire « Babarûk ». Bon Dieu ! Comme j'aurais alors souhaité une seconde chance, si j'avais eu le temps de souhaiter quoi que ce soit !

La chose a réussi à faire un trou dans la vitre et à se glisser dedans sans se soucier des bords tranchants. Je voulais penser, je voulais me souvenir. Il n'y avait pas moyen de le tuer. Toutes les histoires étaient d'accord là-dessus. Bon ! Mes vieux lui avaient donné la permission de me faire mon affaire si je déconnais, si j'oubliais nos objectifs. « La mafia n'existe pas pour ton avantage personnel ». Je regardais mon double prendre appui, puis se tourner dans ma direction. Son corps a traversé la vitre, et j'ai dû me protéger le visage contre les morceaux de verre.

Je suis sorti du bureau à la course, mais en traînant la patte. Ça n'était pas une idée géniale, mais c'était plus sensé que de vouloir flinguer un truc immortel. Tandis que je descendais l'escalier à cloche-pied, les souvenirs me sont revenus en rafale. Sheyla et mes gars devaient être indemnes. Le truc avait seulement le droit de liquider le chef de famille. Il avait dû les mettre K.O. et les enfermer dans un autre endroit de la propriété pour avoir le champ libre et éviter d'être dérangé. De ce point de vue, je me sentais soulagé, oui, mais de ce point de vue seulement. Je n'avais aucun espoir de les retrouver ou d'obtenir leur aide.

J'ai atteint le salon. Je reconnais qu'un instant j'ai envisagé de tourner le pistolet contre moi-même. Mais j'avais l'instinct de conservation, et jamais on ne m'avait appris à capituler. J'ai réfléchi vite, tandis que je l'entendais descendre une marche après l'autre. La vue sur la mer, la vue sur la mer... Toujours boitant, j'ai foncé. Et, au moyen d'un porte-revues en métal, j'ai brisé les vitres, du premier coup, puis j'ai donné un second coup au niveau de mes genoux. J'ai franchi ce seuil improvisé, tête baissée. Mes pieds nus avaient dû fouler les débris de verre, mais maintenant ils marchaient sur le gravier du jardin. La mer, la mer qui se voyait si bien du deuxième étage ne se trouvait plus qu'à quelques mètres.

Une balle a sifflé à mes oreilles. Le truc continuait à tirer. Combien de munitions avait-il ? Si les munitions venaient à lui manquer, comme ça arrive à tout le monde ? Je luttais contre la douleur et continuais, chancelant, dans l'espoir d'atteindre la rambarde. Cinq mètres, quatre, encore quelques sautilllements.

Je me suis pratiquement effondré sur cette rambarde, l'étreignant comme si c'était le salut. Les rosiers me perçaient la poitrine de leurs épines. Mais, accroché à la pierre, je voyais la mer, là-bas, dans la nuit. Tout ce qui me restait à faire, c'était de sauter, en évitant les rochers du brise-lames. Je pensais que je pouvais y arriver. Puisque j'étais parvenu jusque-là, je pouvais le faire. Qu'il me suive s'il en était capable !

J'ai hurlé quand une balle s'est logée dans mon épaule. Je n'avais même pas entendu le coup de feu. Je me suis redressé, j'ai fait demi-tour, j'ai pressé la gâchette une fois, dix fois, sans écouter mon propre cri. Je l'ai fait pour gagner du temps. Je l'ai fait parce qu'il fallait le faire.

Rassemblant ce qui me restait de vigueur, j'ai laissé tomber le pistolet et ai sauté par-dessus la rambarde. D'un pied et de toutes mes forces, je me suis propulsé vers le vide.

Je volais, et ce vol me paraissait lent, très lent. Depuis mes jeunes années, j'avais inévitablement une tendance à l'orgueil, mais à ce moment-là, je l'ai perdue. Au long de ma vie d'adulte, j'en étais arrivé à croire que j'étais paré pour tout. Alors j'ai ri de ma propre naïveté. Dans ma tête lucide se gravait la certitude que j'allais tomber, tandis qu'en l'air mon corps, lui, y croyait toujours.

Mais la chute a été rapide. Rapide comme un coup de fouet. J'ai vu un éclat de lumière quand mon épaule a heurté le rocher, et j'ai cru que les yeux me sortaient de la tête. Je n'avais pas réussi. Essayer, ça n'était pas si mal pour un type amoché,

comme moi, mais un prix de consolation, c'était la douleur, une douleur sans limite. Je n'étais pas mort. Il aurait mieux valu que je le sois...

L'agonie progressait, mon esprit s'obscurcissait par instants. Les vagues déferlaient près de moi et, par intervalles, l'écume m'éclaboussait. Une minute s'est écoulée. J'ai voulu bouger, et j'ai découvert ce que ressent un tétraplégique. La voix de mon père m'est parvenue :

Il n'y a pas de refuge pour ceux qui ne tiennent pas leur parole. Où qu'ils fuient, la Multitude les trouvera.

Je m'étais brisé la colonne vertébrale pour rien, mais ça m'était égal. J'avais perdu. Que ce démon m'achève une bonne fois ! Pourquoi l'appelait-on la « Multitude » ? Peut-être parce qu'ils étaient nombreux. Je me suis souvenu que son autre nom, « Babarûk », venait d'un ancien dialecte africain. La traduction, à ce qu'on m'a dit, n'est pas claire : « Sans âme et sans rémission » ou « Infiniment cruel ». Je préférais la seconde.

Une autre minute s'est écoulée. Peut-être l'attente était-elle le châtement dont parlait mon grand-père. Pire que la mort. Infiniment cruel. Oh, non ! Il ne pouvait pas me laisser ici ! Il ne pouvait pas me laisser !

J'ai soupiré et presque souri en entendant ses pas. Il arrivait. Du coin de l'œil je pouvais le voir marcher sur les rochers. Les impacts avaient fini par gâcher cette veste magnifique, mais, en revanche, la cravate avait plutôt meilleure allure avec les taches de sang. Ma démarche assurée et mon fier maintien m'ont fait venir les larmes aux yeux.

Je me suis souvenu d'autre chose. C'était un être de chair et d'os. Chair immortelle, mais, en fin de compte, chair matérielle, qui pouvait fouler la terre et entrer en contact avec les humains. Je me suis demandé de qui venait la chair, à qui les premiers chefs de famille l'avaient volée. Sans doute à quelque clochard solitaire. J'essayais d'imaginer la terrible cérémonie païenne par laquelle ils l'avaient sacrifié pour créer quelque chose de nouveau.

Ma propre figure se penchait sur moi et me visait avec un revolver. Je voulais murmurer : « Vas-y. » Mais je n'ai pas eu la force. Ça n'était pas nécessaire. Il m'a tiré en pleine gueule... et je suis mort.

Horrié, j'ai su alors quel était mon châtement, mon châtement pire que la mort. Mon corps restait derrière tandis que je me rapprochais de sa bouche sans pouvoir l'éviter, je me rapprochais, me rapprochais toujours davantage... Son visage a changé, et j'ai vu les visages de ceux qui m'attendaient à l'intérieur : Carpenter, Vázquez, Skiovak, Bronzelli. Quand je me suis fondu dans la Multitude, j'ai entendu les lamentations angoissées de tous. J'y ai ajouté les miennes, qui n'ont pas cessé depuis. Notre prison éternelle s'est mise en route. Elle s'en allait, et elle avait le visage de sa prochaine victime.

FIN

© Alan W. Wolf. Reproduit avec l'aimable autorisation de l'auteur. Traduit de l'espagnol par Pierre Jean Brouillaud.

Le Rêve sur la jetée

(Jean-Pierre Planque)

Quand j'ai vu le grand panneau annonçant le Domaine de May, j'ai tout de même ralenti. Je roulais à 110 et devais avoir un taux de gammaglobulines autour de 280... Je tenais bien la route et j'avais bouclé ma ceinture. J'ai encore roulé jusqu'au 8 à Huit où j'ai pris une bouteille de rhum *Damoiseau*. Tu sais, cette merde guadeloupéenne qui rend soit zombie, soit sobre à tout jamais, cette boisson que j'ai juré de ne plus boire et que je bois tout de même quand la tristesse me prend...

J'ai payé à la caisse. Toujours la même caissière, très petite, indienne, avec cette cicatrice entre les seins. Un jour, je m'en étais étonné et elle m'avait répondu : « J'ai été opérée de la thyroïde... » J'avais bien ri. Oui, le nuage de Tchernobyl, m'étais-je dit, celui qui est passé sur le sud de la France avant de s'arrêter aux frontières. Avait-il aussi traversé l'océan ? Le nuage, la mal bouffe et toutes ces saloperies qui nous bouffent...

J'ai laissé tomber la bouteille de rhum par terre avec un : « Oh, excusez-moi... » Puis je suis sorti du magasin.

Ma voiture m'attendait. J'ai roulé vers Pointe-à-Pitre. Après ? Je ne sais plus. J'étais assis sur la jetée du Moule, face à l'océan. J'ai rêvé d'un aéroport où une femme m'attendait. Je l'aimais et elle aussi m'aimait. J'avais envie de la serrer tout contre moi, mais c'était impossible.

Une voix officielle a dit :

« Veuillez passer dans la file de gauche, Monsieur P. Vous n'êtes plus vivant ! »

J'ai regardé la montre que mon fils Lucien m'avait offerte juste avant mon départ. Les aiguilles avaient disparu, le cadran était blanc. Alors, je crois bien avoir compris...

FIN

© Jean-Pierre Planque. Reproduit avec l'aimable autorisation de l'auteur.

Le Rivage Noir

(Jonathan Harker)

Évidemment, l'ouvrage avait été bâclé, pour ne pas dire saboté. C'était toujours la même chose avec les novices. Il fallait constamment que le chef se déplace pour vérifier, puis qu'il rende compte à la Scoutmaîtrise. Et le chef, c'était lui, Philip. Bien des fois, il l'avait regretté. Cela n'en faisait jamais qu'une de plus.

Sur un coup de fil de Derrick, le Scoutmestre, Philip avait donc sacrifié sa journée de repos pour monter jusqu'à *Deer Crossing*, juste au-dessus du village de F***. Il fallait qu'il aille voir pourquoi Alan, le « cul de pat' » s'était cassé une jambe rien qu'en marchant sur le tablier d'un pont qui avait été bâti par la Troupe, la semaine précédente. Philip n'était pas parmi eux, ce jour-là. Il avait purement et simplement laissé tomber sa patrouille, les Chouettes, pour ne pas manquer son entraînement de rugby. À présent, il s'en mordait les doigts. Outre que ça ne se fait pas chez les scouts irlandais, il était obligé, maintenant, de réparer la faute qu'il avait commise, par simple négligence, en allant enquêter sur le lieu de l'accident. S'il avait été là pour les encadrer, les Chouettes n'auraient pas eu de blessure à déplorer. Derrick avait été très clair et très ferme sur ce point.

Tout en marchant, les mains enfoncées dans les poches de son short, Philip avait ruminé sa rage. Après tout, était-ce sa faute si l'une des planches du tablier avait cédé ? C'est qu'on l'avait mal clouée, voilà tout. Les scouts se doivent de savoir faire des ponts. Et l'ouvrage avait été bâclé, il n'en démordait pas. Sa colère rentrée lui interdisait d'admettre que s'il n'avait pas failli à sa tâche de CP, les choses auraient pu évoluer tout autrement...

Philip parvient enfin au but : un magnifique pont de bois de hêtre qui enjambait la chute d'eau dans laquelle se précipitait le torrent. Aujourd'hui, il y avait beaucoup d'eau car la Compagnie d'Électricité avait ouvert le trop-plein du barrage, là-haut. En bas de la chute, le bassin débordait presque. Les rochers sur lesquels les trombes d'eau venaient habituellement se briser, au bas de la chute, n'étaient presque plus visibles, engloutis par les mètres cubes récemment lâchés.

Le CP s'engagea sur le pont. Il repéra tout de suite l'endroit où l'une des planches du tablier avait cédé. Une moitié était restée accrochée. S'agenouillant, Philip l'examina. Il eut un ricanement : bien sûr que cette planche ne pouvait que se casser, puisqu'elle avait un nœud en plein milieu ! Quel sombre idiot avait bien pu l'utiliser et la placer ici, en plein milieu du pont ?

Par acquit de conscience, il examina les planches voisines. Il étouffa un juron : certaines étaient si mal clouées que ce satané pont devenait vraiment dangereux. Ah ! vraiment, une belle bande de crétins ! Il n'avait pas tort, tout à l'heure, en pensant que le boulot avait été saboté. Ah ! les...

Un fort craquement interrompit sa diatribe silencieuse : la violence de ses sentiments l'avait fait frapper du pied l'endroit où il se tenait, et les planches protestaient d'une façon inquiétante...

Soudain, l'une d'elles se brisa net sous son pied droit.

Instinctivement, Philip se rejeta en arrière. Mais il glissa et ses quatre-vingts kilos s'effondrèrent sur les planches voisines, qui cédèrent ensemble. De ce qui s'ensuivit, Philip ne devait conserver que le souvenir d'une chute qui lui parut très

longue, bien qu'elle n'excédât pas 25 pieds, et d'un choc formidable à la poitrine. Puis, des limbes brumeux et opaques se refermèrent sur lui.

*

De cette brume, il n'émergea vraiment que lorsqu'il se rendit compte qu'il marchait, d'un pas assuré, sur une pénéplaine d'herbe tendre.

Il regarda autour de lui, puis au-dessus de lui. La pénéplaine s'étendait à perte de vue, sans un seul arbre, partout couverte de cette herbe courte, mais aussi douce qu'une moquette. Cela ne ressemblait nullement aux paysages de la région de Limerick, où il était né. Le soleil n'était visible que sous la forme d'un disque voilé par des tulle nébuleux. Il brillait ainsi sans chaleur excessive, et sa lumière ne créait *aucune ombre*.

Philip notait tous ces détails sans arrêter un instant sa marche. Il lui semblait que sa volonté était soumise à une autre, mystérieuse, invisible, qui commandait à ses jambes. En vérité, il ne pensait plus à son accident, ni au pont, ni à sa récente colère. Ni à qui ou à quoi que ce fût d'autre, d'ailleurs. Il allait, droit devant lui. Cette volonté étrangère, qui s'était substituée à la sienne, guidait même le fonctionnement de son esprit.

Après une marche dont il ne pouvait estimer la durée, les aiguilles de sa montre étant fixées sur 15 h 20, il parvint au rivage d'un grand lac.

Il ne voyait de la rive opposée qu'une mince bande très sombre, aussi voilée que le soleil. La volonté inconnue l'avait guidé vers cet endroit, sans qu'il cherchât à lutter contre elle car il éprouvait lui-même l'envie de s'y rendre : un étrange appel de trompe l'y avait guidé.

Maintenant qu'il était là, l'appel se renouvelait. Il sortait d'une sorte de sirène, pour l'instant actionnée par un homme vêtu et équipé comme un brasseur d'affaires : costume trois pièces et cravate, mallette à la main, téléphone portable à la ceinture. Frénétiquement, il pressait sur le bouton, faisant ululer la sirène d'une façon éprouvante pour les nerfs. Lui-même semblait à bout de patience :

— Alors, tu vas arriver, oui, satané bac de malheur ! cria-t-il.

Philip sentit que, brusquement, il s'éveillait d'un rêve. Se précipitant vers l'homme, il l'aborda en esquissant un rapide salut scout, puis demanda à brûle-pourpoint :

— Je peux vous emprunter votre portable, Monsieur ?

L'homme, abandonnant le bouton d'appel, se retourna et lui sourit d'un air sarcastique :

— Si vous voulez, jeune homme. Mais je vous préviens : pas moyen d'appeler qui que ce soit dans ce foutu pays !

En même temps, il tendait l'appareil. Philip s'en saisit et tenta de former le numéro du local de la Troupe. Rien. Il essaya alors d'appeler chez ses parents. Rien. Il forma d'autres numéros : celui de Derrick, celui de l'aumônier, ceux de sa patrouille... Toujours rien. Doté d'une excellente mémoire, surtout pour les chiffres, Philip était certain de ne pas s'être trompé. D'ailleurs, même dans ce cas, quelqu'un aurait sans doute répondu. Mais non, rien. *Pas même de tonalité*.

— Je vous l'avais dit ! fit l'homme d'affaires en reprenant son bien. Pas moyen d'avoir une seule communication. Pourtant, il faut que j'appelle des tas de gens, à commencer par ma banque. Mais rien à faire !

— Mais... où sommes-nous donc ?

Philip se rendit compte alors que sa voix, ainsi que celle de l'homme, avaient une curieuse résonance, comme si l'air ambiant étouffait leur son.

— Dans un foutu pays, je vous dis ! Pas civilisé pour un sou ! Et dire qu'il va falloir y passer je ne sais combien de temps !

Cette dernière phrase intrigua Philip, mais il n'eut pas le temps de poser une autre question :

— Commençons par nous présenter, dit l'homme en tendant la main. Amos Cooghan, de la SODETEC Ltd. Vous en avez sûrement entendu parler : c'est la société qui fabrique ce portable, tenez ! J'aurai deux mots à dire à certains techniciens, quand je les retrouverai !

— Philip Minton, CP des Chouettes.

Il remarqua que Cooghan lui avait serré la main gauche, que Philip lui avait tendue par automatisme. L'homme sourit :

— J'ai été scout, moi aussi, dans ma jeunesse... Je vous ai repéré de loin, avec votre uniforme, vous savez ! Vous êtes presque un Compagnon. Je me suis dit : tant mieux ! Les scouts savent faire tellement de choses ! Moi, j'ai quitté trop tôt... Le goût des affaires, que voulez-vous ! Mais, tout de même, je doute que vous puissiez nous tirer de cette situation, nous et les autres...

Du geste, il désignait vaguement un groupe, sur sa gauche. Alors seulement, Philip se rendit compte que Cooghan et lui-même n'étaient pas seuls.

Un jeune homme bien bâti comme lui ne pouvait pourtant pas manquer de remarquer une jeune fille à peine plus âgée que lui, vêtue d'une robe bleue très courte et portant ses cheveux très longs, qu'elle laissait pendre dans son dos. Elle aurait pu être ravissante si son expression n'avait pas été aussi triste, au point qu'elle en paraissait hagarde ; la pâleur de son visage agrandissait encore ses yeux noirs qui semblait fixer un point inconnu, perdu dans l'infini, semblait-il.

— Celle-là, c'est une traînée, commenta Cooghan qui avait suivi le regard intéressé de Philip. Elle s'est sauvée de chez ses parents trois mois avant ses dix-huit ans, pour se mettre à la colle avec une espèce de vaurien qui vit de petits boulots plus ou moins réguliers, par-ci par-là... Oh ! pas un vrai vaurien, certes, comme ce galvaudeux, là-bas... »

Le « galvaudeux » en question se tenait trop loin pour que Philip pût distinguer ses traits, d'autant plus qu'il avait à demi tourné le dos aux autres. Il était vêtu d'un vieux chandail troué et d'un vieux jean rapiécé, ce qui lui donnait l'allure d'un clochard.

— Une petite frappe, mais de la pire espèce, expliqua Cooghan. Personnellement, je suis content qu'un jeune costaud comme vous soit arrivé : je me sens plus en sécurité dans le voisinage de ce voyou, maintenant que vous êtes avec moi... Parce que, vous vous doutez bien que ce n'est pas ce petit curé qui va me protéger : il a l'air tout juste assez résistant pour marmotter ses patenôtres... Non, mais, regardez-le : il ne fait même pas attention à nous !

Il désignait d'un geste méprisant un très jeune prêtre, reconnaissable à son strict costume noir et à son col romain, qui lisait son bréviaire en remuant les lèvres silencieusement.

— Et avec ça traditionaliste ! renchérit Cooghan, à voix haute, sans se soucier d'être entendu. Comme ci ça se faisait encore, de nos jours ! Maintenant, les curés ont l'air moins fainéants en vivant comme tout le monde. Mais lui ! Non, mais, regardez-le !

Agacé et même choqué, Philip aurait voulu répliquer que, dans sa Troupe scout, l'aumônier lui aussi était vêtu en prêtre traditionaliste et que cela ne l'empêchait absolument pas de « vivre comme tout le monde », de rester à l'écoute de tout un chacun, sans pour autant négliger ses devoirs sacerdotaux... Mais il se souvint que lui-même avait une faute à expier et devait, par conséquent, se montrer patient avec autrui. Il se contenta de demander :

— Pourquoi la jeune fille est-elle si triste ? Elle ne s'entend plus avec son petit ami ?

— Pire que ça ! Figurez-vous que cet imbécile travaillait dans une base de voile, comme moniteur véliplanchiste. C'est un métier, ça ? Et puis, un jour, il est tombé à l'eau et, comme elle était plutôt froide, il a attrapé une congestion et, avant qu'on puisse le repêcher, il était déjà noyé. Depuis, cette fille ne parle plus à personne, comme si le monde n'existait plus autour d'elle.

— Oh ! la malheureuse !

Cooghan eut un nouveau geste méprisant.

— On le saura, qu'elle est malheureuse, avec la tête qu'elle nous fait ! Mais enfin, on peut être malheureux sans renoncer à comprendre qu'il y a un monde qui vit autour de soi, non ? Ah ! et les affaires, hein ? Les affaires, ça, c'est la vie ! On n'a pas le temps d'être malheureux, quand on s'en occupe sérieusement, comme moi !

Cette fois, Philip ne put s'empêcher de répliquer :

— On n'a guère le temps d'être patient non plus, n'est-ce pas, Monsieur Cooghan ? Ni compatissant, pas vrai ? dit-il en durcissant le ton.

— Ah ! ça, c'est bien vrai ! dit Cooghan sans se formaliser le moins du monde. La patience, ce n'est pas mon fort. Pas le temps. Quant à compatir, ce n'est pas mon boulot, c'est celui de ce cureton... ou le vôtre, tenez ! Puisque vous êtes scout, faites une BA : actionnez la sirène pour faire venir ce maudit bac qui nous a déjà fait attendre si longtemps. Moi, j'y renonce.

C'est alors que la volonté étrangère à celle de Philip se manifesta de nouveau, pour le guider vers la sirène et presser le bouton avertisseur. Le ululement grinçant, éprouvant, irritant, reprit puis s'éteignit dès que Philip relâcha le bouton.

— Allons ! encore ! encore ! insista Cooghan.

Mais ce fut inutile : un clapotis discret, accompagné d'un ronronnement faible mais audible, firent tourner toutes les têtes vers le lac. Bientôt, apparut un bac métallique dont le moteur tournait au ralenti, avec des *tap-tap* assourdis. Un homme vêtu d'un long ciré noir le pilotait. Il tenait la barre si habilement que le bac vint se placer tout contre la rive en surplomb, sans le moindre heurt, en ralentissant encore le débit du moteur.

Le pilote ne lança pas d'amarre : on eût dit que le bac restait collé à la berge. Il quitta sa barre, s'avança vers les cinq personnes présentes qui s'étaient rassemblées en groupe devant le bac. Il ne prit pas pied sur la berge. Bien qu'il ne plût pas et que la température demeurât clémente, il avait encapuchonné sa tête. On n'en voyait qu'un menton pointu, des lèvres minces et pâles, presque bleuâtres et des yeux qui sortaient de l'ombre du capuchon comme deux petites lumières d'une brillance étrange, comme froide et perçante. Après avoir longuement regardé ses passagers, comme s'il les jugeait, il prononça d'une voix rauque, presque sans remuer les lèvres :

— La nuit va tomber bientôt. Dépêchons-nous, s'il vous plaît, Madame et Messieurs.

— Ça alors ! s'écria Cooghan, toujours lui. Il nous fait poireauter ici pendant des heures et des heures, et puis, quand il s'amène enfin, il nous presse ! Faudrait voir à ne pas se foutre des gens, mon brave !

Il perdait ses bonnes manières en laissant éclater son ressentiment. Mais le batelier ne parut nullement s'en formaliser. Il s'écarta pour laisser monter les passagers, puis retourna à sa barre. La manœuvre de départ fut aussi habile que celle d'accostage. En moins de trois minutes, le bac était reparti en sens inverse.

Philip constata que ce « sens inverse » conduisait à ce rivage sombre que, tout à l'heure, il n'avait pu qu'entrevoir, à cause de la brume. Maintenant qu'elle s'était levée, il ne distinguait néanmoins rien de plus que cette frontière noire, presque rectiligne. Sur cet autre rivage, il n'y avait rien, pas un arbre, pas une colline, pas une maison, comme sur la rive que l'on venait de quitter. Le CP se retourna et demeura stupéfait : cette rive était maintenant noyée dans les écharpes brumeuses, qui semblaient avoir soudainement abandonné le rivage noir pour voiler la pénéplaine inconnue sur laquelle les passagers avaient attendu le bac.

— Ah ! ça fait plaisir de ne plus attendre ! disait l'homme d'affaires, qui avait pris ses aises et occupait, avec sa mallette posée à côté de lui, l'unique et étroite banquette du bac, laissant sans vergogne les autres passagers rester debout. Voyez-vous, mon jeune ami, ajouta-t-il en s'adressant à Philip qu'il semblait avoir pris pour interlocuteur privilégié, il n'y a rien de plus pénible, dans la vie, que le fait d'attendre. Les affaires, ça n'attend jamais : ça se règle *illico subito presto*, ou alors on se fait pigeonner. Mais Amos Cooghan n'a jamais été pigeon, lui : il a toujours su attraper au vol les meilleures occasions, pendant que les concurrents restaient le bec dans l'eau, ah ah ah ! C'est comme maintenant, vous savez : je suis sur l'eau et non pas dedans, et ce brave capitaine au long cours est venu juste à temps pour nous embarquer et faire avancer l'entreprise. Merci, capitaine, merci de tout cœur !

Le pilote, qui restait silencieux à son poste, ne parut pas sensible à cette maladroite flatterie, qui aurait d'ailleurs pu passer pour ironique. Il n'eut qu'un léger mouvement de la tête, dans la direction de l'homme d'affaires, et Philip, qui se tenait debout non loin de Cooghan, vit une nouvelle fois les deux yeux darder leur regard perçant et glacial vers l'intéressé. Après quoi, le batelier reprit sa tâche sans mot dire.

Ce mutisme ne découragea pas l'homme d'affaires : il en eût fallu davantage pour qu'il abandonnât sa faconde. Se tournant derechef vers Philip, il l'invita du geste :

— Allons, jeune frère scout, venez donc vous asseoir à côté de moi... Tenez ! j'enlève ma mallette pour vous faire une place. Puisqu'il n'y en a que pour deux, sur cette embarcation de rêve, nous pourrions deviser plus commodément.

— Non, merci, répondit Philip, plus sèchement qu'il ne l'aurait voulu. Je laisserai la place à Madame.

Il se tournait alors vers la jeune femme, qui le regarda comme si elle ne comprenait pas. Puis, son visage s'embellit d'un franc sourire... vite effacé car, lorsqu'elle s'approcha de la banquette, Cooghan la repoussa brutalement :

— Hé là ! pas de ça, Lisette ! J'ai offert cette place à un garçon d'un milieu honorable, pas à une putain de ton espèce. Allez ! va te faire voir ailleurs !

Il avait à peine achevé que le CP, ne pouvant plus se maîtriser davantage, l'avait saisi par le revers le sa veste et soulevé du siège, de sa poigne vigoureuse :

— Dans ce cas, gronda-t-il, c'est *moi* qui offrirai la place à cette dame !

D'une poussée tout aussi puissante, il écarta l'homme, envoya promener la mallette d'un coup de pied, puis, s'asseyant à la place ainsi conquise, invita la jeune femme à partager le siège, ce qu'elle fit sans attendre.

Estomaqué, Cooghan ramassa sa mallette, puis, tout en lançant des regards en coin aux deux jeunes gens, se mit à marmonner des phrases coléreuses où il était question de « galapiats qui auraient besoin de leçons de politesse » et de « jeunes dépravés qui prenaient tous les prétextes pour roucouler sur les bancs publics ».

— Voilà qui fera deux clochards de plus, affalés sur le même banc ! lança-t-il tout à coup, extériorisant un peu de sa rage.

— Allons, mon pote, ne dis pas de mal de ces jeunots-là, intervint l'homme déguenillé en lui posant une main crasseuse sur l'épaule. Ils ont bien le droit de fleureter un tantinet. C'est de leur âge, non ?

— Ah, vous, ne me touchez pas ! s'écria Cooghan en se dégageant.

— Oh ! faut pas prendre tes grands airs, mon pote. Moi, ce que j'en dis... T'es vexé d'avoir trouvé plus fort que toi ? T'en avais besoin, va ! Et puis, c'est la première affaire que tu rates, pas vrai ? C'est pas si grave que ça !

Cooghan haussa les épaules sans répondre et entreprit – vainement – de lier conversation avec le « capitaine » du bac.

Pendant ce temps, Philip essayait d'en faire autant avec la jeune femme dont il venait de prendre si vigoureusement la défense. Mais, à toutes ses ouvertures, elle ne répondit que par des soupirs, quand ce ne fut pas par un silence obstiné. Visiblement, si elle avait accepté de s'asseoir à côté du jeune homme, sa reconnaissance s'arrêtait là – ou sa confiance ? Pourtant, les intentions du CP étaient pures...

Quant au prêtre, il continuait à lire son bréviaire en marmonnant. Rien ne semblait pouvoir l'en tirer. Pourtant, ce fut lui qui signala le phénomène :

— Là-bas... le voilà ! Le Rivage Noir arrive sur nous !

Philip releva la tête. Ce qu'il vit ne le surprit pas, comme s'il s'était attendu à pareille chose depuis qu'il avait pris passage sur ce bac : « là-bas » – nul n'aurait su dire où ni à quelle distance – le rivage sombre semblait venir à la rencontre de l'embarcation et de ses passagers. C'était une longue bande de terre, une sorte de péninsule mouvante, qui s'allongeait comme une pâte noire pour se diriger vers le bac. Mais elle ne l'atteignit pas : elle arrêta brusquement son mouvement et sembla se ramasser sur elle-même. Alors, les passagers eurent l'impression que le rivage formait de nouveau une masse compacte qui, en s'avancant, avait réduit de plus de la moitié la surface du lac.

Le clochard jura :

— Qu'est-ce que c'est que ça ? On nous joue un tour ?

— Qui ça, « on » ? s'inquiéta l'homme d'affaires.

— Malheur, mes frères ! Le malheur est sur nous ! s'écria le prêtre en levant si impétueusement les mains qu'il envoya son bréviaire choir dans l'eau.

— Qu'est-ce qu'il braille, celui-là ? grogna le clochard.

— Il ne braille pas ! Il nous prévient !

Tous se tournèrent vers la jeune femme, qui s'était dressée sur ses pieds pour crier. À présent, elle avait l'air d'être complètement sortie de sa prostration. La voix haute, le regard flamboyant, elle semblait vouloir défier le Rivage Noir.

— Rasseyez-vous donc, Madame, lui dit Philip.

— Allons ! ricana-t-elle en se tournant vers lui. Vous ne comprenez pas ? Vous savez pourtant bien pourquoi vous êtes ici et ce que vous y faites !

Une nouvelle fois, la volonté étrangère qui le dominait quitta Philip. Cette seule phrase avait suffi à rompre le charme. Tout à coup, il ressentit une peur affreuse l'envahir :

— Mais... non, pas du tout ! bredouilla-t-il. Je ne sais pas... Je ne comprends pas...

— Vraiment ? Et tous les autres ?

— Moi, j'ai... des affaires de l'autre côté, bien sûr ! dit Cooghan avec une assurance qui sonnait faux.

— Moi, où que j'aïlle, c'est la galère, soupira le clochard. Alors, « là-bas » ou ailleurs, qu'est-ce que ça peut bien faire ?

— Moi, je sais ! s'écria derechef le prêtre. Allons, frères, prions tous ensemble ou nous sommes perdus !

Alors, tous assistèrent à l'incroyable : le prêtre quitta le bac, posa un pied sur l'eau, puis le second, se tourna une dernière fois vers ses compagnons en leur disant : « Ayez la foi ! », puis reprit le chemin de la rive opposée *en marchant sur la surface aqueuse*.

— Celui-là, il fallait bien qu'il réussisse à s'enfuir !

C'était le batelier qui venait de parler. Tout le monde se retourna : il regarda partir le prêtre avec une grimace de colère ; ses yeux semblaient briller d'une nouvelle ardeur.

— Moi aussi, je réussirai à m'enfuir ! s'écria Philip. Même si tu nous conduis vers l'enfer, nous t'échapperons, démon ! Tenez-vous derrière moi, vous autres !

Philip avait sorti la seule arme qu'il possédait : son couteau de scout qu'il portait dans une gaine accrochée à sa ceinture. Il en menaçait le batelier, qui n'en paraissait guère impressionné. Derrière le CP, deux hommes ricanaient : Cooghan et le clochard.

— Si vous voulez jouer au western, allez au cinéma, jeune bravache !

— Si tu crois que tu lui fais peur, pauvre gosse ! On s'en tirera bien sans toi !

— Mais vous ne comprenez pas ! s'écria à son tour Philip. Ce passeur nous mène vers le rivage des damnés ! Le prêtre avait raison : nous sommes perdus ! Et vous (il se tournait vers la jeune femme), vous qui savez que j'ai raison, dites-le-leur !

Elle tourna vers lui un visage où la tristesse avait réimprimé son empreinte :

— Je sais que vous dites vrai, mais je ne partirai pas d'ici sans Bobby.

— Qui ça ?

Comme pour répondre à la question de Philip, un bruit d'eau chassée se mêla presque aussitôt à une voix d'homme, qui appelait :

— Je suis là, Clara ! Je viens vers toi !

On se tourna encore vers cette nouvelle apparition : celle d'un jeune homme en combinaison de néoprène, qui se tenait sur une planche mais sans voile. Cependant, elle avançait comme si elle en avait porté une, traçant son sillage dans l'eau.

— Bobby ! cria la jeune femme avec des sanglots de joie.

— Clara ! viens vite ! rejoins-moi ! appela l'homme en lui tendant les bras.

Ils se refermèrent vite autour d'elle car il semblait qu'elle n'avait fait que trois bonds légers, courant sur la surface de l'eau comme le prêtre y avait marché. Les deux amants s'unirent en une fière étreinte.

— Hé là ! revenez ! appela Cooghan. Vous voyez bien que la planche ne vous portera pas tous les deux !

— Tant pis ! répliqua la jeune femme, la tête à moitié enfouie dans l'épaule de l'homme. Nous resterons toujours ensemble désormais.

Bientôt, en effet, la planche chavira et les deux amoureux disparurent sous l'eau.

Philip n'avait rien dit. Au fond de lui-même, cette sorte de suicide à deux, même si l'expression n'avait pas de sens en ce lieu, lui semblait normal et même souhaitable. Il n'aurait su dire pourquoi, il se sentait heureux pour ce couple sitôt uni, sitôt disparu...

Soudain, le bac heurta quelque chose avec violence, à moins que ce fût la chose qui l'eût heurté. Comme elle était plus volumineuse que lui, chacun la vit se dresser hors de l'eau, soulevant le bac comme si elle ne pesait rien. Puis, elle replongea aussi brutalement qu'elle était apparue, et le bac plongea avec elle. Il se rétablit de lui-même, mais ses passagers étaient tous tombés à l'eau.

Philip, bien que bon nageur, avait toujours éprouvé une forte appréhension en se baignant dans l'eau profonde. Cette fois, il se sentait terrorisé. Péniblement, il parvint à remonter sur le bac, où il constata qu'il y était le seul passager : le clochard et l'homme d'affaires avaient disparu. Quant au batelier, il était demeuré fidèle à son poste !

— Retourne dans l'eau ! ordonna-t-il. Que fais-tu là ?

— Je reste ici ! clama Philip.

— Non, tu ne pourras pas, gronda le batelier. Tes compagnons ont tous disparu, tu dois en faire autant. Tiens ! regarde ce Cooghan : il tient plus à sa mallette qu'à la vie !

En effet, à peu de distance du bac, Cooghan essayait de retenir sa mallette, car elle était accrochée à *une sorte d'énorme main palmée et noire* : la « chose » entraînait l'objet et l'homme dérisoirement accroché à cette possession inutile !

— Le malheureux ! soupira Philip. Il n'échappera pas... Mais il y en a trois autres qui t'ont échappé, démon : le couple et le prêtre. Ils étaient suffisamment sains pour ne pas te craindre, ni toutes les diableries qui t'entourent ! Alors, moi aussi, par le Dieu que je sers avec tous mes frères scouts, je t'échapperai !

Il voulut sortir encore son couteau, mais sa main ne trouva qu'une gaine vide : sa seule arme avait dû tomber à l'eau.

Philip s'effondra en arrière, soudain terriblement las. Il ne vit plus le bac, ni l'eau, ni le soleil voilé, ni le rivage noir, mais une sorte de tourbillon dans lequel il s'engloutissait.

Sans peur.

Comme *délivré*...

*

Philip revint à lui dans un bon lit.

Il releva la tête sans reconnaître la chambre où il se trouvait. Tout à coup, une voix connue appela :

— Mon Père ! Il a repris connaissance ! Venez vite !

Bientôt, le CP reconnaissait les deux visages penchés sur lui : celui de Derrick et de l'aumônier de la Troupe.

— Alors, tu te sens bien ? demanda ce dernier avec son bon sourire habituel.

— Un peu vaseux, seulement... Où sommes-nous ?

— D'habitude, on dit *où suis-je*, remarqua Derrick. Il emploie le pluriel de majesté !

— Tu es dans mon lit et nous sommes auprès de toi, répondit l'aumônier.

— Tu sais, tu as eu de la chance, reprit le Scoutmestre. Voilà presque deux jours entiers que tu dors. Le toubib n'a trouvé que deux côtes déplacées et quelques contusions. Comme tu n'avais pas de fièvre, il n'a pas insisté pour que tu ailles tout de suite à l'hosto, mais il faudra que tu y fasses un *check-up* complet quand tu pourras te lever. N'empêche qu'après une chute pareille, tu devrais être mort ! Pas à dire, tu reviens de loin !

Philip remarqua que Derrick avait les larmes aux yeux. Le Scoutmestre savait râler quand besoin était, mais son affection pour ses éclaireurs n'avait jamais été feinte. Philip le savait depuis toujours. Pourtant, il se sentit heureux d'en recevoir une nouvelle preuve.

— Allons, n'exagère pas ! fit l'aumônier. C'est vrai qu'il a eu de la chance, ce garçon, mais heureusement que l'eau était plus haute que d'habitude et que le courant l'a ramené sur la berge.

Philip se rendit compte qu'un large pansement lui serrait le thorax. Il voulut bouger mais une vive douleur l'en découragea.

— Reste tranquille, vieux ! dit Derrick. Tu seras vite sur pied, mais à condition d'être bien sage. Tes patrouilleurs viendront te voir tout à l'heure ; c'est eux qui t'ont retrouvé, parce qu'ils voulaient aller t'aider. Encore une chance ! Heureusement que tu es célibataire, parce que sinon, je dirais que tu es...

Un coup d'œil de reproche de l'aumônier coupa cette dernière remarque assez peu respectueuse et intelligente.

Plus tard, Philip reçut la visite des Chouettes – moins Alan, toujours handicapé. Ils lui prodiguèrent tant de démonstrations d'affection qu'il faillit pleurer de honte : après tout, ne les traitait-il pas de tous les noms avant son propre accident ? Il se fit à lui-même de grandes résolutions avant de se rendormir.

Le lendemain, ce fut Mrs Lewis, bonne à tout faire du presbytère, qui vint s'occuper de lui, l'aumônier étant allé vaquer à d'autres devoirs. Malgré les consignes de ne pas fatiguer le blessé, la brave dame ne voulait pas perdre une si bonne occasion de converser.

— Vous savez, dit-elle tout en poursuivant son ouvrage de tricot, c'est bien vrai, ça, que vous avez eu une veine de... enfin, je n'ai rien dit. Au fait, vos parents ont été prévenus : le Père les a bien rassurés, vous pensez ! Ils ont dit qu'ils viendraient après-demain, depuis Paris. Pour vous, c'est la fin du camp d'été, pour sûr, mais vous serez plus tranquille chez vous. Y en a qui n'ont pas eu autant de chance que vous, allez !

— Ah ? vraiment ? Il y a eu d'autres accidents dans la région ?

Philip ne savait pas pourquoi il avait posé cette question. Il avait eu l'impression de s'écouter parler.

— Oh ! pour sûr ! D'abord, deux pauvres malheureux, un gars et une fille, qui se sont noyés. Ou plutôt, le gars s'est noyé et elle n'a pas pu supporter ça : elle s'est jetée à l'eau, elle aussi.

— Ah ! une jeune femme très blonde, n'est-ce pas ? Et son ami était moniteur de planche à voile ?

— Oui, c'est ça, acquiesça Mrs Lewis, stupéfaite. Mais comment...

— Dites-moi s'il y en a eu d'autres !

— Ben oui, hélas ! Un clochard... enfin, un SDF comme on dit maintenant. Il a claqué sur un banc, mais pas de froid, pour sûr ! Le toubib a dit que c'était une crise cardiaque.

— Oui, bien sûr ! s'écria Philip. Et il y avait aussi un homme d'affaires, un nommé Amos Cooghan, non ?

— Mais oui ! (Mrs Lewis semblait de plus en plus abasourdie) Il s'est tué en voiture, dans la côte, juste avant le village... Tenez ! pas très loin de la cascade où vous êtes tombé. Mais enfin, comment...

— Et il y avait aussi un prêtre ?

— Oui, le curé de V***. Oh ! il n'avait guère de santé, celui-là... Mais enfin ! reprit-elle avec plus d'énergie dans la voix, comment que vous savez tout ça, vous ?

Philip sourit. Il se sentait étrangement serein. Il répondit évasivement :

— J'ai fait un bout de chemin avec eux, c'est tout...

— Hein ! Quoi !

Elle leva les bras au ciel en laissant choir son tricot.

— *C'est tout*, qu'il a dit, c'est tout ! Mais il est sorcier, ma parole ! Allons, mon pauvre petit, soyez raisonnable, dormez, dit-elle en venant le border comme un petit enfant. Mais ce que vous m'avez dit, faudra pas le répéter au Père. D'abord, moi, je lui dirai rien : je ne tiens pas à ce qu'il croie que j'ai des visions. Déjà qu'il est plutôt contre les spur... les purs... les su-per-sti-tions ! articula-t-elle avec effort. Allons, allons, mon pauvre gars...

Philip se laissait dorloter, toujours souriant. Lui, il raconterait tout au Père, dès son retour. Il savait bien qu'il ne se moquerait pas, que lui seul même pourrait comprendre un tel récit...

FIN

© Jonathan Harker, Septembre 1999 pour la version originale. Reproduit avec l'aimable autorisation de ses ayant droits – Titre original : *The Shore In The Darkness* – Traduit de l'anglais par Thierry Rollet (novembre 2000).

Scénario final

(Patrick Raveau)

« Bonjour, Marc », fit-elle.

Son regard était empli d'amertume et peut-être de regret. En tout cas, ses yeux brûlaient d'une tristesse inhabituelle.

« Bonjour Virginia », répondit-il.

Les yeux embués de la jeune femme le gênaient, comme ajoutant un charme supplémentaire à sa troublante personne.

D'une voix fluette, elle ajouta : « Je suis heureuse de vous revoir, Marc. Mais j'aurais préféré de meilleures circonstances... »

Il la vit s'avancer vers lui d'une démarche féline. Elle était vêtue d'une robe claire, de marque. Elle était élégante et distinguée. La clientèle des beaux quartiers.

Elle dévisagea rapidement le docteur Friedman, qui, d'un geste machinal lui fit signe de s'installer sur le divan. Elle allongea ses jambes, inspira une grande bouffée d'oxygène, puis ferma doucement les paupières.

Marc Friedman était un homme grand et mince, tout en muscles, et au visage anguleux qui laissait peu de prise au doute. Il préféra se taire, laissant sa jeune patiente poursuivre sur sa lancée.

« C'est horrible, Marc. Je ne me souviens de rien. C'est comme un grand trou noir. Tout ce que je sais, c'est que mon mari n'est plus. Et je crois bien que... »

Elle marqua une pause, et continua, dans un sanglot : « Arthur est mort, docteur, hier au soir. Et je crois que c'est moi qui l'ai tué, de mes propres mains. Oui, je crois bien qu'il est mort à cause de moi. »

Le psychanalyste fronça les sourcils, inspira profondément. Sa patiente avait à plusieurs reprises insisté sur le caractère suicidaire de son époux. Elle lui avait confié qu'elle vivait un véritable enfer, craignant à tout instant qu'il ne mette fin à ses jours. Il savait aussi tout l'amour qu'elle lui vouait. Mais il ignorait encore si elle mentait ou si elle délirait. Virginia était une maniaco-dépressive sévère qu'il suivait en analyse depuis plusieurs années. Il ne put s'empêcher de contempler ses jambes nues et sa poitrine qui se soulevait à un rythme ample et souple. Au fond, il aurait aimé qu'elle dise vrai, qu'elle soit enfin débarrassée de l'homme qui l'entraînait lentement vers la tombe. Inéluctablement.

« Qu'est-ce que vous racontez ? bredouilla-t-il en coupant court à ses pensées. Vous dites avoir *assassiné* votre mari. C'est impossible, Virginia. Vous n'avez pas l'âme d'une tueuse. »

Elle n'osa pas répondre, mais une lueur étrange passa dans ses yeux gris. Elle eut un sourire. Et avoua : « Oui, je suis débarrassée, Marc, mais j'ai tout oublié. Quelques images, rien de précis. Je suis venue ici pour que vous m'aidiez à me souvenir. Je veux connaître la vérité. Je veux savoir comment je l'ai... assassiné. »

Elle ne souriait plus. Ses larmes avaient séché. Elle semblait infiniment lointaine. Le doute envahit l'esprit du psychanalyste, au point qu'il décida de jouer le jeu, de faire comme si Virginia avait *réellement* tué son mari. En tant qu'analyste, il se devait de répondre aux attentes de sa patiente. Une thérapie originale. Un jeu cruel sans doute, mais les tréfonds de l'âme humaine ont la réputation d'être rebelles à toute compréhension rationnelle. Sa voix changea d'un coup.

« Ainsi, fit-il d'un ton quelque peu précieux, vous êtes libérée, chère Virginia. Enfin, je ne sais si c'est le terme adéquat. Mais au téléphone vous m'aviez semblé

heureuse. J'ai un mal fou à imaginer que vous soyez enfin passée à l'acte. Mais nous sommes là pour en parler, n'est-ce, pas ?

– Quelle importance à présent... soupira la jeune femme en s'épongeant le front. Quelle chaleur ! Je ne crois pas qu'Arthur aurait supporté une température aussi élevée. Pour un mois de mai. »

Virginia se mit à fredonner un air oublié, une comptine pour enfant, – *Ô joli mois de mai* –, mais son regard devint d'un coup fixe et rigide. Elle semblait contempler un horizon inaccessible. Le psychiatre posa une main sur le rebord du divan et continua l'interrogatoire en bonne et due forme.

« Ainsi vous l'avez aidé à concrétiser son rêve, un rêve qu'il n'aurait jamais peut-être été capable de réaliser de son... vivant ! Excusez ce mauvais jeu de mot. Il ne s'agit même pas d'un *lapsus linguae*... »

– Quelle importance ! répéta Virginia. Mon mari était très caractériel. Il sortait rarement de sa coquille capsule spatio-temporelle – c'était un terme qu'il aimait employer. Il aimait beaucoup la science-fiction.

Virginia se tut. Ses yeux semblaient perdus dans le vague, son esprit absorbé par un horizon inaccessible.

– Mais d'après vous, insista Marc, vous avez réussi à réaliser son souhait ? C'est bien de ça dont il est question, n'est-ce pas ? Vous m'avez dit l'autre jour qu'il souhaitait vivre jusqu'à la dernière seconde, qu'il ne voulait pas mourir sans être pleinement conscient de l'instant fatal.

– C'est vrai, renchérit Virginia avec un petit rictus amer. Elle fixa le plafond d'un blanc extrême, déprimant à souhait, et ajouta : Je lui ai offert pour son Noël, son dernier Noël, tous les livres que j'ai pu trouver qui traitaient de près ou de loin du suicide. Sur les manières d'en finir. Histoire de l'aiguiller un peu. Je savais qu'en agissant ainsi, je lui barrai en quelque sorte le chemin puisqu'il avait décidé de mourir d'une façon très originale. Un véritable chemin de croix, mais aussi, j'en suis certaine, ce qui constituait alors le but suprême de toute sa vie.

– C'est étrange, Virginia. Selon vous, l'existence de votre époux se résumait finalement à apprendre à mourir...

– Pas tout à fait. Il voulait trouver comment mourir sans réclamer de l'aide à qui que ce soit. Vous savez, le fameux libre-arbitre. Arthur considérait que l'univers était multiple et que chacun de nos choix créait d'une certaine façon un monde. Un univers parallèle. C'était une de ses idées favorites. L'obsession le rongait inexorablement. Si vous saviez combien de fois je l'ai vu tourner en rond dans notre petit salon, et parler tout bas, échafauder toutes sortes de scénarii possibles, et puis finir par s'asseoir pour se verser un grand verre de whisky, les yeux perdus dans le vague.

– Je vois. Mais ces livres, toute cette littérature sur les façons d'en finir, qu'en a-t-il pensé ? Sérieusement ?

– Cela le déprimait, il n'y a pas trouvé son content. Les somnifères, le gaz, tout ça le faisait doucement sourire. Mon mari n'était pas un sanguinaire ; il ne désirait pas faire couler de sang gratuitement, si vous voyez ce que je veux dire. Et, paradoxalement, l'idée de s'endormir sans jamais se réveiller le terrifiait. Je crois, comme je vous l'ai dit lors de notre dernière séance, qu'il voulait mourir les yeux grands ouverts, pleinement conscient jusqu'au dernier instant.

– Venez-en aux faits, Virginia. Vous dites avoir prémédité cet assassinat. Et vous êtes venue me consulter afin de vous souvenir, c'est bien ça ? Vous voulez vous rappeler les véritables circonstances de sa mort. C'est sur ce dernier point que nous devons travailler. Détendez-vous à présent. Laissez-vous mentalement

recouvrir par l'écume d'une mer étale, douce, et pénétrez lentement les parties les plus profondes de votre esprit, de votre mémoire... De tout votre être. Descendez lentement l'escalier qui mène à votre jardin secret. Doucement. Et continuez de respirer calmement. Calmement. »

Après avoir prononcé les formules rituelles en matière de sophrologie, Marc Friedman en profita pour se dégourdir un peu les jambes, s'approcha du bureau en chêne brut – un souvenir de son père – ouvrit un tiroir branlant, se retourna et contempla la belle jeune femme énigmatique, dont le front lisse semblait caressé par une brise invisible. « Ainsi soit-il ! » bredouilla-t-il dans sa barbe naissante.

Un éclat de soleil se refléchi sur le coupe-papier en argent. Quinze centimètres de métal ciselé, aiguisé, étincelant. Une arme qu'il gardait dans le second tiroir de son bureau, parmi d'autres.

« N'ayez aucune crainte, Virginia, décontractez-vous », fit-il en passant la lame sur ses seins, remontant jusqu'à la base du cou, appuyant avec une précaution infinie, de peur d'abîmer la beauté de sa patiente.

Elle se contenta de sourire, sans broncher. Ouvrit les yeux et déclara :

« Je me souviens. Il y a des carreaux sur le sol, quelque chose de brûlant, de lisse et de rugueux à la fois ! Mais pas d'armes à feu, ça j'en suis certaine.

– Quel dommage ! soupira Marc en rangeant la lame. Cela nous aurait grandement simplifié la tâche. Quelque chose en vous ne veut pas se souvenir. Essayez de vous détendre à nouveau, et concentrez vous, je vous en supplie...

– Nous devrions arrêter cette séance, soupira Virginia, en ouvrant grand les yeux. Je suis exténuée.

– Votre mari était un sacré pervers ! lança soudain Marc en frôlant du doigt une machette achetée en Martinique. Vous n'auriez jamais dû entrer dans son jeu et le laisser agir de la sorte.

– Qu'en savez-vous ? riposta Virginia en se redressant d'un coup pour venir s'asseoir sur le rebord du divan. Il avait peur, et je l'aimais.

– Comment avez-vous fait ? insista Marc qui fronçait à présent les sourcils. Par amour, par nécessité, par résignation ? Comment avez-vous pu commettre cet acte ?

– Pourquoi cette question ? s'indigna la jeune femme. Je croyais que nous devions travailler sur le fait...

– Excusez-moi, Virginia. Continuons, si vous le voulez bien. Il reste peu de temps !

– Le temps ! Le libre-arbitre, l'instant du choix ultime. Voilà ce qui l'obsédait. Et aussi comment décider seul et cependant confier sa vie à celle que l'on aime et mourir de sa propre main.

– De sa main ! Vous avez bien dit de sa main ! Cela confirmerait que son choix était de mourir de la main de celle qu'il aimait à la folie, c'est ça ? Mais quelle arme ? Quelle arme ? Tentez de faire le vide, Virginia. Essayez. Encore une fois.

– Il m'avoua, un jour où il avait bu jusqu'à plus soif, qu'il ne parvenait pas à concilier liberté en tant que libre-choix et l'assistanat par un tiers. Il aurait fallu que ma main soit la sienne, que mon corps soit le sien ! Vous comprenez, docteur, le dilemme infernal dans lequel il était plongé. C'est vrai, Arthur devait être bien pervers ! Il rêvait de quelque chose de plus simple, qui allierait le libre-arbitre et la communion des... Âmes, avec un grand A.

– Quelle solution a-t-il choisie ? Strangulation, empoisonnement, défenestration. Je sais que c'est difficile, mais faites le vide, Virginia. Imaginez ses mains, les vôtres, imaginez son corps inerte. »

Le psychanalyste eut alors la conviction qu'elle disait vrai, qu'elle ne jouait pas. Il s'était pris au jeu, mais à présent, il pressentait que le jeu finirait par un drame s'il ne l'aidait pas à remonter son passé, à toucher du doigt le nœud enfoui dans les méandres de son esprit tourmenté. Il rentra en lui-même. Un silence pesant envahit la pièce plongée dans une semi-obscurité. Les deux esprits, à quelques mètres l'un de l'autre, semblaient sonder un abîme sans fond. Puis Virginia articula faiblement :

« Au bas de l'escalier, il y a des... »

Elle se tut.

Le psy ne broncha pas.

– des cailloux, de l'or pâle, des sortes de coquillages. Et l'océan, zébré de rayures sépia, non, rouge écarlate. On dirait du sang. »

Cette fois-ci, il la pria d'éclaircir sa pensée.

– Allez plus loin, Virginia, descendez encore une marche. Et regardez autour de vous, tout autour. Essayez de scruter les moindres détails.

– ... douleur, gémit-elle. Soleil. Un soleil argenté. Tranchant. Et des bris de verres partout. Oui, et le visage de mon époux est là ! Présent. (Elle marqua une pause puis enchaîna :) Brûlure, une brûlure douce qui court sur le visage, sur le corps, partout ! Les yeux d'Arthur sont comme des planètes, des étoiles.

Elle se mit à suffoquer.

« Mes mains sont tachées de sang, docteur. Du verre, des fragments d'éclats de verre, ou des lames. Je ne comprends pas. Il est là en moi. Il m'aime et je le... »

Elle s'arrêta, inspira profondément, puis porta ses mains à son visage. Un sourire alluma ses yeux. Une lueur d'extase.

« Je vois, articula lentement le psy. L'Amour, la Mort... *L'amour à mort*. C'est assez banal, mais pourquoi pas ? Je crois qu'à sa place, j'aurais opté pour la même solution. »

Une nouvelle fois, le psychanalyste se dirigea vers son bureau, passablement excité par les révélations de sa patiente. Elle semblait endormie à présent, mais il savait qu'il n'en était rien. Il caressa la lame avec amour. Elle était froide mais étincelait de toute sa lumière diurne.

Il s'approcha d'elle à la toucher. Elle sursauta quand il plaça la lame sur sa cuisse, remonta jusqu'à l'aune de son sexe, et entailla superficiellement la gorge de sa patiente.

– Qu'est-ce qui vous prend ? Vous êtes complètement fou. Vous n'aviez pas le droit, ce n'était pas convenu ainsi. Nous n'avons pas terminé. Arrêtez, ou je me mets à crier. »

Il la saisit par la taille. violemment. Elle était frêle et nerveuse, mais il ne sentit pas la résistance escomptée.

– Taisez-vous ! hurla-t-il en la plaquant contre lui. Taisez-vous. Il est trop tard à présent. Vous ne voyez pas que vous êtes guérie ? Vous avez trouvé comment Arthur a mis fin à ses jours... Vous vous êtes ressouvenue. Le passé, ma jeune amie, a refait surface. Mission accomplie. C'est merveilleux, Virginia. Je vous ai guidée là où personne n'a jamais été, au plus profond de vous-même.

– C'est faux, je n'ai rien trouvé du tout, Marc.

– Cessez de jouer à présent, Virginia. Il est difficile de sonder l'abîme de notre psyché. Difficile d'atteindre ce qui forme comme un noyau virtuel, et qui crée des liens complexes entre chacun de nos vécus. Et cependant, je suis certain que nous avons réussi. Tous les deux... Mais cessez donc de me dévisager de la sorte. Vous me feriez presque peur. »

Le visage de l'homme rayonnait de bonheur, mais ses mains tremblaient. Anormalement. Virginia eut alors un sourire étrange. Des petites flammes d'incompréhension s'allumèrent dans ses yeux, puis une lueur de bonheur illumina ses pupilles.

– Ainsi c'était ça ! finit-elle par balbutier. Il est l'heure. La séance est terminée. »

De sa démarche féline, libérée du poids du souvenir, elle avança sans dire mot. Ses pieds ne semblaient plus toucher terre. Elle contempla la baie, l'océan d'un bleu émeraude. À perte de vue. Et là, une pièce privée de clarté, avec juste quelques rais de lumière filtrant à travers une lucarne semblable à un œil mort. Elle contourna le bureau, lança un clin d'œil à Marc et ouvrit le premier tiroir. Toute la panoplie du boucher sophistiqué y figurait : hachoirs, couteaux fins, lames, poignards. Elle choisit trois lames ciselées, en lissa les pointes l'une après l'autre du bout de la langue.

Le psychanalyste s'était figé dans son fauteuil, l'air abruti. Perdu. Bientôt, lui aussi se souviendrait. Elle en était sûre.

Elle se dénuda lentement, s'agenouilla devant lui qui commençait à trembler pour de bon.

« Bientôt tu te souviendras... » émirent ses lèvres, solennellement.

Alors, pour commencer, elle entailla doucement le psy au creux des paumes, puis le long des bras, posa la bouche sur ses blessures et humecta ses lèvres du sang qui s'écoulait des plaies. Elle s'assit ensuite à califourchon sur ses cuisses, pressa sa poitrine contre son torse et fit glisser les trois lames entre leurs chairs jointes.

« C'est terminé, Arthur ! annonça-t-elle d'une voix triomphale. La boucle est bouclée. Tu as trouvé la solution. Nous avons trouvé la solution, mon amour. Toi et moi. Tous les deux. »

Arthur ferma un instant les yeux mais les rouvrit immédiatement. La douleur lui cisaila la peau, le cou, le sexe, tandis qu'il pénétrait une dernière fois la femme qu'il aimait comme jamais il n'avait aimé personne sur terre.

Ils s'épousèrent de longues minutes durant tandis que des larmes mêlées de sang, de jouissance et de douleur perlaient sur le sol.

Un cri confondu transperça la pièce et s'éteignit d'un coup lorsque les yeux d'Arthur se fermèrent.

Marc-Arthur Friedman fut retrouvé, le corps tailladé, un sourire béat illuminant son visage, au quatrième étage, couloir B, de la petite clinique du comté surplombant une mer étale. Infinie.

Ses yeux étaient grands ouverts et ses traits mystérieusement avaient quelque chose d'angélique. Un sourire androgyne...

FIN

© Patrick Raveau. Reproduit avec l'aimable autorisation de l'auteur.

La Mort est un long fleuve tranquille

(Sybille Marchetto)

« La méga fiesta super cool du samedi soir », déclare avec emphase Angeline à la part de pizza qui lui fait face, tenue au bout de sa main, deux rondelles de *pepperoni* figurant probablement les yeux, une lamelle de poivron en guise de sourire crispé.

« Je suis une fille méga branchée qui fait la *teuf* tous les week-end », continue-t-elle en saisissant de son autre main la bouteille de Despe qu'elle a décapsulée.

Puis, tournoyant sur elle-même au risque de répandre bière et sauce tomate dans le séjour, elle regagne son profond fauteuil de bureau en cuir noir où elle s'enfonce, assise en tailleur.

« Mademoiselle Martin, déclare-t-elle à l'écran plat d'ordinateur qui la regarde, on ne mange pas au dessus du clavier, c'est sale ! »

Les dents claquent sur un large morceau de la pizza couverte de fromages fondus tandis que le coude effleure le bouton de souris, redémarrant la diffusion du film. Dans les enceintes, le son se disperse et entoure Angeline Martin, créant une bulle protectrice où elle se laisse glisser.

Est-ce la qualité du film qui est en cause ou l'esprit de la jeune femme n'accroche plus ? Ses yeux lâchent les images et sa pensée coule :

« C'est quoi, mon problème ? Je suis une fille de 26 ans, seule avec un ordinateur, une bière et une pizza un samedi soir... »

En coin de la fenêtre du film, qu'elle a réduit par automatisme quand son esprit a décroché, un message est apparu : un nouveau correspondant souhaite s'inviter dans son logiciel de messagerie.

Normalement, bien sûr, elle refuse ce genre d'intrusions ; ni le pseudonyme ni l'adresse mail ne lui sont familiers... mais ce samedi soir-ci semble beaucoup plus morose que tous les précédents, au même scénario pourtant, alors elle clique sur "Accepter".

— Bonsoir, Angeline, commence l'inconnu pseudonymisé Albrem.

— On se connaît ?

— Depuis une seconde maintenant.

La jeune femme grimace face à la machine. Elle n'aime pas cette situation et, en même temps, curieuse et désœuvrée, elle ne peut s'empêcher de penser que cela va l'aider à occuper les prochaines minutes. Alors elle joue le jeu et la conversation s'engage.

Évidemment, au fond d'elle, cela l'ennuie que l'inconnu connaisse son prénom, mais ne l'a-t-elle pas laissé traîner, ici ou là, sur des forums ?

L'heure tourne. Le tic-tac régulier des treize pendules qui se répondent, dans le séjour, est le seul bruit qui accompagne le tapotement des doigts d'Angeline sur le clavier sans fil qu'elle a calé sur ses genoux.

La nuit est bien avancée. En bas à droite de l'écran, on peut lire 4:09. Les défenses tombent, le temps est à la confiance, aussi peu réfléchi soit-elle.

— Personne ne me regretterait si je mourrais, écrit Angeline au mystérieux Albrem qui écoute plus qu'il ne parle.

— Difficile à croire, lui répond-t-il. Une aussi jolie fille que toi doit avoir des dizaines de soupirants.

Comment peut-il savoir si elle est jolie ? Elle ne tique pas, un bon *geek* flatterait quiconque ne s'appelle pas Robert. Elle demande seulement :

— Où sont-ils, alors ?

Même si son correspondant ne peut pas la voir, elle décrit, avec son bras, un large mouvement figurant le vide qui l'entoure.

— Je veux bien parier que tu manquerais à des tas de gens, a tapé Albrem.

— Et tu parierais quoi sur une affirmation aussi douteuse ? rétorque Angeline qui rit jaune.

— Que parie-t-on dans ces cas-là ? Je ne sais pas trop... Un truc genre... ton âme ?

— Mon âme, c'est ça ! répond Angeline, prise d'un étrange fou rire face à l'écran.

— Chiche ? interroge l'inconnu.

Chiche.

Effets spéciaux peu coûteux, le séjour de la jeune femme est brusquement un bien étrange théâtre : petite fumée, une espèce de *ploc* ! qui manque de conviction... et un inconnu se tient là, debout, qui la regarde.

Le manque de sommeil ? Plus de bières ingurgitées que le nombre effectif de bouteilles vides reposées sur la table ?

— Qui êtes-vous ?

L'inconnu est... un bel homme : le genre mystérieux méchant des histoires pour faire fantasmer les jeunes filles. Ses longs cheveux noirs encadrent un visage dur, mais il esquisse un vague sourire.

— Albrem le Parieur, pour vous servir, annonce-t-il dans une sorte de révérence désuète.

— Je ne veux pas me suicider ni mourir, lance brutalement Angeline.

Une sorte de panique vient de voler la vedette à la torpeur qu'elle traîne depuis le début de la soirée.

— Personne ne te demande de mourir, belle Angeline, nous n'avons parié que ton âme, rappelle le... démon ?

Est-ce une créature de conte de fées qui vole les âmes des petites filles qui font des paris inconsidérés ? En même temps, les contes de fées, ça n'existe que dans les livres...

— Nous allons juste nous projeter dans un futur alternatif, voir ce qui se passerait si, là, maintenant, tu te suicidais...

La peur s'intensifie, Angeline ne sait plus si elle est juste paniquée ou si elle est terrorisée.

— Hé, détends-toi, l'invite Albrem en ouvrant les mains en signe de paix. Je suis un démon joueur, pas un démon tueur.

— Une sorte de gentil démon ? bafouille la jeune femme en se disant qu'elle vient d'emprunter cette réplique à un épisode d'une série culte.

— Gentil, non ! s'indigne le méchant de l'histoire. Mais la mort n'est pas une réponse à tout.

— Que va-t-il se passer ? Et, puisqu'il s'agit d'un pari, il se passe quoi si c'est moi qui gagne ?

— Si tu gagnes ?

Le démon éclate de rire et la regarde, un peu comme les adultes regardent les enfants, persuadés qu'ils ne comprennent rien à leurs histoires de grands.

— Personne ne gagne contre Albrem le Parieur. Sinon, cela me servirait à quoi d'avoir de super pouvoirs de démon ?

La jeune femme ne parle plus. Il est 5:00, elle manque de sommeil, elle a trop bu, elle s'est probablement laissée aller à des confidences risquées auprès d'un démon hilare. Elle s'affaisse dans son profond fauteuil.

— C'est parti ! lance Albrem.

Bien sûr, Angeline niera avoir vécu pareille expérience, mais elle se trouve là, à côté du démon, et elle se regarde... Oui, c'est bien elle qu'elle regarde. Elle se voit rédiger un mail d'adieu et se suicider en avalant un peu tout ce qui traîne dans l'armoire à pharmacie.

— Tu avais dit que je ne mourrais pas, pleurniche le double aux côtés du démon.

— Tu n'es pas morte, petite sottie, nous faisons juste une projection. Quand il sera démontré que j'ai gagné mon pari, nous reviendrons en arrière !

La journée de dimanche avance. Ses premiers correspondants ont lu son mail et, effrayés, essaient de la joindre : le téléphone fixe sonne et laisse saturer son répondeur, le téléphone portable vibre et chante. Puis la police débarque dans le petit appartement.

— On va faire le tour de tes amis, histoire de voir comment ils vivent ça ? questionne Albrem.

Le double d'Angeline ne réagit pas. La situation est trop étrange, même pour celle qu'on qualifie souvent, dans ses cercles d'amis ou collègues, de "farfelue".

Alors le démon la prend par la main, considérant son silence comme un accord tacite, et ils glissent dans les airs. La sensation est étrange, nouvelle, mais la jeune femme n'a pas la présence d'esprit de profiter de ces moments qui ne se reproduiront logiquement jamais plus.

Il y a Eliane, probablement sa meilleure amie. Elle a juste quelques années de plus qu'elle, un mari, trois enfants. Une fille joyeuse et gentille, toujours prête à rendre service, sans malice, sans artifice. Là, elle sanglote dans les bras d'Henri, son époux.

— J'aurais dû insister quand elle a refusé de venir passer le week-end à la maison, murmure-t-elle entre deux sanglots.

Henri est généralement taciturne et n'a pas vraiment l'habitude de parler, encore moins de consoler. Il hésite à répondre, craint de dire une bêtise, alors il reste juste là, à caresser les cheveux blonds de sa femme.

Angeline a le cœur qui se serre. Quelle mauvaise blague vient-elle de faire ?

Le lundi matin, c'est la reprise au boulot. Les regards sont tristes ou graves, personne ne plaisante à la machine à café.

Marie et Pascal, les deux collègues avec qui elle partageait un petit bureau, se regardent. Puis Marie se met à pleurer et Pascal la regarde, muet de tristesse.

— C'est vrai que personne ne te pleure, raille Albrem qui jubile, comme un enfant dont la dernière blague est particulièrement réussie.

— Je suppose que c'est le moment où je dois déclarer « tu as gagné », murmure Angeline d'une voix à peine audible.

— On n'est pas pressés, répond le démon. Je m'amuse bien, on va rester encore un peu.

Il y a tant de gens à son enterrement qu'Angeline a eu envie de dire : « Je ne connais pas toutes ces personnes ! » mais, pourtant, elle se ravise en détaillant chaque visage. Elle les connaît tous : il y a sa famille, ses amis, les potes du club de

jeu de rôle, les copines de l'atelier d'écriture, les collègues, les voisins... Il y a tous ces individus qui remplissent sa vie et tous ont l'air affecté.

À l'écart, Jean-François et Fabrice parlent doucement. Ce sont des amis, rencontrés à une sortie cinéma organisée par une copine des mois plus tôt.

Avec Jean-François, elle a eu l'occasion de quelques rendez-vous, mais c'est resté très "amical" et, se l'avoue-t-elle, elle l'a toujours un peu regretté.

— Comment une fille aussi chouette peut avoir envie de se suicider ? s'interroge Fabrice.

— Jolie, intelligente... murmure le timide Jean-François. Je n'osais jamais l'inviter à quoi que ce soit, tellement je me disais qu'elle devait être trop prise et ne me remarquerait jamais.

Le discret mais charmant jeune homme a les yeux vagues, perdus dans tous les "si" qui l'assaillent et il comprend enfin le fameux *mieux vaut avoir des remords que des regrets*.

Au fur et à mesure qu'Angeline est restée auprès du démon, les effets de la fatigue de son samedi soir se sont estompés et c'est une jeune femme à l'esprit clair et lucide maintenant.

— Je suis vraiment la reine des connes, déclare-t-elle sans préambule.

— Pardon ? s'étonne le démon.

— Alors c'était ça, le truc ? Je m'aperçois que ma vie est chouette, que je suis aimée et entourée, mais, quand je réintègre mon quotidien, je ne peux plus profiter de rien parce que j'ai perdu mon âme ? Je n'ai rien vu avant et, maintenant que je sais, c'est foutu ?

— C'est l'idée, *grosso modo*, répond Albrem avec un charmant sourire.

Ils sont à nouveau là, ce funeste samedi soir. Le reste de pizza a refroidi dans son carton, au milieu des cadavres de bouteilles. L'ordinateur ronfle doucement.

Angeline s'assoit sur le canapé et plonge sa tête dans ses mains.

— La reine des connes, petite enfant gâtée incapable de regarder autour d'elle, se dit-elle à voix haute.

Elle est en colère... après elle-même. Elle redresse la tête, essuie ses larmes d'un mouvement rude.

— Fais ce que tu as à faire, bourreau ou quoique tu sois, j'ai merdé, tant pis pour moi.

Angeline se prépare, elle attend le coup ou le choc qui lui dira qu'elle a perdu son âme, sans trop savoir si ce sera douloureux ou pénible ou... mais le démon la regarde avec un drôle d'air.

— Bah, fait-il avec un geste de la main, laisse tomber. T'es une mignonne poupée, on est quitte.

La jeune femme écarquille les yeux, incrédule.

— C'est juste un truc de démon, histoire d'impressionner les filles pour tirer un coup. On leur prenait leur âme, elles étaient toutes soumises... mais ce n'est plus aussi drôle, je dois avoir vieilli, lâche Albrem.

Et c'est vrai qu'on peut lire une certaine lassitude dans ses grands yeux clairs.

— Pour *tirer un coup* ? répète Angeline.

— Oui, c'était pas facile de se faire des humaines ou j'étais plus jeune, je ne sais plus trop...

— Pour *tirer un coup* ? reedit la jeune femme. Je n'ai pas baisé depuis...

Elle hésite, effrayée du temps qui a passé :

— Je n'ai pas baisé depuis trois longues années et un mec comme toi a besoin d'une mise en scène aussi macabre pour tirer un coup ?

— Ben... bafouille le démon, surpris de la tournure que le dialogue semble prendre.

— Trois ans qu'aucun homme ne m'a touchée, murmure la jeune femme. Je ne suis même plus sûre de savoir comment ça marche !

Et elle le regarde droit dans les yeux.

Les démons ne rougissent pas et ne ressentent aucune émotion. Du moins, c'est ce que l'on m'a rapporté. Supposons donc qu'Albrem ne manifesta rien de particulier en soulevant Angeline dans ses bras pour la porter jusqu'à la chambre à coucher. Avec l'âge, il avait appris à aimer les situations "classiques".

Ce vieux Molna avait raison, pensa-t-il furtivement en déboutonnant la chemise de nuit de Mademoiselle Angeline Martin, le monde a changé...

FIN

© Sybille Marchetto. Reproduit avec l'aimable autorisation de l'auteur.

Infinitésimal amour

(Philippe Lenain)

Cher et tendre,

J'aurais voulu commencer par te murmurer des mots délicats, mais je ne peux m'y résoudre. La souffrance nous séparera pour longtemps ; souffrance de mon corps, violenté car ne répondant pas à ton désir d'éternité ; déchirure de mon âme à force d'être martelée par ton inassouvissable et incessante demande. Alors tu as préféré te détourner, mon corps sec ne répondant plus à tes attentes.

Enfin, d'autres pensées accourent, ton souvenir m'émeut.

Souvenirs ambivalents, je ne te le cache pas, mystère de notre relation. Doucement chaotique, lourdement plombée des sels de la colère qui mutilaient notre destinée. Et tu finiras par t'estomper, de la douceur de ma main, de la pointe atomistique d'un poison s'incrétant dans ton corps, dans tes voies respiratoires/irrespirantes.

Mais avant de jeter loin de toi cette lettre, ce geste vers toi, cette bouteille à ta mer et ce baume à mon âme, lis mes mots, peut-être lien terminal avec notre passé, même si tu m'as rejetée, à bout.

Nous fûmes liés, tu m'attachas à toi, alors que je ne représentais pas même la cinquième patte de ton chien. Ma décision étend les tentacules étouffants de ses conséquences, irrévocable, car je ne veux plus qu'un seul de tes arguments ne me dupe.

Saches-le dès maintenant : tu pâlis, tandis que tu te meurs sans même le percevoir. Rappelle-toi, ces nanorobots pour lesquels nous nous battîmes, ces technobjets qui accaparèrent ton temps et mon énergie, coalisant nos corps et nos pensées en des interstices nanoscopiques pour, en dernier ressort, nous repousser à des distances macroscopiques, ces bestioles atteignent leur prime jeunesse, grâce aux finances des services de l'armée. Tu constitues notre premier cobaye ; les nanorobots, implantés au cœur même des circonvolutions de cette lettre, dans l'enveloppe, s'activent avec le déploiement du papier, la chaleur à laquelle tes mains les soumettent, s'insinuant pour remonter la source chaude et anesthésier toute énergie calorifique. Ton décès marque un nouveau cycle, amour mortel.

Adieu, mon destructeur, que l'au-delà t'apprenne plus que cette vie.

Mina

FIN

© Philippe Lenain. Reproduit avec l'aimable autorisation de l'auteur.

L'Autoroute

(Sandrine Bettinelli)

Toujours avancer, malgré la lassitude, continuer, rouler. Toujours... Que cette route est longue...

Quand vais-je enfin arriver ? Ce matin, quand je suis partie, il faisait frais. Le soleil se levait à peine. C'était si beau cette couronne de lumière au dessus des arbres. Pourtant, je n'aime pas le goût de l'aube. Même après le café, ce goût nauséeux dans la bouche... Ce matin, ça ne m'a pas empêché d'être heureuse de vivre. Le soleil, les fleurs, les petits oiseaux, une nouvelle journée, pleine de possibilités.

Maintenant, il ne reste plus qu'un chemin.

Les automobiles se pressent, nombreuses, à la limite de l'embouteillage. Mais le flot ne ralentit pas. Les véhicules se fraient un passage sans problème, comme attirés au loin, là-bas, par l'issue certaine.

Je devrais faire attention à ma conduite. C'est stupide, j'oublie parfois que la voiture n'avance pas toute seule.

Ça me rappelle un livre. Un cheval trotte, il connaît le chemin. Le cavalier dort, se laisse porter. C'était dans quoi, déjà ? Je ne sais plus.

Tout à l'heure, j'ai lâché le volant, pour voir. Il ne s'est rien passé. La Renault a continué tout droit. J'avais envie de tourner le volant. De braquer vers la droite ou la gauche. La voiture aurait-elle suivi ? Je n'en suis pas sûre.

Sur l'autoroute, de toute façon, on ne peut qu'avancer. Pas d'autre choix. Impossible de faire demi-tour. Impossible de s'arrêter. Interdit. Il reste une dernière solution. Hors de question, elle ne veut pas y penser. Elle veut rester là, dans ce lieu connu. Plein de vie.

Quelles idées étranges. Ce doit être la fatigue. J'aurais dû faire une pause. Mais ça fait des dizaines de kilomètres qu'il n'y a pas une seule aire de repos. De toutes façons, je ne sais pas où j'en suis. Le niveau de la jauge d'essence reste bloqué. Il doit y avoir un problème. C'est comme ça depuis...

Depuis qu'elle a failli avoir un accident. Évité de justesse.

J'ai eu si peur. Ça faisait un moment que j'avais repéré ce camion. Quel imbécile, ce conducteur ! Il aurait pu tuer quelqu'un. Moi. Ou même des dizaines de personnes. Je préfère ne plus y penser.

Le monstre oscillait entre deux voies, indécis. Elle a accéléré pour dépasser. Elle n'avait qu'une envie, le laisser loin derrière elle et l'oublier. Se sentir rassurée. Au moment où elle arrivait à sa hauteur, il s'est décidé pour la voie de gauche.

Je ne sais pas comment j'ai pu m'en sortir.

A-t-elle accéléré, réussi à le dépasser, le voyant s'éloigner dans son rétroviseur, dans un bruit de klaxon furieux. Ou bien a-t-elle freiné à temps ? A-t-elle frôlé la rambarde ? Qu'a-t-elle fait au juste ?

Je ne sais pas. Je ne me souviens pas. À part le problème de la jauge, la voiture n'a rien. Elle roule toujours aussi bien. Même mieux. Son moteur n'a jamais fait un bruit aussi régulier. Peut-être y-a-t-il des égratignures ? Le pare-choc légèrement enfoncé ? Je vérifierai en arrivant.

— *Si tu arrives un jour... Tu sais ce que tu fais là, n'est-ce pas ?*

Non !

— *Bien sûr que si. Tu sais qui je suis ?*

NON !

— *Alors pourquoi gardes-tu tes yeux fixés sur la route ? Elle n'est pas intéressante, cette route, elle ne change pas, kilomètre après kilomètre, ce sont les mêmes poteaux, les mêmes arbres et le même panneau. Voyons, regarde-le, si tu le regardes, je pourrai te faire passer et tu ne resteras pas là, en compagnie de tous ces autres automobilistes têtus qui refusent de quitter leur véhicule. Tu les as regardés ?*

NON !

— *Oui, tu les as regardés, je le sais. Puis, tu as préféré oublier. Certains ne sont pas beaux à voir. Ils sont là depuis si longtemps. Ils gardent la tête baissée, les yeux rivés sur l'asphalte, les bras tendus, rigides.*

Je ne suis pas comme eux !

La voix est partie. Je suis si fatiguée. J'ai envie de la suivre. J'en ai assez d'être bloquée ici.

Accepter mon sort, il faut accepter mon sort. Le camion... Je me souviens ! Le camion... La rambarde... de plein fouet.

Sur le panneau, elle déchiffre avec soulagement le mot qu'elle espérait :
SORTIE.

FIN

© Sandrine Bettinelli. Reproduit avec l'aimable autorisation de l'auteure.

Mourir à l'aube

(Jean-Pierre Carrère)

Un léger bruissement, suivi par le froissement soyeux d'une étoffe, me fait lever la tête. Elle est là, adossée à la porte, drapée dans une pèlerine grisâtre. Un large capuchon recouvre son visage d'une ombre protectrice où je ne discerne que le faible scintillement de deux minuscules étincelles bleues. Appuyée sur sa faux, la mort me regarde...

Elle ressemble à l'image que je me suis forgée d'elle au fil des ans et de mes lectures, mais je n'aurais jamais pensé qu'elle pût être aussi petite. Je me dresse, contourne le bureau et me dirige vers l'angle de la pièce où elle se réfugie à mon approche. Je me penche sur elle, imbu de ma supériorité. Le mouvement de recul qu'elle fait en brandissant sa minuscule faux, renforce le sentiment de puissance qui m'habite tout à coup. Une étrange pulsion m'envahit et, levant mon pied au-dessus d'elle, je ne peux m'empêcher de m'écrier, ironiquement :

« La voilà donc cette mort cruelle qui fait trembler les hommes ! Crois-tu me faire peur ? Regarde ! D'un simple geste je peux t'écraser. »

En éclatant d'un rire sardonique, je retourne m'asseoir et reprends tranquillement mon travail sans plus m'occuper d'elle. Mais, n'arrivant pas à me concentrer, je commence par tendre l'oreille quand elle remue légèrement, puis je me surprends à jeter de brefs coups d'œil au-dessus de mes dossiers pour voir ce qu'elle fait. Je remarque alors l'intérêt qu'elle porte à mes occupations et déplacements. Au bout d'un moment, rassurée par mon indifférence, elle sort de son coin et commence à fureter dans la pièce. Les heures s'écoulent lentement, rythmées par ses allées et venues, et par le faible martèlement de sa faux sur le parquet.

La matinée arrivant à son terme, je me lève pour aller au restaurant.

« Je vais manger, Petite Mort. À tout à l'heure ! »

Je reviens, dès le repas terminé, et cherche aussitôt la mort du regard. Je la trouve dans le recoin le plus sombre de la pièce, entre l'armoire à rangement et la photocopieuse, assise dans une sorte de nid qu'elle s'est confectionné avec du papier récupéré je ne sais où. Sa pèlerine entrouverte laisse apercevoir son suaire, et son capuchon, rejeté en arrière, découvre un crâne à la forme parfaite. D'une main aux os longs et déliés, elle tient fièrement sa petite faux. Dans ses orbites couleur de nuit, j'aperçois deux reflets qui m'observent attentivement.

« Alors, Petite Mort, je n'ai pas été trop long ? Je vois que tu es confortablement installée... et tu me sembles en pleine forme ! »

Elle fait un léger mouvement de la tête comme pour m'approuver. Je lui souris et retourne me mettre au travail.

L'après-midi passe rapidement.

En fin de journée, je range mes affaires et tourne la tête vers la mort qui semble s'être assoupie dans son nid. Je m'approche d'elle et lui dis, croyant être spirituel :

« Je pars pour le week-end, Petite Mort. Ne fais surtout pas de bêtises en mon absence ! »

Je ricane bêtement et sors de la pièce en fermant soigneusement derrière moi. Je ne tiens pas à ce que le chat de la gardienne puisse entrer et croquer la mort

comme si elle était une vulgaire souris !

Deux jours plus tard, j'entre dans le bureau, où flottent des relents de cigarettes froides, et m'écriis joyeusement :

« Bonjour, Petite Mort ! Tu ne t'es pas trop ennuyée ? Regarde le cadeau que je t'apporte ! Je crois qu'il te fera plaisir. »

Je vais ouvrir les persiennes et le soleil inonde la pièce. Je me tourne vers le coin où la mort s'est installée, mais n'y découvre qu'un nid vide.

« Où es-tu ? Allons, n'aie pas peur ! Viens voir ce que je t'ai acheté ! »

Je la cherche vainement en me posant de multiples questions sur sa disparition, plus étonné qu'inquiet.

Je pose sur la photocopieuse le paquet que je tiens à la main, m'accroupis près du nid et écarte les bouts de papier que la mort a patiemment agencés pour lui servir d'abri. Je découvre son suaire vide, sa faux soigneusement emballée dans la pèlerine, deux ou trois trombones, quelques mégots, des brins de ficelle et, épars, les minuscules os de son squelette. Son crâne roule sur le parquet et s'arrête, en oscillant légèrement sur lui-même, avant de s'immobiliser, ses orbites creuses tournées vers moi.

Je me fige... avec l'impression que le monde s'écroule et que ma vie s'achève en cet instant... abruptement... définitivement...

Dans cette seconde d'éternité, je prends conscience que la mort de celle que j'ai traitée avec dédain et suffisance, n'a qu'une signification... évidente...

Je viens de mourir... Il y a un instant... depuis peu... Ou peut-être était-ce hier ? Non ! Cela fait un an, dix ans, une éternité...

Le temps n'existe plus, les souvenirs s'effacent et se désagrègent, le passé s'évanouit dans les brumes de l'oubli...

Soudain, je me souviens... J'ai rencontré la mort il y a... Je ne sais plus... Cela fait une éternité, dix ans, un an ...

Ou peut-être était-ce hier ?

Non ! Je suis mort depuis peu... il y a un instant...

Et la dame à la faux est là, devant moi, si fragile et si faible que je ne peux m'empêcher de ricaner car j'ai toujours pensé être différent des autres... Être immortel...

Comment ai-je pu me laisser surprendre ?

Quand, à la croisée des chemins, j'ai rencontré la mort au crâne d'albâtre, j'ai cru avec mon ego de mâle pouvoir la vaincre. Alors... j'ai joué avec les dés du destin...

Mais peut-on tricher avec la mort ? Peut-on la tuer ?

Aveuglé par des oeillères, je n'ai pas vu apparaître à l'horizon de ma vie, le nuage en cagoule noire et à l'épée de feu, ni les nuées mortelles qui m'ont emprisonné dans leurs rets.

Les portes de l'éternité se sont refermées... si tôt... si rapidement...

Je ne veux pas mourir ! J'ai tellement de choses à faire, à voir, à vivre !

Je regarde mon squelette, éparpillé dans un présent figé...

Mon squelette ? Ou celui de la mort !

Qu'importe !

Nos destins sont intimement liés et rien ne peut empêcher l'issue fatale qui me tend les bras. Pourtant...

Le silence qui m'enkyste s'effiloche en lambeaux. Des bruits diffus émergent du

néant et... j'écoute...

J'écoute les infimes craquements du parquet de bois, le tic-tac de la pendulette murale, le bruit sourd de la circulation qui monte de la rue...

La vie !

La vie qui renaît de ses cendres...

Lentement, inexorablement, plus forte que la mort...

À moins que ?

Peut-être n'est-ce qu'une rémission passagère ?

Ou bien une sorte de jeu, une forme de torture ?

Pour me faire regretter tout ce que je n'ai pu connaître, tous mes espoirs évanouis, tous les avènements qui m'étaient promis...

Non ! Je sens la vie couler en moi...

Elle me sort de ma torpeur, de mon immobilisme et me fait prendre conscience de mon corps tétanisé, de mes jambes ankylosées, du sang qui bat dans mes veines, des milliers de fourmis qui grignotent mes pieds, de l'indécence lumineuse des rayons du soleil. La lumière crue qui m'inonde réveille mes muscles endormis, mes jambes se déplient, mon corps se redresse, mes bras tirent les épais rideaux...

Le soleil – aveuglé, vaincu – disparaît dans la douce et fraîche pénombre qui envahit la pièce. Mon regard accroche le cadeau que j'ai acheté. Je le prends et en défais l'emballage, faisant apparaître un coffret à cigarettes en forme de cercueil. Je me baisse et, tout en marmonnant entre mes dents, rassemble les os de la mort.

« Tu vois, Petite Mort, quand j'ai acheté ce cercueil pour toi, j'ai pensé qu'il serait plus confortable que ton nid de papier... »

Je pose les ossements à l'intérieur du coffret en essayant de reconstituer le squelette.

« Regarde ! Il est capitonné avec du velours noir... C'est ta couleur préférée, je crois ? »

Je mets le crâne en place, légèrement appuyé sur le bras gauche de la mort comme si elle dormait, puis dépose à côté d'elle sa minuscule faux d'airain.

« Dors, Petite Mort ! Dors ! Je vais veiller sur toi et personne ne te dérangera... »

Je referme le couvercle et, après avoir déposé le coffret sur la table à dessin, me dirige vers l'armoire à rangement dans laquelle je récupère une vieille boîte à chaussure. J'en retire d'anciennes bougies d'anniversaire que je dépose tout autour du cercueil et, pieusement, les allume une à une. Je reste de longues minutes à observer la faible lueur qui dessine d'étranges arabesques sur le couvercle de bois, puis je prends une chaise et vais m'asseoir contre la porte d'entrée, le dos raide, les jambes serrées, les mains à plat sur mes cuisses, le regard vide...

Le temps s'écoule... goutte à goutte...

Ma vie s'enfuit... seconde après seconde...

Dehors, le soleil s'étiolle peu à peu et perd de sa force, de sa luminosité. La pénombre s'épaissit autour de moi et le silence m'enserme lentement dans ses voiles. Le regard rivé sur la lueur fantomatique qui auréole le cercueil de la mort, je me laisse dériver dans l'irréel. Mes pensées se fragmentent et s'éparpillent au gré des forces qui m'entourent...

Du remue-ménage dans le couloir, des coups sur la porte, des éclats de voix criardes me tirent de ma torpeur, de cet espace immatériel où mon apathie morbide m'a enligné. Je me dresse et m'approche de la table à dessin. D'une main tremblante, je récupère le cercueil et le serre contre moi.

« Ne crains rien, Petite Mort... Tu m'appartiens et personne ne nous

séparera... »

Les bruits cessent, les intrus s'éloignent et leurs pas se perdent dans le silence revenu...

« Tu vois, Petite Mort, nous sommes seuls... »

Je berce le cercueil dans mes bras, comme un enfant que l'on chérit.

« Seuls... Rien que toi et moi... »

La nuit s'étire, interminable, accompagnant mon corps pétrifié vers son destin...

De soudaines bourrasques de vent...

Le grondement sourd du tonnerre...

Une lente ondulation qui parcourt la ville...

La peur...

La peur qui s'insinue dans mes os, envahit mes chairs, me glace le sang et déchire mon âme...

Une peur incontrôlable... viscérale...

Face aux rideaux qui laissent filtrer les flashes éblouissants et rageurs des éclairs, je me fige... terrorisé... Terrorisé par la peur de mourir...

Mais je ne peux pas mourir !

La mort est là... tout près de moi...

C'est mon amie... ma compagne...

Elle m'aime et me protège...

Je sens sa présence bienveillante et sa main – si froide ! – se glisse dans la mienne. Rassuré, je tire les rideaux, ouvre la fenêtre et fais face aux éléments déchaînés...

L'aube commence à poindre entre les immeubles, rampe dans les rues inondées et vient baigner d'une lueur violette le clocher, immobile au cœur de l'orage. Le vent tourbillonne, soulevant des gerbes d'eau. Les nuages se déchirent et découvrent un ciel qui s'éclaircit dans le jour naissant.

Guidé par la mort, je m'élanche dans les cieux... et je tombe...

De plus en plus vite...

Aspiré par le vide qui vient de s'ouvrir sous moi...

Je serre le cercueil de la mort dans mes bras et, pour la première fois, sa voix retentit... chaleureuse...

« Ne crains rien, je suis là... »

L'air siffle à mes oreilles, semblant accélérer ma chute...

« Libère-toi de tes chaînes ! »

La façade grise de l'immeuble défile vertigineusement devant mes yeux...

« Aie confiance et laisse-moi te guider... »

La rue, scintillante sous la caresse de l'aurore, monte à ma rencontre...

« Lève la tête et regarde ! »

Je regarde... et l'espoir renaît...

Le nuage enlève sa cagoule noire et rengaine son épée de feu, les nuées mortelles desserrent les mailles de leurs filets...

« C'est ça ! Tu es sur la bonne voie... Continue ! »

L'orage s'éloigne et les premiers rayons du soleil illuminent un ciel purifié...

« Bravo ! Tu as réussi ! Suis-moi au royaume de l'immortalité ! »

Je vole... libre... heureux...

J'étends les bras pour planer dans l'air frais du matin. Le cercueil m'échappe, s'ouvre... et les os de la mort s'éparpillent...

Ils tombent... tombent... irrésistiblement attirés par les pavés luisants...

Au moment où le soleil paraît au dessus de la plus haute tour, l'orage, dans un

dernier sursaut, revient sur la ville.

Le fracas étourdissant du tonnerre étouffe le hurlement de désespoir qui sort de mes entrailles...

FIN

*Et il est mort à l'aube,
Quand vous dormiez, Madame
Dans l'immobilité du temps...
(Claude Braun, Promenade.)*

© Jean-Pierre Carrère. Reproduit avec l'aimable autorisation de ses ayant droits.

Les Morts avec les morts...

(Jean-pierre Planque)

1.

Le coup de la panne, le truc idiot ! Il me manque trois clopes pour finir ma nouvelle. Je sais comme je fonctionne, je connais mes manies, mes habitudes. Tout est réglé. J'y ai veillé. Après, j'irai dormir... Il est tard, très tard. Trois cigarettes, pas une de plus. Juste le temps de finir cette putain d'histoire. Mon paquet de *Gauloises light* est désespérément vide. Et la voiture de ma femme peut-être pas fermée...

Faut vraiment que je me sente coincé pour que ce genre d'idée me vienne. En fait, depuis la mort de Jeanne, je ne suis jamais retourné dans le garage. Je ne me suis jamais hasardé à ouvrir les portières de sa voiture, et encore moins à fouiller quoi que ce soit dans la maison. Laver, nettoyer, ranger est pour moi un calvaire. Depuis son accident, je végète dans le fond du jardin. Un bungalow tout simple avec terrasse et commodités. Le minimum. Les chiottes, la douche. Le pire pour moi, c'est d'en être réduit à regarder des films nazes sur une télé pourrie. Oui, je sais, faut savoir faire son deuil. Mes amis ne cessent de me répéter cette phrase idiote depuis des mois. Comment c'est déjà ? *Les morts avec les morts, et les vivants... avec les vivants*. Ou l'inverse. Sauf que là, j'ai l'impression de n'être ni mort ni vivant. Je suis en manque. Point. Et je sens venir une super idée. Mais sans clope, j'y arriverai jamais...

Jeanne... Blonde, jolie. Bosseuse comme c'est pas possible. Une battante. Tout l'inverse de moi. Quand j'y pense, elle avait probablement fini par me prendre pour un gentil glandeur ! La femme fourmi et l'homme cigale. Sans son salaire qui tombait tous les mois, on aurait été mal. Enfin, disons qu'on aurait été comme je suis aujourd'hui. Pas vraiment mal, mais pas vraiment bien non plus. Au RMI, à devoir galérer tous les jours pour quelques cigarettes hors de prix. Je l'aimais. Oui, l'amour, hein, c'est bien beau, mais ça suffit pas. Ça inspire juste des histoires plus ou moins bonnes qu'il faut vendre à des rapiats peu fréquentables. On a vécu dix ans ensemble et puis elle s'est foutue en l'air dans un virage – c'était l'époque du *travailler plus pour gagner plus*. Plus de quoi ? En fait, on ne sait toujours pas. Les services de police m'ont ramené l'épave de son *Opel Corsa* et l'ont poussée dans le fond du garage. Tu parles d'un plus !

Jeanne gardait toujours un paquet de cigarettes dans la portière. Je devrais tout de même y aller voir. Je l'ai souvent fait avant. Sans même lui en parler. C'était comme une complicité de fait qui m'amusait et m'inspirait. Et puis le garage n'est pas si loin quand on y réfléchit...

— Salut !

Merde, c'est Patrick. Comment est-il entré ? J'étais tellement perdu dans mes pensées que je ne l'ai pas entendu arriver. Mon ami prend une chaise de jardin et s'assied en silence.

— Qu'est-ce que tu fous sur ta terrasse ? demande-t-il. Ça n'a pas l'air d'aller très fort...

— Rien de grave. Je pensais à Jeanne. T'aurais pas une *Winfield* ?

Patrick sourit. J'aime son éternelle moustache, son catogan et son front dégarni. Son détachement tranquille. Il porte un T-shirt blanc, avec une belle rose

rouge peinte au niveau du cœur. J'imagine que c'est une de ses plus récentes créations. Il nous avait parlé de son projet d'imprimer des T-shirts pour les touristes. En y regardant de plus près, je distingue un prénom qu'il a vaguement stylisé au pochoir : « Fanny ». C'est le genre de truc qui plaît. Il doit en vendre comme des petits pains. Suffit d'imprimer le prénom à la demande et de faire son cinéma sur les plages...

— Je ne fume plus, répond-il. C'est de la merde. Tu devrais faire comme moi.

— Arrête, Patrick ! L'inspiration... On a tous nos manies, notre rituel. Toi qui as peint tant de tableaux, tu sais ce que c'est, non ? Tu fumes encore plus que moi, et il t'arrive même de boire comme...

— Comme quoi ?

Là, je me sens gêné. Je n'ai pas vu mon ami depuis plusieurs jours. Je sais qu'il a rompu avec sa Fanny et qu'il galère. Imprimer des T-shirts, faire le tour de l'île sur sa belle moto... Après tout, peut-être a-t-il pris de bonnes résolutions, comme on dit. Ça arrive de rebondir, n'est-ce pas ? Moi-même, j'ai failli. C'est vrai que son visage reflète une profonde sérénité. Je l'ai rarement vu aussi calme... Mais Patrick a toujours été zen.

— Excuse-moi. Dans le Vaucluse, on levait tous bien le coude en refaisant le monde, non ? Fanny, toi, moi... On était toujours inspirés, on inventait des histoires de folie. Souviens-toi. Même ici, en Guadeloupe...

— Vaut mieux pas se souvenir, dit Patrick, c'est mauvais. Écoute, Jipé, je vais t'aider. Je vais t'accompagner dans ce putain de garage [c'est curieux, j'ai l'impression d'entendre voyage]. Je ne te quitterai pas d'un orteil. Ensuite, je partirai, et tu finiras ta nouvelle... »

C'est la nuit. Surtout pas faire de bruit. Ne pas la déranger dans son sommeil. Je fais coulisser la porte du garage. La voiture est là, au fond. On ne voit pas grand chose, mais j'ai décidé de ne pas allumer. Je tire sur la portière enfoncée. Rien à faire. Le métal est complètement tordu. J'essaye d'imaginer la violence du choc. Le pare-brise a explosé, mais je me vois mal m'introduire par là...

— Patrick, tu peux m'aider ?

Mon ami ne répond pas. Sa silhouette se dessine à contre-jour, immobile, comme figée dans l'entrée. J'hésite un moment, puis je décide de contourner le véhicule pour tenter ma chance du côté passager.

La portière s'ouvre. Putain... Je suis à l'intérieur. Dans le parfum de Jeanne qui flotte entre les sièges. C'est un parfum sensuel d'herbe fraîchement coupée, celui qu'elle aimait. Jeanne, mon cœur, tu es là... Mes doigts fouillent à l'aveuglette dans le vide-poche, identifient l'objet magique, l'ouvrent et s'emparent au jugé de trois cylindres. Ils sont dans ma main. C'est gagné ! Je suis certain d'écrire la suite, même avec des *News* rouge. Je vais te la dédier, chérie, cette nouvelle que tu n'espérais plus ! Vite, sortir de là !

Le chant des grenouilles s'est arrêté. Le jour se lève. Des larmes coulent sur mes joues. J'entends Patrick qui murmure : « Ne pleure pas, mon ami, tu nous rejoindras bientôt. »

La rose s'est épanouie sur sa poitrine. En fait, c'est pas vraiment une rose. Ça ressemble plus à une tache, à l'explosion d'un cœur détruit...

J'ai comme un passage à vide. J'ai envie de crier. Tout se met à flotter.

Putain de con, qu'est-ce qu'il a fait ?

Je le cherche. Il n'est plus là.

Et moi ? Je suis seul tout à coup. J'ai envie de balancer ces objets ridicules, de les écraser sous mon talon et d'oublier, oublier cette histoire que je voulais écrire.

TOUT OUBLIER !

2.

Le parfum de Jeanne a imprégné ma chemise et mes mains. J'ai toutes les peines du monde à m'en défaire. Je jette un coup d'œil vers le haut. La terrasse s'offre aux premiers rayons du jour. Quand je pense que j'ai vécu là ! Que j'y ai même vécu heureux... J'ai tant de fois monté cette légère pente bordée de buissons ardents. Tiens, le goyavier a rendu l'âme définitivement. Jeanne m'avait demandé de le couper mais j'avais décidé de lui laisser une chance. La nature est si peu prévisible par ici. On croit les arbres ou les plantes calcinés et, au bout de trois ou quatre pluies, il y du vert partout. *La pli ka tombé, soley ka chofé*. Pourquoi je pense à ça ? Il faudrait aussi repeindre la rambarde et passer la tondeuse dans les herbes folles. Depuis que je vis dans le bungalow, derrière, je ne me rends plus compte de rien. J'allume une cigarette, un de ces putains de clopes gagné contre la peur. Patrick a raison : c'est de la merde. Mais il faut croire que j'aime satisfaire mon plaisir tout en alimentant ma propre destruction. Je devrais me bouger. Si je montais jusqu'en haut ? Juste pour voir.

Fanny m'avait tout de suite plu. J'avais tout de suite aimé la forme de sa bouche et ses cheveux coupés court, son *look* d'artiste. Je ne parle pas de sa vulgarité qui m'excitait, mais plus du personnage qu'elle s'était, au fil des ans, construit. Devant le portail de l'école, elle attendait souvent ses fils et moi ma femme. Oui, Jeanne, l'institutrice. La gentille, celle qui sacrifiait sa vie au bonheur et à l'éducation des enfants. Fanny ne craignait pas de me toiser. Elle m'avait tout de suite estimé, peut-être même désiré. Mais elle avait vécu. Bien vécu. J'ai tout de suite eu envie de la baiser. Moi, le romantique, l'idéaliste sentimental, le poète... Ma queue se tendait chaque fois qu'elle était là et mon envie d'elle me taraudait au point de ne plus penser qu'à ça. De Carpentras à Cavaillon, l'attente n'épuisa jamais mon désir. Je la voulais.

Nous fûmes rapidement invités à dîner, Jeanne et moi, chez elle et son mari. C'est ainsi que je fis la connaissance de Patrick.

Patrick peignait et dessinait. Il était doué pour tout. Dans sa maison construite sur les hauts du village, une villa dont il avait lui-même tracé les plans, on pouvait découvrir ses toiles tendues aux endroits élus par lui. Je m'en souviens comme si c'était hier. De grandes toiles magnifiques, peintes dans un style réaliste, puissant, très hispanique. En fait, j'appris plus tard que nos nouveaux amis avaient vécu en Espagne. Ils formaient un couple étrange. D'aucuns diraient vivant, voire exhibitionniste. Je les ai toujours suspectés de mettre en scène leurs différends et leurs querelles pour se mettre en valeur. Dans les pires moments, je les sentais complices, liés l'un à l'autre par Dieu sait quel obscur serment qui fortifiait ainsi ma propre inspiration. Je devrais dire pour être honnête : mon désir de la conquérir, de la baiser et d'en faire mon amante. Plus il me paraissait génial, plus je la désirais. J'avais besoin de les savoir en couple et, en même temps, je les maudissais de me taire les secrets de leur entente !

3.

Je pousse le portail, entre sur la terrasse. Qu'a-t-elle fait de nos chats ? Les a-t-elle donnés à des amis ou laissés à eux-mêmes ? Ils se précipitaient toujours vers moi quand je rentrais. La mère, noire et blanche, et son fils, un gros patapouf un peu peureux que Jeanne avait fait castrer. Les plantes ont débordé de leur pot en plastique et le sol est glissant. Les mobiles de ma femme ont été arrachés par les oranges et gisent ça et là sur le sol dallé... Il faudrait tout laver. Je reconnais la table basse et les chaises tressées, le petit coin que j'aimais bien et le hamac dans lequel je m'abandonnais souvent avec un livre. Les portes vitrées sont fermées mais je m'approche pour regarder à l'intérieur. Je ne vois rien, mais j'entends. J'entends des bruits étranges et des voix.

Des voix !

Bon dieu ! Ce ne sont pas des voix normales issues d'êtres normaux. Ça ressemble plus à des râles entrecoupés de cris. Je dois faire quelque chose, là, maintenant. Je ne rêve pas. Il faut entrer par la cuisine, par la porte qui ferme mal et que j'avais promis de réparer. Les cris montent, s'amplifient. Une femme souffre. Mais j'entends mal. Tout me semble désaccordé, comme dans un cauchemar. La porte s'ouvre. Je suis dans la maison de Jeanne.

J'avais une gentille femme et je rêvais d'avenir glorieux. Entendons-nous bien : je l'ai toujours profondément respectée. Ce n'était pas une vache à lait. Mais j'avais besoin d'elle. De la regarder vivre sainement, de m'inspirer de sa droiture, et d'entendre ses mots toujours doux. Hermann Hesse parle d'escaliers bien cirés, d'intérieurs bien tenus devant lesquels il est bon de méditer de temps à autre quand on vit dans une chambre de bonne, à la limite de l'indigence. C'est ainsi que je vivais dans ma tête. J'écrivais et publiais quelques nouvelles dans des revues confidentielles, profitais d'un appartement de fonction dans une école publique et ne désirais rien d'autre, sinon que mes écrits fussent un jour reconnus.

Patrick m'avait parlé de sa vie, de l'époque où il avait rencontré Fanny. À Paris, il dirigeait un atelier d'artistes. Et elle était arrivée de sa province, la bouche en cœur, avec sa valise. Je l'imaginai plus jeune, encore plus désirable, mais pas moins innocente... À l'époque, ils avaient brûlé la chandelle par les deux bouts, tout essayé : les boîtes échangeistes, les campagnes politiques pas toujours *clean*. Il riait, se moquait de tout ça et me parlait de Pasheda, son héros. Patrick avait écrit une saga héroïque qu'il avait illustrée. Il me montra tous ses dessins. J'ai même contacté pour lui certains éditeurs, mais sans grand résultat. Je voulais percer son secret, séduire sa femme qui se moquait vertement des ambitions littéraires de son mari.

C'est plus tard qu'il m'a montré le pistolet gisant dans un tiroir de son bureau... C'était une arme ancienne qui avait appartenu à son père.

Je n'ai jamais aimé les armes. J'ai oublié ce que j'ai dit. Peut-être n'ai-je même rien dit. Patrick m'a tendu la photo de son père et j'ai cru le reconnaître lui. Une moustache identique, un visage comme le sien énigmatique, à la fois chaleureux et distant, toujours sur la réserve. Il était toujours prêt à s'emporter, à cracher son venin, ou à rire, à vous prendre dans ses bras comme il prenait rarement ses enfants. Je ne sais pas si j'ai pleuré. En tout cas, c'était un moment fort. Le jour commençait à poindre et Jeanne m'attendait sous notre couette. Comme souvent, elle m'avait laissé en leur compagnie.

— Il s'est tiré une balle dans le cœur, dit-il. Mon père était royaliste et dentiste. Une fin noble, sans bavure. Tu sais, Jipé, après on m'a foutu en internat chez les jésuites, et là j'en ai bavé... Ils m'ont appris à affronter la réalité. Mais ça m'a fait du bien.

Je restais muet. L'arme dardait son œil noir sur moi. Il me semblait qu'elle allait éjecter sa semence, projeter dans ma chair son plomb dévastateur. Mon ami a pris l'arme dans sa main.

J'ai crié : « Fanny ! »

C'était bien la pire des stupidités qui me soit jamais venue à l'esprit.

Patrick a ri :

— Ne sois pas idiot. » Il a reposé le pistolet dans son écrin. « Tu ne vois que son côté solaire. Elle ne peut rien pour toi ni pour personne. Elle ne vit que pour elle. Chaque jour, elle construit son *business*. Elle a les yeux rivés sur les tendances du CAC 40. Son neveu, de la bourse de Londres, lui dit sur quel cheval il faut miser. Qu'est-ce que tu crois ? Elle a placé son fric dans des actions. Mais son meilleur placement est dans le foncier. La Bretagne, l'Espagne, le Vaucluse, et demain vas savoir où ? Elle ne se sent bien nulle part.

— Mais... toi ? ai-je demandé.

— Moi ? Je la suis. Je reste avec elle. Je mets ses maisons en valeur, arrange tel ou tel truc. Il y a toujours quelque chose à faire. Elle a besoin de moi, comme moi j'ai besoin d'elle.

4.

Fanny me fascinait. Elle me faisait beaucoup rire. Elle était sans manière, libérée et d'un abord facile. Dans le village tout le monde lui parlait. Je suis rapidement devenu l'ami du couple et j'étais souvent invité. Nous prenions l'apéro sous les pins jusque tard dans la nuit, parfois en compagnie de Bob, un de leurs amis qui était expert en assurances. Oui, les accidents automobiles... Passée une certaine heure, Patrick allait se coucher. Il avait pris l'habitude de se lever tôt le lendemain. Toujours mille choses à faire. Fanny sortait alors le pichet de rosé frais et nous parlions de tout, surtout de sexe. Nous étions bien. Je la draguais comme je pouvais car elle parlait beaucoup. Je m'emplissais d'elle. En fait, elle devenait une part de moi, ombreuse et fascinante. J'avais parfois envie d'en finir, de la rejeter tant elle m'énervait, et en même temps mon désir d'elle me criait de ne plus attendre, de prendre sa bouche, de pénétrer son corps, d'enfin jouir avec elle sans mesure.

Patrick nous surprit une fois au bord de la piscine. Je venais de l'embrasser. Un long baiser profond comme je les aime. Je me souviens de sa silhouette qui s'approchait. On eût dit un vieillard. Son visage semblait détruit, comme s'il était sur le point de rendre l'âme. Il a dit :

— Merci pour ton l'amitié, Jipé. Pendant que je dors, tu baises ma femme !

Quel remarquable comédien ! Quel étonnant metteur en scène ! C'était comme s'il venait de m'accorder un vrai rôle dans leur jeu. Je devenais un personnage à part entière, mais aussi un élu. Je n'avais pas encore baisé Fanny. Il le savait. J'avais à peine franchi la marge de ses lèvres, caressé de ma langue son palais, arraché de son souffle une promesse brûlante pour demain.

Ai-je réellement semé les germes qui vinrent à bout de leur union ? J'hésite à m'accorder une telle importance. Plus le temps passe, plus j'ai tendance à me considérer comme un moins que rien. Mais une chose est certaine : je n'ai jamais voulu d'un couple à trois. J'ai toujours aimé Patrick d'amitié. Et puis, il y avait Jeanne. Pas question de la quitter pour vivre une quelconque passion. J'ignorais ce qu'elle pensait, ce qu'elle savait. J'étais simplement bien avec elle. J'avais besoin de son

calme impavide. En fait, j'étais incapable de choisir. Pourquoi aurais-je choisi ? Tout allait bien.

Quand j'ai baisé Fanny, la première fois, c'était dans le département voisin, pas loin de la route Jean Moulin. Ils avaient vendu leur magnifique villa pour faire construire là autre chose. Vous savez quoi ? Ils ont vécu des mois avec leurs enfants dans un camping-car ! Je les ai vus s'échiner dans la boue, sous la pluie, à faire du camping le temps que la villa sorte du sol. Une villa provençale magnifique dont Patrick avait, comme chaque fois, tracé les plans et s'était réservé un atelier dans l'aile gauche. Face à l'entrée se tiendrait le bâtiment principal, avec les chambres au premier étage. L'escalier desservant les chambres d'hôtes s'ouvrirait sur le côté droit. Et derrière, au bout d'une allée de gravier, il avait imaginé la piscine avec des vasques de style romain d'où jaillirait une eau limpide.

Tout était beau. La lumière entrait de partout. Patrick avait tendu ses toiles sur les murs blancs. Il m'arrivait d'aider Fanny à faire les lits des chambres d'hôtes. Et j'ai vécu des moments inoubliables où tous les invités s'aspergeaient d'eau. On se prenait à bras le corps pour se jeter dans la piscine. Tout le monde criait, riait, hurlait. Le soir, pastis et rosé coulaient à flot. Nous refaisions fébrilement le monde avec des Normands, des Espagnols, des Grecs et même des Anglais. Fanny savait faire. Elle régnait sur son petit monde.

Je l'ai enfin aimée sous la douche, brutalement. Rien de très romantique. En fait, c'est elle qui est venue me rejoindre sous le jet. Elle a défait ses rares vêtements puis s'est collée à moi, avide et impatiente. Je l'ai prise debout, contre le mur. Le porte-savon lui meurtrissait le dos, mais ça ne la gênait pas le moins du monde. Elle répétait : « Baise-moi, baise-moi, enfonce-moi ta queue profond... »

Patrick a su. C'est certainement alors qu'il a décidé de venger sa fierté. Il a toujours été patient. Même dans la mort.

5.

La cuisine. Le four. Le plan de travail et les couteaux. Je m'empare d'un couteau à viande et me précipite vers la chambre. Pourquoi la chambre ? J'en sais rien. Je ne me pose plus aucune question. Les cris redoublent. Une femme est en train de jouir. Puissamment. Elle ne souffre pas, oh, non ! C'est un cri de bonheur, assourdissant, et qui fait mal. Un cri qui résonne, emplit tout, n'en finit pas. Je traverse le salon et pousse la porte de notre chambre.

Les volets sont tirés et je jour entre à peine. Ils ont signé un pacte entre morts pour se venger, pour me détruire. Ils sont là, allongés sur le lit, derrière le voile de la moustiquaire, à copuler dans la pénombre ! Dressé au-dessus d'elle, Patrick la pénètre. Il est vêtu du costume ridicule de son héros. Elle est entièrement nue et j'ai peine à reconnaître le corps de celle que j'ai aimée. Jeanne ! Ses chairs meurtries par l'accident s'offrent à lui, se déchirent sous ses coups de butoir, libèrent des sanies. Le sexe de son amant est énorme, guerrier, resplendissant. Elle le prend dans sa bouche pourrissante et le suce avec volupté. Ses dents tombent en même temps que le pare-brise explose au ralenti. Double *crash* dans son ventre. Elle râle comme une chienne repue. Il a enfin éjaculé. Son con le supplie d'entrer encore et encore, de lui donner l'extase. Lui me regarde, impitoyable, et caresse le corps que l'accident a ravagé. Le parfum d'herbe coupée a disparu depuis longtemps. Seule la puanteur des corps décomposés baigne la chambre. J'ai déchiré le voile. Aucune haine. La lame tranche, lacère leurs chairs pourries que j'évite de toucher. Leur sang jaillit, se mêle et noircit le matelas. Jeanne me regarde une dernière fois, comme

pour me supplier. Le couteau tranche ce qui reste de sa beauté. Sa tendre gorge libère un flot de cafards translucides. Pour elle, c'est fini.

Patrick brandit vers moi l'arme de son héros. C'est une épée ridicule qui fait penser à ces fabrications enfantines mal foutues, un de ces trucs en bois ou en carton qui ne tuerait pas une mouche et encore moins un poulet. Je trouve la force de crier : « Salut à toi, noble Pashéda ! » avant d'enfoncer le couteau à viande dans sa poitrine. Tout empeste, la couche est devenue immonde. Je vois des scolopendres et des vers se frayer un chemin dans leurs restes.

Je demeure un long temps immobile, sonné, prêt à hurler pour effacer toutes ces horreurs. Mais le cri ne vient pas. Il est temps de partir. J'aimerais bien refaire ma vie ailleurs. Je ne vais pas mettre le feu à la maison, pourtant j'en ai envie. Elle sera vendue avec le bungalow. Quelque chose me dit même que le couple qui s'y installera aura quelque problème... Mais c'est sans importance, j'ai des idées. Plein d'idées. Rien que pour moi. Je vais retourner en Provence où j'ai gardé quelques amis...

Fanny me rejoindra peut-être un jour.

Les morts avec les morts et les vivants avec les vivants !

FIN

© Jean-Pierre Planque. Reproduit avec l'aimable autorisation de l'auteur.

Det

(Giorgio Sangiorgi)

1. Det, Gorge et Roy

Elle avait des lèvres rouges et charnues.

D'ordinaire, tout homme aurait eu plaisir à y déposer un baiser. Mais tous ceux qui l'avaient fait s'en étaient amèrement repentis, car les lèvres de Det signifiaient la mort.

Gorge la regarda avec l'expression qui avait été celle de beaucoup d'autres malheureux et il passa rapidement sa vie en revue.

Il avait commencé à travailler la terre dès son plus jeune âge et, depuis lors, n'avait pas cessé. Combien de fois avait-il plongé les mains entre les mottes pour les retirer pleines d'humus et d'humidité, bien que la terre ne se soit jamais montrée généreuse à son égard. Il n'avait connu aucune affection et guère de satisfactions.

Oui. À y bien réfléchir, il n'avait rien à craindre de Det. Il n'avait vraiment rien à perdre.

Il la fixa résolument, et Det lui répondit par un regard vide, éteint.

« N'aie pas peur », fit-elle, en opposition avec cette attitude fataliste. « Je ne suis pas ici pour ce que tu imagines. »

Gorge l'avait vue apparaître de si bonne heure qu'il ne pouvait penser autrement : elle était venue le prendre, comme elle faisait depuis des millénaires. Mais ces propos lui redonnèrent espoir.

« Pourquoi as-tu quitté ta noire demeure si ça n'est pas pour m'emporter, toi, la dame des ténèbres ? » dit-il courageusement.

« Es-tu si pressé de mourir ? » fit-elle, répondant à une question par une question, avant d'ajouter : « Allons, prends tes hardes et suis-moi ! Nous avons un rendez-vous qui ne peut pas attendre et une longue route à parcourir. »

Gorge enfila une blouse élimée et sortit de chez lui en cette étrange compagnie.

Det marchait à grands pas, et Gorge trotta derrière elle. Ils traversèrent ainsi le village. Les habitants observaient cet invraisemblable équipage dans une ambiance – il faut le dire – funèbre.

Jamais Det n'avait emmené quelqu'un de vivant. Elle venait par traîtrise, elle venait avec force caresses, elle venait auprès de celui qui l'invoquait, elle usait rarement de la force, bien que la sienne soit irrésistible. Mais cette fois-ci...

Tout change, mais, très souvent, on ne sait ni comment ni pourquoi.

Gorge essaya d'en savoir un peu plus sur ce mystérieux pèlerinage mais en vain.

Det se taisait et poursuivait sa route dans un paysage désolé.

Ça et là surgissaient les ruines d'un temple antique ou celles d'un château de l'Ere Mythique, mais, à leur passage elles se dissipèrent telles des ombres ou telles ces images fugitives qui, parfois, apparaissent à la limite de notre champ visuel mais s'évanouissent dès que nous tentons de comprendre de quoi il s'agit. Gorge courrait toujours derrière elle, le souffle court, essayant de tirer quelque information de son regard vide.

Mais, bientôt, ils ne furent plus seuls. Assis sur une grosse pierre, au bord du chemin, il y avait un homme qui les salua et dit s'appeler Roy. Il avait une longue

barbe, des cheveux en désordre, portait un sac et un grand calepin sur lequel, ce que Gorge remarqua, il avait tracé des cercles concentriques qui semblaient se fondre les uns dans les autres à l'infini.

Tout à coup, Det grimpa élégamment sur la pierre et, de là, leur expliqua la situation, comme si elle tenait un discours devant une foule assez dense.

« Chers amis... Maintenant que nous sommes au complet, nous pouvons enfin partir à la recherche du Grand Sage. »

Puis elle se tourna vers chacun des deux : « Toi, Roy, qui t'acharnes à créer, chaque jour, de mille manières, sans en comprendre la véritable raison. Toi, Gorge, qui t'échines chaque jour pour une misère. Moi même... contrainte d'errer éternellement par les landes d'Aretta, volant la vie de ceux qui, un instant, ont commis l'erreur de m'aimer. Notre destin et notre désir de connaissance, nous ne pouvons y échapper. »

Cela dit, elle sauta de la pierre, fit comme un vol plané et, suivie de ses deux écuyers, se dirigea vers un soleil couchant.

2. Le désert

Le paysage changeait, devenant toujours plus aride. Les dunes succédaient aux dunes, et, tout autour, affleuraient de bizarres objets bariolés.

Ils cheminèrent toute la nuit et encore une journée. Puis, quand le soir tomba de nouveau, ils atteignirent une oasis où ils campèrent.

Gorge s'assit lourdement, près du feu que Det avait allumé par la seule intensité de son regard. C'était un feu froid, qui ne servait à rien d'essentiel, mais il tiendrait les fauves à distance.

Roy se mit à regarder autour de lui pour nourrir son éternelle obsession. Il rassembla divers objets oubliés, branches et cailloux pour commencer à édifier une étrange statue.

Le paysan se contenta de l'observer du coin de l'œil, Pour lui, il était évident que Roy n'avait jamais réellement travaillé de sa vie. Sans quoi, il aurait profité de cette halte pour se reposer au lieu de gaspiller son énergie.

Det, debout dans un coin, chantonait sa litanie lancinante qui, par un curieux sortilège, n'exerçait plus aucun maléfice sur ses compagnons de voyage. bercé par cette mélodie, Gorge s'endormit.

Un coup de pied brusque et autoritaire le réveilla. Il faisait jour, et Det n'avait pas hésité à le tirer brutalement du sommeil.

Dès que son regard commença à accommoder, il s'aperçut qu'elle était déjà repartie et que Roy suivait de si près qu'il semblait vouloir attraper le bord de son long manteau noir.

Gorge ramassa à la hâte ses quelques effets, se rhabilla de son mieux. Mais avant d'abandonner l'oasis, il se retourna un instant pour revoir la sculpture de Roy qui se tordait douloureusement vers un ciel inaccessible.

Il avait beau réfléchir, pour lui cette chose n'avait aucun sens. Alors il courut rattraper ses compagnons.

Le chemin était une épreuve subie sans se plaindre, un piétinement entre sables et vieux ossements poreux, les yeux mi-clos pour se défendre contre l'éclat permanent de la lumière. Les pieds s'enfonçaient de plus en plus dans un sable très fin, et les oasis étaient toujours plus rares, de sorte que la chaleur et la soif accablaient les deux hommes.

Det, en échange, paraissait à son aise, hiératique comme d'habitude, et elle les regardait souvent avec compassion tandis qu'ils peinaient à travers les dunes sur lesquelles elle, au contraire, glissait avec légèreté.

Puis il se produisit un accident qui causa un retard.

Un serpent surgit soudain d'une cavité et mordit Det.

Un instant, elle parut surprise et releva sa longue jupe pour observer. Le serpent agitait sa sonnette et restait obstinément accroché à la frêle cheville de Det.

Pour la première fois, ils la virent s'asseoir, la jambe en avant, tandis que le reptile serrait sa proie et injectait inexorablement son venin. Elle le laissa faire. Pendant une heure, pendant deux heures, pendant trois heures, et, tout ce temps, Roy essayait de reproduire la scène sur un de ses feuillets de papier parcheminé.

Ils attendaient, au grand soulagement de Gorge, qui avait besoin de se reposer, mais qui, par ailleurs, craignait d'être laissé seul, sans guide, dans ce désert.

Puis Det se leva, nettoya le sable de ses vêtements, lentement, méthodiquement, pour repartir ensuite.

Roy et Gorge lui emboîtèrent le pas et, ce faisant, s'aperçurent que, maintenant, le serpent gisait mort sur le sable, à la place de sa victime désignée.

Il semblait desséché, racorni, comme s'il s'était épuisé à essayer de produire la quantité de venin nécessaire pour abattre Det. Il n'y était pas parvenu.

« Prévisible » murmura Gorge qui connaissait parfaitement la réputation de Det, même si ses convictions avaient vacillé devant le terrible serpent des sables.

Ils poursuivirent, tels des insectes sur de la boue, car le désert se transformait en un espace de sables mouvants où ils ne trouvaient leur chemin qu'en suivant Det. L'être le plus dangereux de l'univers était, paradoxalement, leur seule chance de salut.

3. La ville et le marais

Ils sortirent enfin de cette fange désespérante. Le terrain se consolida et à l'horizon se profilèrent de nombreux édifices. Ils étaient arrivés à la Grande Métropole qui s'étendait telle une plaque de lèpre sur une immense vallée.

Ils se retrouvèrent très vite entourés de millions d'individus, mais, curieusement, Gorge se sentit plus seul et plus perdu que dans le désert. Tous ces gens avaient un regard dur, renfermé sur soi, et, alentour, on ne voyait pas la moindre trace d'arbre, le moindre pré, le plus infime bourgeon. Comme si la végétation était une plaie, une maladie, une contamination qu'il fallait éviter à tout prix.

Et Gorge était d'autant plus seul que, dans ce grouillement chaotique d'existences, il avait perdu de vue ses compagnons d'infortune. Lançant des imprécations, il regarda autour de lui, ce que faisait aussi, pas très loin de lui, Det qui traversait la foule, la fendant à la façon d'un voilier dans une mer agitée.

Pendant ce temps, Roy avait réussi à se faire arrêter par deux gendarmes raides dans leur uniforme de métal, parce que, dans l'une de ses bouffées créatrices, il s'était mis à dessiner sur un panneau blanc portant interdiction.

Det eut connaissance de l'arrestation et décida de laisser l'artiste où il était. De la sorte, il ne lui serait pas difficile de le récupérer plus tard, quand elle aurait retrouvé Gorge.

Celui-ci se trouvait dans une avenue vivement éclairée, plongé dans la contemplation d'une série de vitrines fascinantes. Oubliant tout le reste, il n'avait qu'une obsession : dépenser, dépenser. Seule la sensation désolante et brutale que

lui procuraient ses poches vides le ramenait à la réalité. Il se traita d'imbécile et s'éloigna, se donnant des gifles chaque fois que son regard était attiré par une vitrine pleine d'objets scintillants et, pour lui, totalement incompréhensibles.

Après avoir demandé son chemin, il se dirigea vers le cimetière qui lui semblait l'endroit où il avait le plus de chances de retrouver Det. C'était elle seulement qu'il voulait rejoindre, car entre Roy et lui il n'y avait aucun lien d'amitié ou d'intérêt.

Il entra dans le cimetière par une toute petite porte et se trouva devant une infinité de croix blanches qui se dressaient contre le ciel. Dans la faible lumière se détachait un point noir : Det qui l'attendait patiemment. Gorge serait reparti aussitôt, mais elle n'admettait aucune discussion ni la moindre suggestion et elle le conduisit à la prison.

Elle n'eut aucune difficulté pour libérer Roy.

Les geôliers, ces êtres qui ne méritaient aucune pitié, n'avaient nulle envie d'embrasser une femme aussi belle et élégante que Det, d'autant plus que, dans cette ville, on méprisait toutes les légendes anciennes, traditionnelles.

Ils se flétrirent comme roses fanées quand Det, d'un geste délicat, passa en revue leurs clés et passe-partout.

Quand ils arrivèrent à la cellule où était détenu l'artiste, Gorge y pénétra et faillit devenir enragé à la vue de la fresque que Roy avait réussi à peindre, en si peu de temps, sur les murs et jusque sur le plafond. Il sortit en courant, se couvrant les yeux de ses mains pour se défendre contre l'extravagance des peintures, et Det dut entrer à son tour.

Il lui fallut emmener Roy de force, parce qu'il ne voulait pas être arraché à ce qu'il considérait comme son grand œuvre. S'il avait été seul, il serait resté là jusqu'à la fin de ses jours pour peaufiner sans cesse son travail.

Mais il faut tenir ses engagements. Et un engagement à l'égard de Det ne se peut ignorer, même si l'on fait preuve de mauvaise volonté. Roy les suivit vers la sortie, jusqu'à la muraille de la mégalopole, au delà de la porte dorée.

Une porte qui, vue de l'extérieur et à distance, ressemblait à une bouche grand ouverte.

Mais, comme le veut la formule, si le pire peut arriver, il ne manquera pas de le faire. C'est ainsi qu'ils se retrouvèrent bientôt englués dans un marécage pestilentiel, généré en partie par les miasmes de la ville, où la progression inexorable de Det les obligeait à aller de l'avant.

Et, par dessus le marché, il y avait les sangsues dont Gorge, après toute une série de tentatives, renonça à se débarrasser. Pour une qu'il arrachait, six s'accrochaient à lui.

Det, qui, maintenant, se mouvait nue dans l'eau croupie, tenant en l'air le ballot formé par ses longs vêtements, ne semblait pas du tout préoccupée par ces immondes créatures. Toutes celles qui l'attaquaient ne tardaient pas à en mourir.

Le corps de Det, enfin révélé à leur curiosité, ne réveillait en eux aucun instinct vital, mais plutôt un curieux désir, celui de s'abandonner totalement.

Gorge, irrité, lança un paquet d'algues contre un arbre.

Pourquoi diable s'était-il aventuré jusque là ? À quelle faiblesse avait-il cédé ? Un des sortilèges de cette créature fatale ?

Autour de lui, il voyait surgir, ça et là, des formes indistinctes que Det définissait comme les traces laissées par les souvenirs des hommes qui les avaient précédés. Une main, un bras, le sourire d'un être disparu, c'était des souvenirs soudains, fugaces, parfois douloureux.

Difficile de se libérer du marais de la mémoire, mais les deux hommes suivaient

Det telle un phare dans la nuit.

Pourtant, Gorge, un moment, faillit se perdre, lorsqu'il revit sa propre maison, le soleil couchant qu'il aimait, les corbeaux qui épiaient ses maigres récoltes. Il fit mine de partir dans cette direction où, en vérité, l'attendaient qui sait quels dangers, mais Det veillait et elle le retint. Tout comme lui, Gorge, devait retenir Roy toujours sur le point de se livrer à quelque excentricité artistique.

Roy ne lui en savait pas gré, car ce qu'il avait vu était évidemment le mirage de toute une vie, quelque chose qui surpassait encore la statue du désert, la fresque de la prison. C'était peut-être une mélodie. La mélodie parfaite, celle dans laquelle on voudrait se perdre à l'infini.

Alors, ce n'était pas seulement un marais de la mémoire, mais tout un jeu de rêves et de désirs inavoués.

Ils poursuivirent leur chemin des heures durant, jusqu'à ce que le niveau de l'eau commence à baisser. Bientôt, ils sortirent de cette pourriture et purent se nettoyer, se sécher et s'habiller convenablement. Gorge et Roy étaient écœurés et couverts de petites blessures. Quant à Det, elle avait cette beauté désolée qui la distinguait toujours.

Enfin, l'épaisse forêt qui entourait le marécage commença à s'éclaircir pour céder la place à un terrain plat. Dressée sur l'horizon, une immense construction les attendait.

4. À la recherche du vieil homme

Cet édifice solennel se présentait comme un énorme escalier sans fin qui disparaissait dans le ciel. Des anges noirs planaient tout autour, occupés à des tâches mystérieuses. Avec d'amples circonvolutions, ils montaient et descendaient, comme aspirés par quelque chose situé au-dessus d'eux. Mais là-haut, il n'y avait rien de visible.

Gorge se demanda comment ils faisaient pour monter, vu qu'une de ces marches semblait à elle seule une montagne, mais Det, toujours aussi calme, les conduisit vers une petite porte dérobée qui s'ouvrait précisément dans cette marche, la plus basse.

Absorbés par ce mystère, ils entrèrent sans se poser de questions et découvrirent une plate-forme circulaire qui les transporta, tout aussi mystérieusement, vers le haut. Elle cessa de monter pour les introduire dans une grande salle comparable à l'intérieur d'une cathédrale.

Il y avait là une statue, un énorme pied d'homme sculpté dans la roche.

Tout autour se tenaient une centaine de prêtres en adoration muette, mais ils ne s'aperçurent pas de leur passage, pas plus qu'ils ne s'étaient aperçus de quoi que ce soit depuis des millénaires.

Det ne s'arrêta pas pour observer l'endroit mais repartit d'un pas décidé et les conduisit à travers de longs corridors qui menaient à d'autres lieux de culte similaires. On y adorait d'autres statues représentant des parties d'un corps immense, tantôt une main gigantesque, tantôt une oreille, tantôt une côte ou un pénis orgueilleusement dressé.

Après les lieux de culte, ils découvrirent une autre plate-forme ovale qui les conduisit toujours plus haut pendant des jours. Par instants, elle faisait halte dans des endroits où ils trouvaient à se reposer et à se restaurer pour recommencer très vite à monter.

Det regardait toujours vers le haut, persuadée qu'elle s'approchait du but.

« Le vieillard est plus âgé que les millénaires. Le vieillard est plus âgé que le temps », murmurait Roy, montrant qu'en définitive il en savait à ce sujet beaucoup plus que Gorge.

À mesure qu'ils s'élevaient, la vitesse de la plate-forme augmentait, si bien qu'à un certain point ils durent se coucher sur le sol, comme opprimés par un poids insupportable. À chaque arrêt ils vacillaient, et ils devaient nécessairement rester là un peu plus longtemps qu'à l'arrêt précédent pour que les deux hommes puissent se reposer de leurs efforts.

Cette fois, Det les attendait patiemment, car si, jusqu'alors, elle leur avait imposé une cadence accélérée, elle savait aussi observer un rythme plus calme.

Puis, un jour, sans préavis, ils parvinrent à une aire de repos. Ils n'y trouvèrent pas l'abri attendu, mais un long couloir dans lequel ils s'engagèrent avec circonspection.

Sur les murs étaient accrochés de grands tableaux qui leur rappelaient tout le chemin parcouru jusque-là. Y figuraient les vallées paisibles où vivait Gorge, le désert et son océan de dunes rougeâtres, la ville et ses mille carrefours, le dédale du marais.

Dans le fond, il y avait une porte avec une poignée sur laquelle Det se jeta avidement mais, curieusement, sans résultat. À son tour, Roy essaya d'ouvrir, après l'avoir vue renoncer. Il ne voulait pas admettre qu'elle puisse être plus forte que lui. Mais il n'y avait rien à faire.

Alors, pour juger de la situation plutôt que pour essayer vraiment, Gorge appuya la main sur la poignée, la caressa, la tint aussi doucement que l'on prend une grappe de raisin, et, la soulevant, s'aperçut qu'elle cédait facilement.

Pour lui la porte avait donc décidé de s'ouvrir, leur permettant de passer pour atteindre le but recherché.

Derrière se trouvait une pièce très exiguë, dépourvue de toute commodité.

Un châlit de bois, dessus, une couverture grossière, un garde-manger, une mauvaise table encombrée de vieux parchemins, et un tabouret sur lequel était assis un vieil homme qui fixait ces manuscrits sans daigner accorder la moindre attention aux nouveaux venus.

Après avoir refermé la porte, assis par terre aux trois angles de la pièce encore libres, ils attendirent respectueusement que le Sage ait fini sa lecture. Ils se sentaient comme vides, comme si toutes les raisons qui les avaient menés jusque-là avaient perdu leur signification.

Tout cela – un aussi long voyage, une pièce aussi ordinaire, un vieillard aussi peu accueillant – semblait leur avoir enlevé toute énergie.

Il s'écoula un temps qu'ils ne purent évaluer, puis leur hôte se leva sans mot dire et prit quatre assiettes qu'il remplit de légumes. Tous en usèrent par politesse, bien qu'ils n'aient pas faim. À peine le repas fini, le Sage sembla fatigué, et tous décidèrent de dormir, le vieillard sur le lit, le paysan par terre, l'artiste sur un siège et Det debout, comme elle le faisait parfois.

Quand il se réveilla, Gorge fut pris d'une étrange sensation.

Il lui sembla avoir passé mille ans en compagnie de ce vieillard, à lire d'antiques parchemins, à dormir dans cette petite pièce, sur ses parchemins, dans le grossier lit de bois, à manger dans son assiette. Et il ne fut pas le seul à avoir cette impression de déjà vu.

Et, en même temps, ressurgirent la foule des questions et l'impérieux désir

d'obtenir des réponses. Mais le vieillard ne se réveillait pas ; il ronflait, il ronflait à en tenir éveillées toutes les divinités de l'univers connu.

Gorge marmonnait, Roy marmonnait, jusqu'à Det qui faisait de même.

Ils marmonnaient leurs questions pour eux-mêmes et entre eux, de peur de les oublier pendant ce sommeil sans fin, et ils en marmonnaient d'autres dont ils n'auraient jamais cru que leurs cerveaux puissent les contenir, si bien que, plus le temps passait, plus y avait de questions exigeant une réponse.

Enfin, après un temps qui, lui non plus, n'était pas mesurable, le Sage ouvrit les yeux, s'assit pour les regarder fixement et leur accorder toute son affectueuse attention. Une occasion à ne pas manquer, et chacun put, à son tour, réciter la litanie de ses interrogations, déverser sur lui l'énorme fatras de pensées qu'il avait accumulé.

Il s'écoula des jours, des mois, des années et quand, enfin, ils en eurent terminé, ils restèrent là, à attendre, le souffle suspendu, craignant que le vieillard ne puisse pas se rappeler tout ce qu'ils avaient à lui demander.

Tout ce temps, le vieil homme, les avait écoutés sans autre réaction que le très net froncement de sourcils de celui qui doit faire face à de graves questions. Puis il prit la parole.

« Mes enfants, dit-il avec un sourire triste, je ne sais que vous répondre. Les questions sont les réponses, et les réponses sont les questions. Au cours des millénaires de vie que j'ai passés à affronter ce genre de questions et de réponses, je ne suis arrivé à rien. Sans doute ce que vous cherchez est-il déjà en vous. En chacun de vous. »

Puis il se tourna vers Det et ajouta : « Et surtout en toi, mystérieuse déesse du néant. »

Il lui tendit paternellement les bras, et Det ne put résister à l'invitation. Elle se jeta dans ces bras aussi vieux que le monde et embrassa le Sage.

L'homme sourit, les regarda l'un après l'autre, et devint un nuage de cendres.

Le visage figé, Det regarda l'homme disparaître. Puis elle se tourna vers ses deux compagnons de voyage et les embrassa.

C'est alors que son regard prit, un instant, une expression satanique, évoquant son éternel triomphe au milieu de cette désolation.

Sans plus attendre, elle quitta la pièce pour entreprendre son voyage de retour dans le monde.

Elle avait accompli sa mission la plus difficile, mais elle avait encore beaucoup à faire et devait s'y employer sans plus tarder.

Elle savait que, bientôt, elle rencontrerait un homme dont le baiser serait sa perte...

FIN

© Giorgio Sangiorgi. Reproduit avec l'aimable autorisation de l'auteur. Traduit de l'italien par Pierre Jean Brouillaud.

BIOGRAPHIE DES AUTEURS

Sandrine Bettinelli est née le 19 mai 1971. Elle est mariée et mère de trois enfants. Traductrice (anglais-français et italien-français), elle a notamment corrigé la traduction des *Aventures d'Un Espion Japonais au Tibet*, d'Hisao Kimura et Scott Berry (Editions Le Serpent de Mer). Elle a participé au site littéraire La Tache d'Encre. Elle est également membre des comités de lecture du site Ecrits-Vains et a été lauréate de nombreux concours de nouvelles, dont le Prix Infini 2002.

Jean-Pierre Carrère est né en 1942 et décédé en 1994 d'un cancer du poumon. Il était le fils cadet d'un cheminot, résistant mort à Buchenwald. Entré à France Telecom en 1969, il a découvert la SF en lisant un roman de Jules Verne. Passionné de l'imaginaire, il publie poèmes, articles et récits dans les journaux des PTT, puis dans diverses revues (Miniature, KBN, OCTA, Les Croisières Imaginaires). En 1993, un an avant sa mort, il obtient le prix de la nouvelle remis par INFINI et par le Club SF PTT avec *La Correspondance*. Jean-Pierre a été un membre très actif de l'association INFINI. Sous le même titre *La Correspondance*, l'association a publié onze nouvelles de Jean-Pierre Carrère en 1997.

Jacopo Gattarella est né le 19 octobre 1989 à Senigallia et est mort à Londres le premier mai 1851. Il joue de la guitare dans un groupe qui porte un nom tiré d'une œuvre d'Oscar Wilde, regarde des films macabres des années 80 et, à temps perdu, écrit des sonnets. Il essaie d'apprendre quatre langues, mais écrit des histoires tout aussi macabres, dans une seule langue. Pour le moment, du moins. *Et la Mort dansait sur un air de valse* (E la morte danzava a ritmo di walzer) est paru dans SHORT STORIES n°5, edizioni Scudo.

> VOIR : http://www.radiostar.it/Decay_of_Lying/

Jonathan Harker, est né le 30 juillet 1923 à Galway (République d'Irlande). Sourd-muet de naissance, il est d'abord surveillant en 1945 dans une école spécialisée : le *Tulip Home*, puis y devient enseignant et finit par en prendre la direction en 1958. Toute sa vie, il s'est donc occupé de ceux qui souffraient du même handicap que lui-même. Ayant pris sa retraite, Jonathan Harker est venu vivre en Bourgogne à partir de 1987. Il écrit depuis l'âge de vingt-cinq ans, mais n'a jamais été publié dans son pays, sans doute à cause de l'audace de certains de ses ouvrages. En effet, il a appris à considérer Dieu comme « une réalité en-dehors de toute forme de superstition, dégagée du merveilleux comme du mensonge. » C'est pourquoi ses sujets, romanesques et philosophiques à la fois, ainsi que la vision de l'au-delà qu'il présente dans l'une de ses meilleures nouvelles : *Le Rivage noir* (The Shore In The Darkness), peuvent être considérés comme de passionnantes curiosités littéraires. Jonathan Harker est décédé le 6 août 2001.

Né en 1957, Andrey Iliev a fait des études de pédagogie. Il habite et travaille à Sofia. Il a publié sept livres, et plus de 100 récits dans la presse périodique bulgare. Il a obtenu dix prix aux concours nationaux de prose dont un pour un roman de science-fiction et quatre pour des récits de SF.

> Son blog : <http://hanko.hit.bg/>

(Dés)agrégée des Lettres et nouvelliste, Léo Lamarche se consacre entièrement à l'écriture et à la littérature (plus ou moins) noire. Elle a écrit une trentaine de nouvelles éditées en revues et recueils collectifs, ainsi que sur Internet. *Leçon de Ténèbres*, recueil de nouvelles, a paru aux éditions Noir Délire en 2004 et un second recueil dédié à l'association "La Voix de l'enfant" est en ligne sur le site nouvelle-donne.net.

Philippe Lenain écrit : « Et puisqu'il faut une courte bio... Né en 1978. Je suis auteur amateur. J'ai écrit un roman, disponible en téléchargement sur mon site perso : <http://phlenain.free.fr/> intitulé Transitionnaires et quelques nouvelles, tournées vers la SF. Pour l'instant, rien de publié. »

Sybille Marchetto est née en 1973. Elle se passionne pour la forme courte et les genres de l'imaginaire. Elle écrit donc des nouvelles. Sont parus : *Contes en demi-teinte*, recueil en collaboration avec Hélène Fairmarch et Julien Dorvennes ; *Elfe à vendre*, Univers & Chimères 3. Elle a aussi dirigé des anthologies pour Oxalis éditions, puis Parchemins & Traverses. Aujourd'hui, elle prépare l'anthologie « Sur la route » pour CitronMeringue.com et propose certaines de ses nouvelles sur son site personnel.

> Son site : <http://lemoncheese.fr/>

José Vicente Ortuño a 48 ans et vit dans la région de Valence (Espagne) ; c'est un lecteur " compulsif " de science-fiction, d'imagination et de terreur. Il a toujours aimé inventer des histoires pour s'endormir, au lieu de compter les moutons, ce qui l'ennuyait. Il est membre de la TerVa (Tertulia Valenciana), une des associations littéraires les plus actives d'Espagne. Il collabore à la publication Fabricantes de sueños, anthologie qu'édite annuellement l'Asociación Española de Fantasía, Ciencia Ficción y Terror.

> <http://www.vialibris.tk/>

Jean-Pierre Planque est né en 1951 et vit en Guadeloupe depuis 2000. Il a écrit et publié une soixantaine de nouvelles dans fanzines, revues, journaux et anthologies, puis sur Internet. Son premier roman (« L'Esprit du Jeu »), écrit en collaboration avec son ami Patrick Raveau, a été publié en octobre 2007 par les éditions EONS. Il a principalement écrit des récits fantastiques et de science-fiction, mais il est également très attiré par le roman noir et par le mélange des genres. Depuis une dizaine d'années, il dirige un site entièrement dédié aux littératures de l'Imaginaire et a permis la publication en ligne de plus de 200 nouvelles issues de France, Belgique, Suisse, Espagne, Italie, mais aussi des pays d'Amérique latine et des pays de l'Europe de l'est et du nord. Ce patient travail lui a permis de cultiver nombreuses relations amicales avec écrivains et écrivaines un peu partout dans le monde.

> <http://pagesperso-orange.fr/jplanque/>

> <http://pagesperso-orange.fr/jplanque/nouvelles.htm>

Patrick Raveau a signé une trentaine de nouvelles publiées dans des magazines spécialisés dans le Fantastique ou la Science-Fiction. Son nom a figuré au sommaire du Volume 8 des Territoires de l'Inquiétude (Denoël), et certaines de ses nouvelles ont été reprises dans les quotidiens régionaux La Montagne et L'Union.

Premier Prix du concours organisé par Infini en 1994 pour la nouvelle *Mémoire du Vent* (traduite et publiée en Roumanie). Deux courts romans : *Le Vrai Visage de*

Gregory, écrit en collaboration avec Jean-Pierre Planque aux Éditions Phénix (Belgique, 1992), et *L'Ultime Songe de la Cité*, aux Éditions Destination Crépuscule (1995). Enfin, le roman *Terraborn*, toujours en collaboration avec Jean-Pierre Planque, aux Éditions du Haut Château (1998).

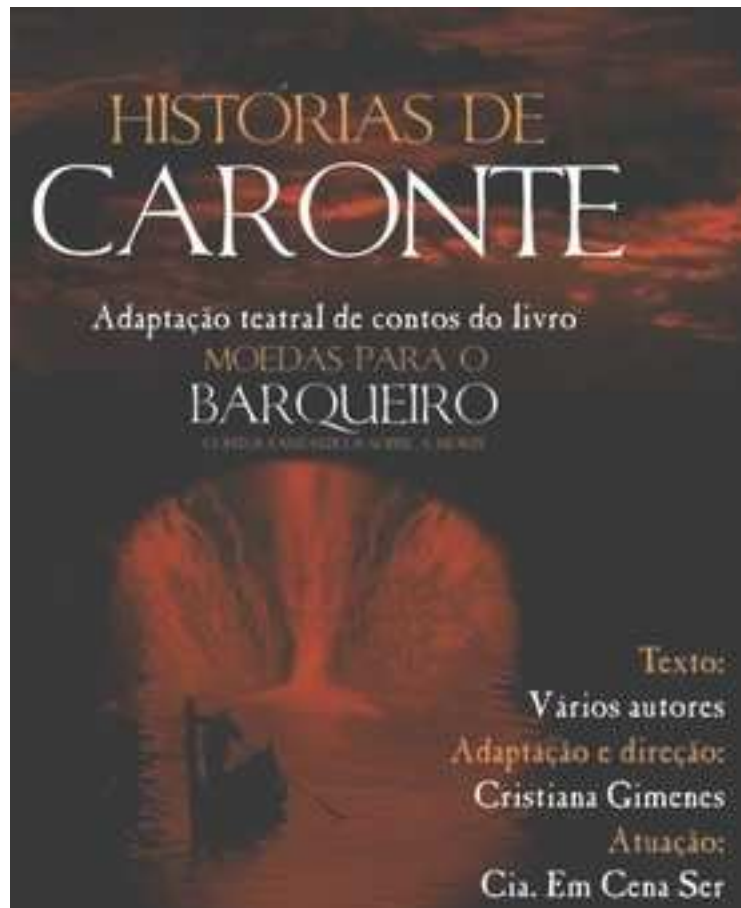
Professeur de philosophie, musicien et photographe de talent, Patrick Raveau a publié de nombreux poèmes (un de ses recueils, *Paroles, en ce pays muet*, est paru chez L'Harmattan), ainsi que des essais sur les poètes contemporains.

Il a reçu le Premier Prix de Bretagne (jadis, Prix Brocéliande) en 1995 pour le recueil *Second Versant de la lumière*.

> Son site : <http://raveau.patrick.free.fr/index.htm>

Giorgio Sangiorgi écrivain et traducteur, né en 1957, habite Bologne. Il est l'auteur d'une thèse sur les arts graphiques et la BD : *I disegni che vivono* (Les dessins qui vivent) et de *L'Antologia Patafisica*, version BD des œuvres d'Alfred Jarry. Il collabore à la revue FUTURO EUROPA où il publie nouvelles, romans de SF et articles sur la BD fantastique. Il dirige également la revue de littérature fantastique Short Stories et les éditions Scudo avec Luca Oleastri.

Alan W. Wolf a, pendant son enfance, vécu dans différents pays (dont la France), avant de s'installer en Espagne, terre natale de sa mère. C'est un passionné de B.D. et de fantastique. Son site : <http://alanwwolf.com/>



La réalisation de cette anthologie et sa maquette sont © JPP.